

de Foc.

ROBINSON CRUSOË.

NOUVELLE IMITATION.

DE L'ANGLOIS,

*Par M. FEUTRY, de la Société
philosophique de Philadelphie, &c.*

TROISIEME ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS;

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, quai
des Augustins, au coin de la rue Pavée.

1780.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Fondo Donà
IX 143

964198



*Malheur à qui ne sçauroit vivre
seul, & n'oseroit causer avec
son cœur.*

S A D I.



A V I S

D U L I B R A I R E .

LE succès de la nouvelle imitation du ROBINSON Anglois , dont la seconde édition est déjà épuisée , justifie les éloges que différens Ecrits périodiques ont donnés à cet Ouvrage. Nous avons donc cru devoir en publier une troisieme , qui a été revue avec soin par le même Rédacteur* , & que nous avons ornée d'une figure en taille douce.

* Des circonstances particulieres & des voyages ne lui avoient pas permis de veiller personnellement aux deux premieres éditions ; aussi sont-elles pleines de fautes.

Comme cette refonte est principalement destinée à l'instruction & à l'amusement des jeunes gens, dont le plus grand nombre desire des Livres à fort bon compte, nous nous contenterons du bénéfice le plus modique. Le prix de celui-ci ne sera donc, malgré la dépense de la gravure, que de trente sols chaque partie brochée, que l'on pourra même faire relier en un seul volume.



É P I T R E D É D I C A T O I R E

A Monsieur COUSIN, &c. *

O U I, mon cher ami, duſſiez-vous me gronder, je vous dédie mon Ouvrage. Ce n'eſt pas que je n'aie ſenti l'inutilité, & même le ridicule de la plupart des Dédicaces ; mais ſ'il eſt des exceptions aux regles générales, mon Epître eſt dans ce cas. Recevez donc ce témoignage public de mon eſtime, de mon amitié pour vous, & de mes tendres ſentimens pour votre reſpectable pere**. Puiſſiez-vous long-temps

* Ancien Professeur de Mathématiques de l'Ecole Militaire, Membre de l'Académie des Sciences, & Professeur au College Royal, &c.

** Il eſt né avec ce Siecle, & jouit encore actuellement (en Janvier 1780) de la meilleure ſanté poſſible à cet âge. Voilà l'heureux fruit d'une vie active, ſobre, vertueuſe, & conſtamment régulière.

jouir du bonheur de le voir ! Occupé sans cesse de la théorie du mouvement des corps célestes , & de vos découvertes dans la Géométrie transcendante , vous connoissez peu la terre , je veux dire cette portion d'hommes , qu'on appelle le grand monde , & qui ne se distingue ordinairement que par de grands vices , fuyez-le , mon cher ami , si vous voulez conserver des vertus précieuses qui semblent s'être réfugiées dans le sein de votre famille. C'est avec bien de la satisfaction que je me rappelle les momens heureux que j'y ai passés. Que de candeur , de simplicité , de raison , de connoissances & de talens s'y montrent tour-à-tour ! Tantôt , après quelques jeux innocens , j'y entendois expliquer Newton , Euler , & j'admirois ; tantôt on y exécutoit du Pergolèse , du Philidor , & j'osois me mettre de la partie. Nous la renouerons bientôt , mon cher ami ; je compte aller , cet hiver , passer quelque tems à la Capitale ; & , quoiqu'au

É P I T R E. vij

*Centre de la corruption , je retrouverai
chez vous cette pureté de mœurs qu'avoient
les Patriarches , ou nos anciens Belges ,
vos ancêtres & les miens. Adieu.*

F E U T R Y.

Du Château de Buzancy , près de Soissons ;
ce 30 Novembre 1764.

P O S T - S C R I P T U M.

A propos, j'oubliois vraiment l'essentiel. Vous me demandez une description de la vie que j'ai menée ici cet Eté ; & de plus , le portrait du maître de la maison : il faut vous satisfaire. Mais comme il hait la louange autant que vous , parce qu'il la mérite , & que j'aime peu à en donner , parce que je suis vrai , vous me permettrez de vous ne le nommer qu'à l'oreille. Si on le reconnoît , tant mieux : le tableau aura été frappant. D'ailleurs je suis fort aise

a iv.

de trouver cette occasion de peindre un militaire Patriote , un homme en un mot dont nous ne voyons presque plus aujourd'hui que le vain simulacre. Au reste , c'est moins un éloge que je présente , qu'un exemple rare qu'il seroit à desirer que l'on suivît : je n'ignore pas que l'on ne corrige plus personne , mais enfin mes intentions ne peuvent être blâmables. Quelques gens du prétendu bon ton trouveront sans doute , au premier coup d'œil , mon *Post-Scriptum* un peu long , car j'ai beaucoup de choses à vous dire ; eh bien ! qu'ils ne le lisent point : cela sera plus court.

Voici donc ce que j'ai vu chez M. le Marquis de P. Je ne m'étendrai pas sur ses aïeux ; à peine vous dirai-je qu'il est petit-fils d'un illustre guerrier * , en qui le soldat avoit tant de

* En 1656 , il pourvut non-seulement de ses deniers à la subsistance de quelques troupes , mais il leur distribua encore de l'argent pour d'autres besoins. Ce genre de Patriotisme est évanoui. Combien au contraire n'a-t-on pas vu , depuis long-tems , altérer & même dissiper de masses de corps ? Combien a-t-on

confiance que Turenne même en parut jaloux ; à peine aussi vous observerai-je qu'il est fils d'un grand homme, que ses vertus & ses travaux ont élevé à la dignité de Maréchal de France. Cette sorte de louange qui, de nos jours, est communément un reproche déguisé pour ceux à qui elle s'adresse, est trop au-dessous de lui. En effet, que d'enfans de gloire vivent dans la honte ! le titre de grandeur, que des valets seuls leur prodiguent, semble les dédommager de leur petitesse & du mépris que l'on a pour eux.

détourné de contributions, de vivres, de fourrages, de secours d'hôpitaux, &c. combien de négligence & d'impéritie dans le service, combien enfin de traits odieux & impunis ! &c. &c.

Ce guerrier servit sous Louis XIII & sous Louis XIV. Il donna en 1657 des instructions militaires, dédiées au Roi, & des mémoires ou annales de son tems, en 2 vol. *in-12*, depuis 1617 jusqu'en 1658, publiés par Duchêne, Historiographe de France. Je ne citerai pas un autre ouvrage sur la guerre, en 2 vol. *in-fol.* de M. le Maréchal de P..... son fils : les talens semblent héréditaires dans cette famille.

Vous parlerai - je de son grade de Lieutenant - Général ? on n'y arrive souvent que par naissance , que par brigue , par importunité , par faveur , ou que par date de service ; & puis , il y en a tant ! ce nouvel éloge seroit tout aussi foible & tout aussi suspect que l'autre ; mais ce que je peux vous assurer , c'est que dans quelque état que le sort l'eût placé , il y fût toujours parvenu au premier rang. Ah ! mon cher ami , que je vais vous étonner ! quoiqu'il aille à la cour , qu'il soit décoré d'un grand cordon , il aime la vérité , la justice & les talens ; il méprise cette politesse insolente , & cette amère affabilité de la plupart de ses pareils ; il ignore cette ironie traîtresse , & ce *persifflage* cruel qui étonnent toujours , & déconcertent souvent le mérite & la vertu sans fortune ; il n'a pas cette morgue qu'une représentation risible semble autoriser dans une audience bruyante & infructueuse ; un honnête citoyen est à ses yeux un homme respectable , ses intérêts ne lui sont pas étrangers , & la protection qu'il accorde aux arts n'est ni humiliante ni

stérile ; lorsqu'il répond au dernier même de ses vassaux , il ne termine point ses lettres par des formules comiquement orgueilleuses & mensongères , il n'en est pas moins , dans toute la rigueur du terme , *entièrement à lui* , pour le garantir de l'oppression & de l'injustice : il se leve avec l'aurore ; aucun loisir meurtrier ne lui fait perdre la plus légère portion d'un tems si précieux , & dont la valeur est si peu connue ; enfin il a le courage de passer sept à huit mois dans ses terres , où il ne dédaigne pas d'honorer , de consoler , de guider & d'encourager le laboureur ; & de la même main dont il donne des ordres pour la culture de ses champs , il en fait passer dans nos isles pour le retour de ses vaisseaux qui y portent ses récoltes ; ah ! mon cher ami , que cette victoire sur un préjugé barbare est glorieuse ! & que cet exemple , s'il étoit imité , produiroit de biens ! ces travaux , qui paroissent devoir emporter tout son temps , lui en laissent assez , par son activité infatigable , pour présider à l'éducation de Messieurs ses fils ; & c'est leur amusement que j'ai eu

principalement en vue dans la refonte de *Robinson*. Il ne les a point confiés à un vieux valet-de-chambre ou à un homme sans mœurs *, & il veille

* Ce feroit peut-être ici le moment de parler de la difficulté de trouver de bons instituteurs ; † mais comme je compte m'étendre quelque jour sur cet objet essentiel , je me contenterai de faire seulement entrevoir pour-

† *Je ne devois pas m'attendre , lorsque j'écrivois cette note en 1764 , à être moi-même , en 1770 , le guide d'un jeune homme. C'est une suite des injustices que j'ai éprouvées. Je n'en suis actuellement que plus en état de parler sur l'éducation. Si l'emploi d'instituteur est aussi honorable qu'on me l'assure , il n'en est point qui entraîne plus de sollicitudes & qui fasse naître plus de craintes , quand on veut le remplir avec honneur ; mais j'en suis bien dédommagé par les heureuses qualités de mon élève , & par les espérances qu'il donne. Puisse-t-il , pour son bonheur , continuer d'aimer toujours la vérité , la justice , la tempérance , & les arts ! Puisse-t-il conserver sa haine pour le vice , pour les mauvais conseils , & sur-tout ne s'écarter jamais des principes qu'il a reçus , dans sa première jeunesse , à l'excellente institution des RR. PP. de l'Oratoire de Juilly ** !*

** Je n'ai pas été déçu dans mes espérances. Nous sommes actuellement en 1780.

fans cesse à ce que ses vues, à cet égard, soient exactement remplies. Qu'il est beau de voir, au milieu de ses enfans,

quoi en général, on ne rencontre dans cet état que des pédans fans urbanité, fans goût pour les arts, ou que des gens équivoques. Quand on donnera aux gouverneurs, qui le mériteront, une consistance honnête & une perspective encourageante, on trouvera alors, pour remplir leurs nobles & pénibles fonctions, des gens instruits, vertueux & doués de talens, tels en un mot qu'on les desire, & qu'ils ne sont point pour l'ordinaire. Je connois à Paris un excellent éducateur, qui, après avoir formé un homme d'état & s'être sacrifié pendant dix ans, n'a reçu pour toute retraite qu'une pension de 800 liv. assez mal payée, tandis qu'on voit nombre de valets subalternes se retirer avec deux mille écus de rente. Il en est même un, & cela est incroyable, quoique très-vrai, qui, à la honte de son maître, possède, de nos jours, un million en fonds de terre. Quel contraste ! On ne se permettra aucune réflexion sur les richesses avec lesquelles sortent la plupart des gens de grandes maisons. On doit se rappeler, à cet égard, la prodigalité révoltante de Marc - Antoine. Que d'hommes célèbres ont vécu dans le mal-aise ! mais leur gloire est préférable aux trésors acquis par la bassesse.

un pere , de cet état , les instruire & les caresser tour-à-tour ! Ici , il leur explique , après leurs études littéraires & celles des Langues , les élémens de cet art terrible , dont dépend la destinée des Empires. Là , ils dessinent sous ses yeux , levent des plans & calculent ; plus loin ils montent à cheval , gravissent les roches , franchissent les fossés , escaladent les murs , & traverseront sous peu de temps , vêtus & armés , les fleuves à la nage ; de l'autre côté , ils font le maniement des armes , vont à la chasse , disputent & remportent le prix du mousquet , de l'arc & de la course , & reviennent prendre chacun leurs instrumens pour former un concert avec toute la maison qui se rassemble & qui sçait la musique. Cet orchestre fait ensuite danser , dans la cour du château , tout le village & les hameaux d'alentour. Une joie innocente & pure regne dans leurs jeux , & leur fait trouver moins pénibles les travaux de la semaine. Ils font plus : ils vont , sous le chaume , découvrir & soulager la misere , en la contemplant dans toute son horreur. Ce

n'est pas tout encore : les jours qu'on appelle de congé sont employés dans l'atelier. L'un s'empare du ciseau ou de la gouge , & tourne ; l'autre bat le fer blanc , & lui fait prendre toutes les formes qu'il desire ; le troisieme se servira bientôt de la varlope & façonnera le bois ; tous sont enfin sans cesse en action , & , par l'habitude , ils acquierent le goût du travail qui devient alors à leurs yeux un véritable amusement *. Ils iront non-seulement se

* Je crains bien que , par la mollesse & le relâchement de nos mœurs , on ne croie pas un mot de tout ceci ; l'amour-propre , humilié par ces traits , refuse d'ajouter foi à ce que l'on ne se sent pas en état d'imiter. Le fait est pourtant vrai à la lettre , & la description que je donne n'est ni chargée ni embellie. Il y a plus ; tout , dans cette maison , est décent & laborieux , jusqu'au dernier domestique qui ne toise pas impertinemment des yeux un honnête homme simplement vêtu , ni ne le laisse pas languir dans une anti-chambre. Voilà le fruit de l'exemple ; il est plus fort que l'autorité. « Toute maison » bien ordonnée , dit l'éloquent Genevois , » est l'image de l'ame du maître ». Voyez les pensées de J. J. Rousseau , pag. 221 , édit. d'Amsterdam en 1763.

perfectionner dans les cabinets des Artistes célèbres , mais ils descendront encore chez les meilleurs artisans pour connoître les nombreux anneaux de cette longue chaîne qui lie tant de connoissances différentes , & que l'art de la Guerre renferme presque toutes. S'occuper ainsi , c'est vivre ; être oisif , c'est ne pas exister. Cette éducation mâle ne leur donnera pas , il est vrai , des mains d'albâtre , ni un teint de lys ; mais ils braveront l'intempérie des saisons & des climats ; mais ils soutiendront les fatigues du voyage , & les bivouacs de l'armée , & n'auront point de *spasme* la veille d'une bataille ; mais ils supporteront la douleur , & ne s'ennuieront jamais ; ils ne seront étrangers nulle part , & trouveront toujours des ressources en eux-mêmes. Ils aimeront la vertu , la patrie , leurs femmes , & ne mentiront point ; mais enfin ils mépriseront le faste , payeront leurs dettes , seront humains , généreux , & ne *persiffleront* personne ; ils ne se pareront point des ouvrages d'autrui , & feront eux-mêmes ceux qu'ils voudront publier ; ils ne chercheront à

se distinguer des autres hommes que par de grandes actions , & non par des ornemens superflus ; encore moins seront-ils flattés de fouler aux pieds cette couleur de feu , symbole de la pudeur , qu'ils conserveront dans leurs ames , pour la faire paroître sur le front , & rougir au besoin des vices de leurs égaux. O Jean-Jacques ! viens voir ces enfans aimables * , tu trouveras trois vrais Emiles , car le tien n'existe point , & tu verseras des larmes de joie !

Vous devez actuellement juger , mon ami , si je n'ai pas dû passer bien agréa-

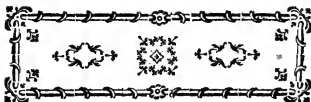
* L'ainé de ces Messieurs n'a que treize ans & demi. † Il ne sera pas hors de propos d'observer qu'on les élevoit ainsi avant qu'Emile fût connu en France. J'ose ajouter que si ces Messieurs trompoient mon attente , je publierois ma méprise , & certainement cela ne tourneroit pas à leur gloire. Mais non , ils ne me frustreront pas de mes espérances ** , & seront toujours dignes de leurs aïeux.

† *J'écrivois ceci en 1764 , & nous sommes en 1780.*

** Je n'ai plus rien à desirer , elles sont remplies ; & ces Messieurs , en continuant ainsi de fournir leur noble carrière , doivent arriver au faite des honneurs.

blement l'Eté dans cette terre. Rien n'eût manqué à mon bonheur, si j'avois été à portée de vous voir quelquefois. Mais je finis, car je m'aperçois qu'en effet mon *Post-Scriptum* passe les bornes ordinaires, & devient en quelque sorte un chapitre sur l'éducation.





P R É F A C E.

» P U I S Q U' I L nous faut abso-
 » lument des livres , dit Rouf-
 » seau , dans son *Emile* , tom. 2 ,
 » pag. 77 , &c. il en existe un
 » qui fournit à mon gré le plus
 » heureux traité d'éducation na-
 » turelle. Ce sera le premier que
 » lira mon *Emile* , &c.... Quel
 » est donc ce merveilleux livre ?
 » Est-ce Aristote ? Plin ? Buffon ?
 » Non : c'est *Robinson Crusoe* , &c.
 » Ce roman * , débarrassé de tout

* Il a paru en Angleterre en 1719 : on l'avoit d'abord attribué à Richard Steele , l'un des écrivains du *Spectateur* ; mais il est de Daniel de Foé.

Cet Auteur , qui tient un rang distingué

» son fatras , fera tout à la fois
» son amusement & son instruc-
» tion , &c. »

J. J. Rousseau n'est pas le seul à qui cette idée soit venue. Il n'est presque point de Lecteur qui ne s'impatiente des réflexions diffu-

parmi les hommes célèbres d'Angleterre , à titre d'écrivain politique & de Poète , fut d'abord destiné à une profession mécanique , qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'élévation de son génie. Le Poème, qui lui a acquis le plus de réputation , a pour titre : *Le vrai Anglois de naissance* ; c'est une satire en réponse à celle de Jean Tutehin , intitulée : *les Etrangers*. Le succès du *vrai Anglois* de de Foë fut prodigieux ; il en parut neuf éditions consécutives , revues par l'Auteur , sans compter les éditions contrefaites. Il le publia peu de tems après la révolution qui plaça le Prince d'Orange sur le Trône de son beau-pere , & dans le temps que le Roi Guillaume , pour dissiper l'inquiétude jalouse de ses nouveaux sujets , fut obligé de renvoyer sa garde Hollandoise. Le Poète , dans cet ouvrage , contre les ennemis du Gouvernement , rabaisse à sa juste valeur l'orgueil de ses compatriotes , & sur-tout de ceux qui se glorifioient de leur origine Angloise , & prétendoient en tirer un grand avantage : chemin faisant , il lance ses

ses, & quelquefois aussi déplacées que dangereuses, pour ne rien dire de plus, qui coupent à chaque moment le fil de la narration.

Quoique l'Auteur d'Emile convienne de *tout le fatras* de cet ouvrage, on ne peut cacher qu'il

traits satyriques sur les autres Nations de l'Europe, qu'il compare à sa Patrie, mais c'est principalement sur elle qu'il semble vouloir épuiser tout son fiel.

Le second Poëme satyrique qu'il fit, & qui n'est pas sans mérite, est appelé : *la Réforme des Mœurs*. De Foë y attaquoit ouvertement des personnes du plus haut rang, qui, pour le malheur du Royaume, employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution, au lieu de les réprimer & de les punir.

La Poésie n'étoit cependant pas le vrai talent littéraire de de Foë ; il écrivoit en prose avec bien plus de clarté & de force, &, peut-être même, personne n'a-t-il mieux connu & mieux discuté que lui les loix & la constitution civile de l'Angleterre. On peut en juger par son *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple Anglois*, dans lequel il soutient avec force la liberté & même l'indépendance de la Chambre des Communes. Son petit traité, qu'il intitula : *le court moyen contre les Non-Conformistes*, où il n'avoit pas épargné quelques Ecclésiastiques

xxij *P R É F A C E.*

dit, quelques lignes plus haut, que la situation de *Crusoe* est beaucoup mieux décrite que la plupart de nos Philosophes ne pourroient le faire, du moins, ajoute-t-il, avec plus de vérité & de simplicité. Personne, à cet égard, ne seroit de son sentiment, s'il eût daigné le refondre lui-

puissans qui souffloient le feu de la persécution, lui suscita des ennemis dans le ministère. Il fut contraint de s'expliquer; mais incapable de craindre & de dissimuler, il le fit en termes si formels, qu'il fut condamné à une punition publique, plus ignominieuse que cruelle; il la supporta avec la même fermeté; il osa même en célébrer la mémoire par un hymne en l'honneur du Pilon.

Il seroit impossible de citer tous les écrits politiques sortis de la plume de cet homme laborieux; la plupart n'ont pas survécu aux événemens qui les avoient fait naître, & sont oubliés avec eux. Mais son histoire de *Robinson Crusoe* suffiroit seule pour rendre sa mémoire immortelle. Ce Roman est écrit d'une manière si naturelle, & les incidens que l'Auteur y a semés sont si probables, que, long-temps même après qu'il fut connu, il passa pour la relation exacte d'un voyageur véridique.

P R É F A C E. xxiii

même : il faut cependant avouer qu'indépendamment des choses dont M. Rousseau desireroit avec raison qu'on élague cet ouvrage, on pourroit l'écrire avec plus de rapidité, sans néanmoins trop en altérer le caractère qui le distingue des autres romans.

C'est ce que l'on a tenté de faire

De Foë mourut paisiblement à Plington en 1731 : il avoit toujours joui d'une fortune honnête, & n'avoit point été forcé de vendre sa plume à la cupidité.

Les principaux Ouvrages de de Foë, outre ceux dont nous avons parlé, sont :

Un plan du Commerce.

Des Mémoires sur la Peste, publiés en 1665.

Les galanteries Religieuses.

L'instructeur de famille, 2 vol.

L'histoire des apparitions, sous le nom de Moreton.

L'histoire politique du diable, in-12.

L'histoire de la Magie.

Calydonia. Poëme à la louange de l'Ecosse.

De jure Divino. Poëme sur le droit Divin.

Le Commerçant Anglois.

L'histoire du Colonel Sack.

On lui attribue aussi les Mémoires de Cléveland.

xxiv *P R É F A C E.*

en le dégageant de tout ce qu'on a imaginé y voir de superflu. Au reste, on sçavoit d'avance qu'il n'y a aucune sorte de gloire à ce genre de travail ; mais s'il peut devenir de quelque utilité aux jeunes gens, pour qui seuls on a cru devoir l'entreprendre, un grand objet est rempli. Quant aux autres Lecteurs, dont quelques-uns trouveront peut-être mauvais qu'on eût osé toucher à ce roman, parce que peut-être aussi n'ont-ils pas voulu s'appercevoir du poison qu'il renferme, ils peuvent s'en tenir à l'ancienne traduction. Le but de celle-ci, qui n'est pas pour eux, est de faire voir que, dans quelque état horrible & désespéré qu'on soit réduit, on peut encore se former une sorte de bonheur avec du courage & de la constance.

ROBINSON



ROBINSON
CRUSOË,
NOUVELLE IMITATION
DE L'ANGLAIS.

PREMIERE PARTIE.

LA tranquillité dont la Providence a bien voulu me faire jouir après tant de tourmens & d'agitations, & la singularité des événemens de ma vie, m'ont fait naître l'idée, pour m'amuser dans mes vieux jours, d'en écrire l'histoire. Mes aventures sont si extraordinaires, que je doute fort qu'on y ajoute foi. Mais on ne

Partie I.

A

doit pas ignorer que le vrai est quelquefois peu vraisemblable , & que le mensonge se pare souvent du langage de la vérité. Au reste , je ne chercherai point à éblouir par les charmes d'une diction qui n'est pas de mon ressort. Je suis marin , j'ai l'ame simple , je parle sans art , j'écris de même , & je ne me pique que de sincérité.

Je suis né à Yorck en 1632. Mon père étoit de Brême , & vint s'établir à Hull , où , après avoir acquis un bien assez honnête dans le commerce , il prit le parti de se fixer à Yorck , pour y jouir paisiblement du fruit de ses travaux. Ce fut dans cette dernière ville qu'il épousa ma mère , dont la famille , qui étoit une des meilleures de la province , portoit le nom de *Robinson Crusôé*.

J'étois le plus jeune de trois

garçons. L'aîné, qui servoit en qualité de Lieutenant - Colonel dans un Régiment d'infanterie, commandé autrefois par le fameux Capitaine Lokart, fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols ; & le second s'expatria, sans que l'on pût jamais savoir ce qu'il étoit devenu.

Mon père me destina à l'étude des Loix, & me donna la meilleure éducation qu'il est possible d'avoir en province : mais j'en profitai peu. L'inquiétude de mon caractère, qui ne me permettoit pas de rester en place, me donna l'envie de courir les mers. Ce desir dégénéra bientôt en fureur, au point que je devins insensible aux caresses de ma mère, & aux pressantes sollicitations de mes parens, qui souhaitoient me retenir auprès d'eux, autant pour leur satisfaction, que pour la

4 ROBINSON

miennne propre. Je fus sourd à leurs remontrances, & je me livrai tout entier à mes projets de voyage. Il semble qu'une sorte de fatalité, dont on ne peut rendre compte, mais que j'aurois pu vaincre, m'entraînoit secrètement vers cet abyme de malheurs où je suis tombé depuis.

« Robinson, me dit mon père,
 » un jour qu'il me voyoit absorbé
 » dans une profonde rêverie, je
 » devine à votre air taciturne une
 » partie de ce que vous roulez
 » dans la tête. Il en est temps en-
 » core; rendez-vous à une famille
 » qui vous aime; rendez-vous à
 » vous-même enfin. Ecoutez la
 » voix de la sagesse, & dissipez
 » ces funestes idées, fruits de vo-
 » tre inapplication & de votre
 » mélancolie. Apprenez qu'il ne
 » convient qu'aux hommes qui,
 » pour tout bien, ne possèdent



Gravé par R. Barthelemy. Gravé par D. Le Moine.

REMONSTRANCES DE ROBINSON PERE A SON FILS.

11^e part. Page. 4.



C R U S O É. 5

» qu'un nom, ou aux gens sans
 » ressources, de tenter les aven-
 » tures : ces deux états cherchent
 » la gloire ou la fortune ; le vôtre
 » est de jouir du bonheur qu'ils
 » desirent & que vous possédez.
 » Ce n'est que dans cette heu-
 » reuse médiocrité, plus précieuse
 » que l'or même, que peut se
 » trouver la vraie félicité ; &
 » c'est-là votre situation dont vous
 » ignorez le prix, & que vous re-
 » gretterez amèrement un jour.
 » Les maux sont attachés aux ex-
 » trêmes ; les grands & les petits
 » en sont quelquefois accablés.
 » L'état mitoyen craint peu de
 » vicissitudes : exempt d'orgueil,
 » d'envie, & de travaux forcés
 » d'esprit ou de corps, il coule
 » ses jours dans la tranquillité &
 » l'aisance. Ah ! mon fils, quelle
 » erreur de fouler aux pieds un
 » bien-être certain, pour aller

A iij

6 R O B I N S O N

» chercher au loin des plaisirs chi-
 » mériques , & courir les mers
 » comme un homme sans état &
 » sans espérance ! Rejetez égale-
 » ment l'envie de poursuivre la
 » fortune dans les Capitales , à la
 » suite de quelque Grand. Cette
 » mer est encore plus orageuse
 » que l'autre. Que de caprices, de
 » dégoûts , d'humiliations , d'in-
 » justices, d'ingratitude & d'hor-
 » reurs n'a-t-on pas à craindre
 » d'eux ! Il faut applaudir à leurs
 » vices, ou du moins paroître ne
 » pas les voir ; leur donner des
 » vertus & des talens qu'ils n'ont
 » pas ; cacher l'esprit & les bon-
 » nes qualités qu'on peut avoir ;
 » dire & faire toujours le con-
 » traire de ce qu'on desire & de
 » ce qu'on pense ; n'oser jamais
 » exprimer ouvertement un sen-
 » timent à soi ; être sans cesse en
 » butte à la basse jalousie , à la

» haine fourde, aux faux rapports,
 » & aux noires menées des frip-
 » pons qui les environnent ; n'a-
 » voir pas un moment à sa dispo-
 » sition ; n'être employé le plus
 » souvent qu'à tromper ou écon-
 » duire les créanciers de ses Maî-
 » tres ; en un mot , n'exister qu'en
 » eux, que par eux, que pour eux,
 » & mourir enfin sans avoir vécu.
 » L'état de l'esclave le plus vil
 » est moins affreux que celui de
 » ces êtres attachés à la plûpart
 » des Grands Seigneurs ; & si vous
 » en voyez quelques-uns faire for-
 » tune auprès d'eux, ils la doivent
 » presque toujours au crime ou à
 » la bassesse. Ah ! mon fils, je le
 » répète , croyez-moi ; vivez avec
 » nous , soyez libre & heureux.
 » Jouissez de notre bien ; augmen-
 » tez-le , ou plutôt conservez - le
 » par des travaux honorables ,
 » soit dans la robe , soit dans le

8 ROBINSON

» commerce , & vous éviterez , à
 » l'abri du port , les naufrages
 » d'une partie des humains. L'e-
 » xemple de vos frères devoit
 » vous toucher plus que mes le-
 » çons. Je ne peux , fans verser un
 » torrent de larmes , me rappeler
 » la mort de l'un , & l'absence de
 » l'autre dont j'ignore toujours la
 » destinée. Ah ! sans doute , il
 » souffre ; vous me restez seul ;
 » voudriez-vous éprouver le cruel
 » sort de tous les deux ? Eh bien ,
 » ajouta-t-il en finissant & voyant
 » augmenter ma taciturnité , je
 » vous laisse réfléchir sur vous-
 » même ; mais je vous prédis tous
 » les maux ensemble , si vous per-
 » sistez dans votre résolution ».

Ce discours , qui fut vraiment
 prophétique , m'ébranla tellement
 que je pensai sérieusement à chan-
 ger d'avis & de conduite : mais le
 destin , ou plutôt mon penchant ,

en avoit autrement ordonné. La rencontre que je fis , quelques jours après , d'un de mes camarades à Hull , où j'étois allé par hafard , fut le premier & fatal anneau de cette longue chaîne de malheurs dont je fus depuis accablé. Il étoit fur le point d'aller par mer à Londres fur le vaisseau de son père. Il me pressa de partir avec lui , & en peu de momens il me détermina à faire ce voyage. Je m'embarquai donc sans consulter qui que ce fût , & sans me mettre en peine des mortelles inquiétudes que j'allois causer à une famille dont la tendresse méritoit plus d'égards & de reconnoissance. Ce jour , le plus funeste de ma vie , fut le premier Septembre 1651. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plutôt que les miennes. A

peine le bâtiment étoit sorti de la riviere de Humber, que le vent s'éleva avec force, & les flots s'agitèrent par degrés jusqu'à la fureur. Comme c'étoit mon premier voyage, la crainte s'empara bientôt de mon ame; & le mal de mer, achevant de m'abattre, me fit faire alors de profondes réflexions sur mon état, sur celui de mes parens, sur leur prédiction, enfin sur la justice divine dont je commençois déjà à ressentir la vengeance. La tempête augmentoit; la mer s'enflloit de plus en plus; & quoique ce fût peu de chose en comparaison de ce que j'ai vu depuis, & sur-tout quelques jours après, cette image étoit assez effrayante pour épouvanter un jeune homme qui se voyoit sur un nouvel élément. Je m'attendois, chaque minute, à voir engloutir le bâtiment qui, en

se précipitant du haut des flots, sembloit devoir aller se briser au fond de la mer. Dans cette détresse, je fis tous les vœux imaginables, & je les croyois sincères. C'est alors que je sentis vivement combien étoient justes les observations de mon père sur cette heureuse médiocrité dont il jouissoit, & dont il m'avoit offert de partager les douceurs. Ainsi me proposant la pénitence de l'Enfant prodigue, je résolus fermement de l'imiter.

Ce projet salutaire s'évanouit avec la tourmente; le calme qui succéda, apaisa les agitations de mon cœur. Une soirée charmante suivit ce jour affreux; le soleil se coucha sans nuage, le silence des vents nous invita au repos, & le sommeil répara nos forces.

Le lendemain, le lever de l'aurore que je n'avois jamais vue

sous un horison si vaste ; la gradation sensible de la lumière , & des diverses couleurs qu'elle produit ; la pureté de l'air qui pouvoit à peine enfler les voiles , & la présence éclatante de l'astre du jour dont les feux se réfléchissoient sur la tranquille & immense surface des eaux , offrirent à mes yeux le plus beau & le plus grand des spectacles.

Frappé d'étonnement & d'admiration , je contemplois , de toutes les facultés de mon être , ce grand & superbe tableau , lorsque mon camarade de voyage que j'avois perdu de vue pendant l'orage , vint me retrouver , probablement pour achever de m'affermir dans la résolution que j'avois prise. « Je gage , me dit-il , que » vous avez eu peur hier ; ce n'é- » toit cependant qu'une bagatelle. » — Comment bagatelle , c'étoit

» une horrible tempête. — Non,
 » non, je vous l'affure, ce n'étoit
 » rien. Vraiment nous nous mo-
 » quons bien du vent quand nous
 » avons un bon vaisseau, & que
 » nous sommes au large ; vous
 » n'êtes qu'un novice. Allons, ve-
 » nez vous réjouir avec nous, &
 » vous consoler avec *Bacchus* de la
 » mauvaise humeur de *Neptune* ».

Entraîné dans sa chambre, où
 je trouvai quelques jeunes gens
 tant marins que passagers, je noyai
 bientôt dans le *punch* & mes ter-
 reurs & mes vœux. Il est vrai que
 par intervalles une voix intérieure
 parloit à mon ame, & me rappel-
 loit à mes devoirs ; mais ces for-
 tes d'avis, c'est ainsi que je nom-
 mois ces réflexions sages & invo-
 lontaires, ne durèrent que quatre
 à cinq jours ; de sorte qu'en très-
 peu de temps j'obtins sur ma confi-
 science une victoire aussi com-

plette que pouvoit le desirer un jeune homme qui cherche à s'endurcir, & à étouffer ses remords.

Le fixième jour de notre navigation, nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Le calme & le peu de vent qu'il faisoit, & qui encore étoit contraire, rallentirent notre marche; nous fûmes même obligés d'y mouiller, & d'y rester sept à huit jours. Plusieurs vaisseaux de Newcastle vinrent nous joindre : c'étoit le rendez-vous commun de ceux qui attendent le moment favorable de gagner la Tamise. Nous n'eussions cependant pas laissé écouler ce temps, si le vent nous eût permis d'entrer dans l'embouchure de la rivière à la faveur de la marée : mais comme cette rade passoit pour être aussi sûre qu'un port, nos gens se livroient avec la plus grande fécurité à la joie & au

repos. Nous n'avions aucun pressentiment de notre malheur, lorsque, le huitième jour au matin, il s'éleva un vent furieux. L'équipage, sorti de son assoupissement, fut commandé pour abattre les mâts de perroquet, & pour tenir toutes choses bien serrées & en bon ordre. Vers le midi, la mer s'enfla si prodigieusement qu'elle couvrit plusieurs fois tout le vaisseau. On jetta toutes les ancres & même l'ancre maîtresse, comme l'une de nos dernières ressources ; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur elles après avoir filé tous nos cables.

Il n'y avoit plus moyen de douter de la tempête ; elle étoit affreuse. L'étonnement & la terreur se voyoient sur le visage des matelots mêmes. Quoique notre Capitaine fût un homme aguerri, intrépide & infatigable, je l'en-

tendis prononcer à voix basse, & d'un air consterné, *nous sommes perdus, c'est fait de nous.* On peut juger de mon état ; je ne devois pas naturellement m'attendre à effuyer si promptement un second orage, plus terrible encore que le premier. Les horreurs de la mort que j'avois déjà senties, revinrent bientôt s'offrir à mon ame éperdue. Elles me rapellerent avec amertume les résolutions que j'avois prises d'aller me jeter aux pieds de mon pere, lui redemander ses bontés, & me fixer enfin dans une famille dont je faisois l'amour & l'espoir, & qui seule eût fait mon bonheur. Jamais spectacle plus effrayant n'avoit frappé mes yeux ; les flots s'élevoient comme des montagnes qui se succédant avec rapidité, venoient fondre sur notre bâtiment, & sembloient devoir l'en-

gloutir; de quelque côté que je tournasse mes regards, ce n'étoit que consternation. Plusieurs vaisseaux passèrent assez près de nous sans mâts & demi brisés; l'un d'eux coula à fond presque sous mes yeux; quelques autres détachés de leurs ancres, avoient été jetés de la rade en pleine mer, voguant à l'aventure & sans agrêts. Vers le soir l'équipage fut obligé de couper les mâts pour ne pas périr si-tôt, & pour gagner du temps, dans l'espérance d'être secouru, ou de voir cesser la tempête; mais le cri perçant que fit un mouffe qu'on avoit envoyé dans la cale, & qui nous dit qu'il y avoit déjà quatre pieds d'eau, nous ôta, pour ainsi dire, tout espoir. On se mit cependant aux pompes; & j'y fus employé à mon tour. Il n'étoit plus temps; l'eau gagnoit, & nous étions bien.

tôt au moment de nous voir abymer dans les gouffres que formoit le choc des flots, lorsque le Capitaine , appercevant un petit bâtiment en assez bon état passer près de nous , fit tirer le canon pour demander du secours. Nous le vîmes sur le champ mettre à la mer un bateau qu'il voulut bien hasarder pour nous secourir ; & ce ne fut pas sans grand danger qu'il nous approcha. La difficulté étoit de nous aborder ; mais enfin les rameurs firent les derniers efforts , & exposèrent leurs jours pour sauver les nôtres. Nous leur jettâmes un cordage dont ils se saisirent heureusement ; & comme notre équipage étoit peu nombreux , nous entrâmes tous dans cette barque : nous n'eûmes d'autres soins , ni rien de plus pressé que de chercher à toucher terre , en leur pro-

mettant de payer le dommage qui pourroit y arriver , & de les récompenser selon notre pouvoir.

A peine avions-nous quitté notre vaisseau , que nous le vîmes couler bas. Cet événement nous pétrifia , & nous fit concevoir la grandeur du danger que nous avions couru & dont nous n'étions pas encore tout à fait sauvés. Nous faisons force de rames ; & quand le bateau étoit au-dessus des vagues , nous découvrions un grand nombre de personnes qui accouroient sur le rivage ; enfin après avoir passé le fanal de Winteston , la côte qui s'enfonce à l'ouest de Cromer , & qui brisoit un peu la violence du vent , nous permit de gagner terre ; nous y descendîmes tous heureusement , & nous la baisâmes avec des transports de joie qui ne peuvent être sentis que par ceux

qui ont éprouvé un même sort.

Nous allâmes droit à Yarmouth, où nous fûmes reçus avec bonté; le Magistrat nous y fit donner des logemens, & plusieurs particuliers nous avancerent de quoi aller chacun à notre destination.

Je ne fais pourquoi je ne partis pas sur le champ pour Hull, & delà pour Yorck. C'est la route qu'il m'eût fallu tenir pour devenir heureux, & mon pere, qui vraiment étoit l'image de celui de l'enfant prodigue, eût, ainsi que lui, tué le veau gras à mon retour.

Il ne tarda pas à apprendre que le vaisseau sur lequel je m'étois embarqué avoit fait naufrage; mais il fut quelques jours sans savoir que j'y avois échappé.

Le fils du Capitaine, que je rencontraï le surlendemain avec son pere, me parut avoir changé de ton; la perte qu'ils avoient

faite étoit assez considérable pour lui donner une mélancolie dont je ne l'avois pas cru susceptible. Ils m'aborderent tous deux d'un air fort triste , & me demanderent comment je me portois ; le pere , qui alors étoit instruit des vœux de ma famille & de mes projets , me dit d'un air grave & pathétique : « Jeune homme , vous ne » devez plus penser à la mer , » vous devez prendre ce mauvais » succès comme une marque certaine & visible qu'il ne faut pas » que vous suiviez cet élément. » — Eh pourquoi n'y renoncez-vous pas vous-même ? — Mon cas est bien différent ; je suis marin de profession , c'est mon état , & je dois en remplir les devoirs. Croyez-moi , abandonnez vos idées de voyage , rendez-vous à un pere qui vous aime ; & prenez garde que sa

» prédiction n'acheve bientôt de
» s'accomplir ».

Je répondis fort peu de chose ,
& nous nous séparâmes pour ne
nous revoir jamais. Comme j'a-
vois quelque argent , je me dé-
terminai à marcher vers Londres ,
sans trop savoir encore le parti
que je prendrois.

Chemin faisant , je réfléchissois
sur mon irrésolution ; une mau-
vaise honte m'arrêtoit , & disoit
à mon imagination égarée que si
je rejoignois la maison paternelle ,
je serois montré au doigt non-
seulement dans le voisinage mais
dans toute la ville. Quelle con-
tradiction ! on ne rougit pas de
faire le mal & de paroître in-
sensé ; & l'on a honte de mar-
quer un repentir qui peut seul
nous mériter le titre de sage.

Je demeurai quelque temps dans
cet état d'incertitude ; mais enfin,

ce penchant & ce goût décidé pour les grands voyages, me firent choisir le parti le plus funeste.

Arrivé à Londres, je fus d'abord assez heureux pour tomber dans une société d'honnêtes gens. Il est fort rare qu'un jeune homme sans expérience, déserteur de la maison paternelle, & par conséquent sans lettres de crédit, ne donne pas dans quelque piège en débutant dans une capitale si considérable. On ne voit même que trop souvent des personnes bien recommandées commencer par être dupes à leur abord dans une grande ville. Je fis donc connoissance avec un Armateur qui avoit été à la côte de Guinée, & qui, ayant eu des succès, étoit résolu d'y retourner. Cet homme trouva quelque plaisir dans ma conversation, &, m'entendant parler de

mon envie de courir le monde ; me proposa de m'embarquer avec lui , en me promettant le passage & sa table *gratis* ; il m'assura de plus que si je pouvois emporter une petite pacotille de marchandises qu'il m'indiqueroit , je ferois certainement un gain au-dessus de mes espérances.

J'acceptai l'offre avec transport , & m'étant lié d'étroite amitié avec ce Capitaine , propriétaire du vaisseau , je demandai environ quarante livres sterlings à quelques amis que je rencontrai , & qui probablement avoient engagé mes parens à risquer quelque chose pour ma première aventure. J'employai cette modique somme en clincaillerie , selon le conseil de mon conducteur , & nous mîmes à la voile quelques jours après.

Jamais voyage n'eût un succès
fi

fi marqué ; indépendamment de mes profits , qui montoient à cinq livres neuf onces de poudre d'or que je rapportai , j'appris assez passablement la navigation & le commerce par les soins & les bontés de mon Capitaine qui se plaisoit à m'instruire ; en sorte que ce voyage me rendit à la fois matelot & marchand. J'eus cependant une fièvre ardente , causée par les chaleurs du climat ; car la côte où nous traficâmes s'étend depuis le 15^e degré de latitude septentrionale jusqu'à la ligne.

Je n'étois pas né assez heureux pour que mon honneur fût de longue durée. Mon ami mourut subitement peu de jours après son retour ; comme sa veuve se détermina à renvoyer pour son compte le même vaisseau en Guinée sous le commandement de

notre pilote , je me rembarquai avec lui pour tenter une seconde aventure ; mais j'eus assez de prudence pour ne risquer que le tiers de mon gain , & pour laisser le reste entre les mains de cette veuve qui joignoit à beaucoup d'intelligence la probité la plus scrupuleuse.

La veine de notre bonheur étoit passée. Nous ne fûmes pas plutôt au-delà des Canaries , que nous rencontrâmes à la pointe du jour un corsaire Saletin qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. Nous mîmes au vent toutes celles que nous avions ; mais comme il gagnoit beaucoup sur nous , nous nous préparâmes au combat. Nous n'avions que douze pieces de canon de petit calibre , & le forban en avoit dix-huit d'une force supérieure. Il fut bientôt à notre portée , & nous lâcha une

bordée que nous lui rendîmes, & qui nous parut l'avoir fait reculer un peu. Mais il revint sur nous avec fureur, & nous aborda après avoir fait jouer toute la mousqueterie de son équipage qui étoit de deux cens hommes. Soixante des leurs se jetterent sur notre vaisseau la hache à la main; nous les reçûmes en vrais désespérés, & nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont, après leur avoir tué beaucoup de monde. Enfin accablé par le nombre, & voyant une douzaine de nos gens tant tués que blessés, nous fûmes obligés de nous rendre.

Le Capitaine corsaire nous conduisit droit à Salé. Il envoya notre équipage dans l'intérieur du pays, probablement pour y être vendu; comme j'étois jeune & agile, il me garda à son service; je ne fus pas aussi maltraité.

que je l'avois craint d'abord , mais rien ne pouvoit me consoler d'être réduit en esclavage. C'est alors que je sentis toute la force des remontrances de mon pere , & toute l'étendue de mes torts. Je ne connoissois pas de plus grand malheur que le mien , & je croyois sa prédiction pleinement accomplie. Hélas ! ce n'étoit encore là que le commencement des maux que je devois souffrir.

Le tems remit un peu de calme dans mon esprit ; mes premiers projets alors furent de profiter de la premiere occasion favorable pour m'échapper ; j'espérois que ce corsaire , devenu mon maître , m'ayant attaché à sa personne , m'emmeneroit avec lui lorsqu'il iroit en mer , & que s'il venoit à être pris par quelque vaisseau de guerre Espagnol ou Portugais , je

recouvrerois ma liberté. Mais cette espérance s'évanouit bientôt ; car lorsqu'il se rembarqua , il me laissa chez lui pour cultiver son jardin.

Revenu de sa course , il me destina à garder son vaisseau , où j'allois coucher toutes les nuits. Cet ordre fit renaître mon espoir. Je rêvois sans cesse aux moyens de le remplir , & je ne trouvois aucun expédient raisonnable. Je ne pouvois fuir seul , & je n'avois aucun compagnon d'esclavage qui scût ma langue , & à qui par conséquent il fût possible que je communiquasse mes idées ; cependant je caressois ma chimere , & j'en récréois souvent mon imagination.

Deux ans environ se passerent de cette sorte , partageant mes travaux entre la culture du jardin & la garde du navire. Les der-

nieres expéditions de mon écu-
meur, n'ayant pas eu tout le
succès dont il s'étoit flatté, le
contraignirent à rester plus long-
tems à terre, & à chercher des
ressources pour radoubier son vais-
seau, le ravitailler, & renouvel-
ler son équipage. Dans l'inter-
valle de ses occupations, il me
menoit souvent à la pêche avec
deux de ses plus jeunes esclaves.
Je m'instruisis si bien dans cet
exercice, que je surpassai bientôt
mes camarades, & que j'acquis
les bonnes grâces de mon maître.
Il me confioit quelquefois son
bateau pour aller prendre du
poisson, & me donna même pour
cet objet une sorte d'autorité sur
mes compagnons d'infortune. Un
jour qu'il vint avec nous de bon
matin & pendant un grand calme,
il s'éleva tout-à-coup un brouil-
lard si épais, qu'il nous déroba

entièrement la vue de la terre , quoique nous n'en fussions tout au plus qu'à la distance d'une demi-lieue ; nous nous îmîmes à ramer de toutes nos forces , dans l'espérance de regagner le port ; mais nous ne pûmes tenir de route certaine , faute de bouffole. Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit suivante , sans boire ni manger , & sans pouvoir nous reconnoître. Vers le matin le brouillard s'étant dissipé , nous fûmes étonnés de nous voir à deux grandes lieues en mer , & mourant de faim , nous retournâmes dans le port avec assez de peine , car le vent commençoit à devenir violent.

Cette aventure rendit notre patron plus prudent ; il résolut de faire construire dans cette barque une cabane commode , & de l'approvisionner pour quelque tems ,

afin de la mettre en état de tenir un peu la mer , si pareil accident lui arrivoit. Il eut même soin d'y faire porter de petits meubles , une armoire , des liqueurs , du café , & autres choses d'agrément.

Ces précautions ranimoient mon espoir ; enfin je vis naître le moment de sortir d'esclavage ; comme il avoit projeté de faire une partie dans la barque avec quelques personnes de considération , il fit des provisions extraordinaires , en m'ordonnant d'arranger la cabane avec propreté , d'y porter quelques fusils , pour réunir le plaisir de la chasse à celui de la pêche. J'obéis exactement ; mais tout étant prêt , la partie manqua par des affaires imprévues : ces personnes firent dire à mon maître qu'elles viendroient souper chez lui , & qu'elles y

prendroient des arrangemens pour la renouer un autre jour. Je reçus ordre de partir sur le champ avec mes camarades ordinaires , & de faire la meilleure pêche qu'il seroit possible , pour qu'il pût recevoir ses convives avec distinction.

Ce fut alors que je me crus sauvé ; car j'avois un petit vaisseau à mon commandement, avec assez de vivres pour espérer de joindre quelque bâtiment, quelque côte, ou enfin quelque aïyle. Je ne sçavois encore quelle route tenir ; mais mon unique but, dans ce moment, étoit de fuir l'esclavage.

Avant que de partir pour notre prétendue pêche, j'eus grand soin d'envoyer Moéli (c'étoit le nom du plus grand de mes deux camarades) chercher du biscuit, lui disant qu'il n'étoit pas convena-

ble que nous mangeassions du pain des maîtres , & je donnai ordre à Xuri , c'est ainsi que s'appelloit le plus jeune , d'aller remplir les jarres d'eau fraîche. Il étoit tout naturel qu'ils donnassent dans le piège ; pendant ce tems , j'allai à bord de notre vaisseau qui touchoit presque à notre barque , & j'en apportai , en trois ou quatre voyages , de la poudre , des balles , un pain de cire de cinquante livres , une hache , de la corde , des clous , un marteau ; & ayant caché le tout dans l'armoire de la cabane dont j'avois la clef , j'attendis mes deux compagnons , que je fis semblant de gronder d'arriver si tard.

Enfin nous déployâmes notre voile latine , & nous sortîmes du port. Les gardes du château nous connoissoient , & nous laisserent passer. Le vent , qui étoit favo-

nable à la pêche , étoit contraire à mes desirs ; il souffloit nord-nord-est ; s'il eût été sud , j'eusse pu aisément gagner les côtes d'Espagne ; mais , de quelque côté qu'il vînt , ma résolution étoit de fuir & de m'abandonner à la providence.

Après avoir fait environ une lieue , nous amenâmes la voile , & je proposai de pêcher ; je n'avois garde , lorsque je sentoîs un poisson à l'hameçon , de le tirer hors de l'eau ; je dis au contraire d'aller plus loin pour pouvoir trouver mieux ; nous remîmes à la voile , & nous nous éloignâmes encore d'environ deux milles. Je donnai alors le gouvernail à Xuri , & m'étant approché de l'autre , je pris si bien mon tems & mes mesures , que lui ayant passé le bras entre les jambes , je le fis tomber à la mer. Quoique mon

intention ne fût ni de le noyer ni de le tuer, je courus sur le champ à la cabane, où je m'armai d'un fusil que j'avois eu soin de charger le matin. Moëli, qui nageoit à merveille, étoit déjà revenu dessus l'eau & me supplia de le recevoir en m'assurant qu'il me suivroit au bout du monde; comme je n'avois aucune confiance en lui, je le couchai en joue, en lui disant : écoutes, mon ami, je ne te veux pas de mal, tu nages bien, tu peux gagner le rivage; hâte-toi de le joindre, je le désire, & te fais mes adieux; mais si tu approches davantage de mon bord, je te brûle la cervelle : car, à quelque prix que ce soit, je veux recouvrer la liberté. Il ne répliqua point, & se tourna vers la côte en fendant l'eau avec rapidité. Comme c'étoit un excellent nageur, je ne doute nullement qu'il n'ait pris terre.

Je m'adressai ensuite au petit Xuri : Si tu veux m'être fidele , lui dis-je , je ne t'abandonnerai jamais , & je te ferai part de ma fortune. Cet enfant me fit un sourire si naïf pour me marquer son aveu , qu'il m'ôta tout sujet de défiance.

Aussi long-tems que je crus être à la portée de Moëli qui nageoit droit à la côte , je continuai ma route dans la même direction pour donner le change à ceux qui auroient voulu me poursuivre , & les persuader que je prenois le chemin du détroit. En effet , il n'étoit pas censé d'imaginer que je m'exposasse vers le sud , où des nations barbares eussent pu nous envelopper avec leurs canots , & nous égorger ; mais aussitôt qu'il fit un peu sombre , & que la nuit parut approcher , je dirigeai ma course au quart sud

en tirant vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre. Le vent étoit frais & si favorable que le lendemain, vers trois heures après midi, lorsque je découvris la terre, j'étois, selon mon estime, éloigné de Salé de plus de 150 milles; cependant je ne voulus pas m'arrêter ni mouiller, dans la crainte de retomber dans les chaînes, &, profitant du beau tems, je courus cinq jours entiers sans le moindre événement. Le vent changea, & devint sud; je conclus alors que je n'avois plus rien à redouter des Saletins. Je me hazardai donc d'approcher de la côte; je jettai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière dont j'ignorois le nom. J'ignorois également celui des peuples qui pouvoient en habiter les rives, ainsi que la latitude du pays qu'elle arrosoit. Je ne vis rien qui pût

m'indiquer si des hommes, ou des animaux seuls vivoient sur ces bords, & au fond, cela m'étoit fort indifférent ; je ne voulois que de l'eau fraîche dont je craignois de manquer, & me remettre à la mer entre les mains de la providence. Nous entrâmes sur le soir dans la baie, pour reconnoître le pays à la faveur des astres, & tâcher de trouver quelque ruisseau. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes des hurlemens si épouvantables que le pauvre Xuri faillit d'en mourir de peur. Je le rassurai par mes discours & par un verre de liqueur, en lui promettant que nous ne descendrions qu'après que ce bruit affreux seroit totalement cessé, & que nous nous armerions de toutes pièces pour nous défendre, s'il en étoit question. Vous remarquerez que, pendant

mon esclavage, j'avois assez appris du jargon de mes camarades, pour être alors en état de me faire entendre. Xuri reprit courage, & nous restâmes tranquilles dans notre barque; mais nous ne pûmes jamais nous y endormir à cause des rugissemens horribles qui retentissoient le long du rivage. Nous vîmes quelque tems après une troupe de bêtes féroces de différentes espèces & d'une grosseur extraordinaire, qui venoit se rafraîchir en se veautrant dans l'eau; ils pouffoient des cris si terribles que de ma vie je n'ai rien entendu de semblable.

Xuri étoit dans une frayeur mortelle, & en vérité, je n'en étois pas exempt. Nous préparâmes nos armes à tout hasard. Cette précaution fut sage, car nous entendîmes dans le moment un de ces monstres venir à la nage vers

notre bateau. Nous ne pouvions pas le voir ; mais à l'énorme fillon qu'il formoit dans la rivière , & aux bouillonnemens que faisoient ses naseaux, il étoit aisé de connoître que c'étoit une bête prodigieuse ; Xuri m'affura que c'étoit un lion : il avancoit droit sur nous ; je l'attendis à dix pas , & je lui tirai un coup de fusil qui le fit bien vite rebrousser chemin.

Il n'est pas possible de donner une juste idée des hurlemens effroyables qui s'élevèrent sur cette côte au bruit de mon coup de fusil , & que les échos reportèrent au loin. Il y a quelque apparence que ces animaux n'avoient encore rien ouï de pareil. Je résolus d'attendre le jour pour tenter une descente , & nous n'avions alors peut-être pas moins à craindre des Sauvages que des lions & des tigres.

Dès que le jour parut, Xuri me pria de le laisser aller seul à terre, & se fit fort de découvrir de l'eau; je voulois y aller moi-même & lui laisser la garde de notre barque; mais il insista, en me disant d'un air plein de candeur & d'affection, que si des Sauvages nous attaquoient, & qu'ils le mangeassent, j'aurois au moins le tems de me sauver. Eh bien, mon cher Xuri, lui répondis-je avec amitié, nous irons tous deux à terre, & si ces barbares nous insultent, nous les tuerons, & nous ne leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. Cette marque d'attachement & de fidélité lui valut toute ma confiance & mon estime. Nous déjeunerâmes pour prendre des forces, & après nous être approchés de terre, nous y descendîmes armés de nos fusils, & munis de nos jarres.

Je n'osois trop m'écarter, dans la crainte que des Sauvages ne surprissent notre bateau. Le petit garçon ayant vu un lieu enfoncé à près d'un mille dans les terres, me dit de rester là, & y courut sans attendre ma réponse. Il revint une heure après avec précipitation ; je crus qu'il étoit poursuivi, & je volai à son secours. Il me fit signe d'arrêter, en me montrant de loin une bête qu'il avoit tirée, & qui ressembloit assez à nos lièvres, & me marquant par ses gestes qu'il avoit trouvé ce que nous desirions.

Ce succès nous donna bien de la joie. J'embrassai mon cher Xuri avec transport, & le louai beaucoup sur son adresse, sur sa bravoure & sur son agilité. Nous vîmes ensuite qu'il étoit inutile de nous donner tant de peine pour trouver de l'eau, puisque celle de

la rivière, à la marée basse, étoit très-douce & très-bonne : nous en remplîmes nos jarres, & nous nous régâlâmes de l'espèce de lièvre que Xuri avoit tué. Après nous être un peu reposés, nous nous disposâmes à reprendre notre route, laissant cette contrée, sans y avoir remarqué aucun trace de créature humaine.

Je n'avois aucun instrument pour prendre la latitude de notre situation ; mais comme dans mon premier voyage de Guinée j'avois acquis quelques connoissances, je conjecturai que je n'étois pas fort éloigné des Isles Canaries, ni de celles du Cap-Verd. Ma mémoire malheureusement ne me fournissoit aucune lumière sur ce dernier article, & je ne sçavois où les chercher. Cependant je m'assurai qu'en suivant la côte, je trouverois quelques nations

commerçantes avec les Anglois ,
ou quelques-uns de leurs vaisseaux
qui voudroient bien fans doute
nous recevoir.

En effet , il me sembla plus
d'une fois que j'appercevois dans
le lointain le Pic de Térenife qui
est dans les Canaries , & dont le
sommet est l'un des plus élevés
de l'univers. J'avois grande envie
de mettre au large , & d'aller vers
ce point qui dans le jour me ser-
voit de guide ; mais les vents con-
traires me contraignirent à suivre
mon premier dessein.

La côte où nous étions , comme
je l'ai vérifiée depuis , bordoit
cette contrée vaste & déserte qui
sépare l'empire de Maroc & la
Nigritie ; cette région avoit été
abandonnée , tant par la stérilité
de son terroir , que par le nombre
prodigieux de tigres , de lions ,
de léopards , & autres animaux

cruels qui infestent ces pays ; enforte que l'on n'y va plus que pour leur donner la chasse , & pour avoir des pelleteries , encore a-t-on grand soin de n'y aller qu'en troupes de huit cents , de mille ou douze cents hommes.

Pendant notre course , nous fûmes souvent obligés de faire aiguade ; nous n'avions que trois jarres qui n'étoient pas fort grandes , & j'avois oublié de me munir d'une futaille. Un jour qu'il étoit encore de bon matin , nous mouillâmes sous une petite éminence de terre , en attendant que la marée qui montoit nous portât plus avant. Xuri , dont les yeux étoient plus alertes & plus perçans que les miens , me dit tout bas : Allons chercher de l'eau plus loin ; car , voyez-vous , cette vilaine bête qui dort sur le penchant de la colline , pourroit fort bien ,

si elle s'éveilloit mal-à-propos , nous faire briser nos jarres , & peut-être pire. N'ayez aucune peur , lui répondis-je, allez à terre, & tuez-là ; vraiment, reprit-il , si je la manque , elle me croquera d'un seul morceau. Je pris sur le champ deux fusils, & , m'étant approché sans bruit de cet animal (c'étoit un lion d'une grosseur monstrueuse) je le mis du premier coup hors de combat ; il se releva d'abord en grondant ; mais se sentant l'épaule cassée , il retomba en rugissant d'une manière effroyable ; comme il se relevoit une seconde fois , je lâchai mon second coup de fusil qui l'abattit de nouveau ; il n'étoit cependant pas encore sans vie , & il se débattoit en s'efforçant vainement de quitter la place. Xuri ayant vu ce qui venoit de se passer , s'élança hors du bateau avec son petit fusil, & cou-

rut au lion qui lui avoit fait tant de peur ; il lui mit ensuite le canon dans l'oreille, & l'acheva par un dernier coup.

Cette expédition qui nous avoit réjoui, ne nous donna point à manger, & je fus assez fâché de voir trois décharges inutiles ; mais Xuri me dit que notre poudre ne seroit pas perdue ; en effet, il se mit en devoir d'écorcher l'animal dont la peau étoit superbe ; je l'aidai du mieux que je pus, & j'avoue que, sans lui, je n'en ferois jamais venu à bout. Cette opération nous occupa quelques heures, & ayant enfin enlevé cette peau, nous l'étendîmes sur notre cabane ; elle se sécha en moins de deux jours, & nous tint lieu d'un très-bon matelas.

Nous fîmes voile vers le sud pendant dix ou douze jours sans interruption, épargnant fort nos vivres

vivres qui commençoient à diminuer, & ne prenant terre qu'autant que nous avions besoin d'eau. Mon projet étoit de me rendre à la hauteur de la rivière de Gambie ou de Sénégal, aux environs du Cap-Verd, où j'espérois trouver quelque navire Européen ; je savois que presque tous les vaisseaux qui partent de l'Europe pour la Guinée, le Brésil, ou les Indes Orientales, mouillent à ce Cap.

Dans cette espérance, (car je m'étourdissais sur mon sort qui étoit tel que, si je ne rencontrais aucun bâtiment, il falloit mourir de faim, ou me livrer à la merci des Nègres, dont la plupart, dans cette partie, sont antropophages) dans cette espérance, dis-je, de rencontrer quelque bâtiment, nous continuâmes notre course pendant environ dix jours.

Partie I.

C

Enfin manquant de vivres , nous résolûmes de prendre terre sur une plage que nous avions reconnu être habitée. Nous avions même distingué que les hommes étoient noirs & tout nus. Je remarquai qu'ils s'attroupoient sur le rivage pour nous regarder , & qu'ils étoient sans armes , excepté un seul d'entr'eux qui tenoit un petit bâton à la main , que Xurime dit être une lance que ces Nègres savoient jeter fort loin , avec beaucoup d'adresse. Ainsi nous nous tîmes à une certaine distance , & nous leur demandâmes par signes des vivres & des secours. Ils nous entendirent à merveille , en nous marquant par des gestes fort intelligibles , qu'ils alloient nous en donner. En effet , j'en vis plusieurs courir à l'instant au loin dans les terres , probablement vers leurs habitations , pour

nous apporter ce que nous avions demandé. Là-dessus, nous abaissâmes la voile, & nous calâmes. En moins d'une demi-heure, ces pourvoyeurs revinrent chargés de corbeilles; & par la précaution qu'ils prirent de nous les abandonner sur le rivage, & de se retirer, je compris qu'ils avoient aussi peur de nous que nous avions peur d'eux.

N'ayant rien à leur donner en retour, notre reconnoissance se borna à leur faire plusieurs signes de remerciemens. L'expression du besoin & du sentiment est une langue universelle, & lorsqu'on n'a pas le cœur endurci par notre éducation, encore barbare, les hommes qui ont acquis un seul degré de raison, ou qui ne l'ont pas éteinte à force de préjugés, entendent cette langue si éloquente, si précise, quoique muet.

te , & ne se regardent plus comme étrangers.

Au moment que nous allions les quitter , il se présenta une occasion favorable de leur prouver que nous méritions leurs bienfaits , & que nous n'étions pas coupables de cette ingratitude inconnue parmi les nations Sauvages , & si commune parmi nous. Deux animaux furieux descendirent de la montagne voisine ; c'étoit un lion qui poursuivoit un léopard. Les Nègres se retirèrent un peu à l'écart ; l'homme armé d'un dard , resta seul , en regardant fièrement ces bêtes féroces. Mais elles ne firent pas mine d'aller l'attaquer , & vinrent tous deux se rouler au bord de l'eau à peu de distance de nous ; le léopard cependant s'approchant un peu trop de notre barque , je lui envoyai trois balles dans le corps , & il alla mourir

fur le rivage. Le lion épouvanté prit la fuite , & fut en un moment hors de portée.

L'étonnement , où l'explosion de mon arme jeta ces pauvres Nègres , est inexprimable ; plusieurs d'entr'eux en tombèrent à la renverse ; mais quand ils virent que l'animal étoit mort , sans pouvoir comprendre comment j'avois pu le tuer , ils levoient les mains au ciel pour marquer leur surprise.

Ils témoignèrent cependant une grande envie d'avoir part à ma proie , & de la manger. Je leur fis également connoître , que je la leur abandonnois entièrement , mais qu'ils me feroient plaisir de me rendre la peau , en montrant celle du lion que j'avois tué. Ils comprirent mes desirs , & en peu de momens le léopard fut dépouillé , & sa chair fut partagée.

Je leur fis ensuite entendre que je manquois d'eau , en tournant une de mes jarres sens dessus dessous ; ils ordonnèrent à plusieurs de leurs femmes , qui étoient également nues , d'en aller chercher. Elles en apportèrent bientôt dans de grands vases de terre qui m'ont paru être cuits au soleil ; elles y joignirent de la viande sèche , des racines , des fruits , & autres provisions qu'elles eurent soin de déposer sur le rivage , avec la peau. Elles se retirèrent comme la première fois en nous marquant beaucoup d'amitié par leurs signes.

Après avoir rempli nos jarres , & transporté le tout dans notre barque nous remîmes à la voile , en faisant nos derniers adieux à ces bonnes gens , qui restèrent sur la côte aussi long-tems que nous fûmes à la portée de leur vue. Nous continuâmes notre

voyage pendant onze jours ou environ, après lesquels je vis le continent s'allonger bien avant dans la mer. Je ne doutai pas que ce ne fût le Cap-Verd, & je ne me trompai point. Quoiqu'il fit alors un grand calme, je parvins cependant à le doubler, à la distance de deux lieues de terre. Je découvris bientôt, à l'opposite, les Isles qui portent le nom de ce Cap; mais je ne sçavois encore auquel des deux côtés je devois me porter, & je tremblois, s'il survenoit un vent un peu fort, de manquer l'un & l'autre.

Dans cette perplexité, j'entrai dans ma cabane, abandonnant le soin du gouvernail à Xuri; à peine m'étois-je assis que le petit garçon s'écria avec frayeur :
 » Maître, voilà un vaisseau à la
 » voile. » Je sortis précipitamment, & je reconnus que c'étoit

un vaisseau Portugais. Xuri mourroit de peur ; il étoit assez simple pour s'imaginer que notre corsaire Saletin nous avoit fait poursuivre jusques-là. Je le rassurai à cet égard ; mais je l'excitai à ramer avec moi , pour aider à la voile , & pour tâcher de le joindre. Je pris d'abord ce navire pour un de ceux qui font le commerce de Negres à la côte de Guinée ; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenoit , je fus bientôt convaincu qu'il alloit ailleurs.

Dans cet état , & voyant qu'il m'étoit impossible de l'atteindre , je fis des signaux de détresse , en tirant plusieurs coups de fusil. Il me parut bientôt qu'ils m'avoient apperçu avec leurs lunettes d'approche , puisqu'ils ferroient quelques voiles pour ralentir leur marche ; cela me rendit le courage : enfin je vis clairement

qu'ils avoient l'humanité de les caler toutes pour nous attendre, nous prenant, à ce qu'ils me dirent depuis, pour des Européens échappés d'un naufrage; de sorte qu'en moins de trois heures je me rendis à la portée de la voix de mes libérateurs.

L'empressement qu'ils avoient de me connoître, leur fit me demander d'assez loin qui j'étois, en Portugais, en Espagnol & en François. La plus grande partie de l'équipage étoit sur les gailards, pour nous examiner. Je répondis en Anglois, dans l'espérance de trouver sur ce bord quelqu'un de ma nation, que je m'étois sauvé de l'esclavage; un matelot Ecoffois me dit dans ma langue qu'il alloit en rendre compte au Capitaine. Un instant après il m'invita de sa part à monter, & il nous reçut avec beaucoup d'affection. C v

Il faudroit pouvoir se mettre à ma place, pour bien juger de ma joie. J'offris au Capitaine tout ce que j'avois, pour lui témoigner ma reconnoissance; il me refusa généreusement, en me faisant dire par le matelot, qui nous servoit d'interprete, qu'il n'avoit fait pour moi que ce qu'il voudroit que l'on fit pour lui, & qu'il ignoroit si un pareil sort ne lui étoit pas réservé; qu'ainsi non-seulement il ne vouloit rien de moi, mais qu'il me conduiroit au Bresil où je pourrois vendre mon bateau & ma petite cargaison, pour y subsister, & pouvoir payer mon retour en Angleterre. Il me proposa même d'acheter ma barque qui étoit très-bonne, & me demanda ce que j'en voulois ainsi que de mon petit Xuri. Comme ce Capitaine s'étoit montré généreux, je ne voulus

pas lui paroître ingrat; je le laissai donc le maître de fixer le prix de mon bateau, de mes armes, de mes pelisses, en un mot de toutes mes provisions; mais je ne pouvois vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avoit aidé de si bonne foi au recouvrement de la mienne. Il approuva très-fort mon procédé, & me donna une obligation de cent soixante pieces de huit, payables à notre arrivée au Bresil, pour tout ce que je possédois; il me dit qu'il y joindroit soixante autres pieces, si je déterminois Xuri à livrer sa personne, en lui promettant de l'affranchir au bout de dix ans s'il se faisoit chrétien; j'en parlai à Xuri qui accepta la proposition, & qui dès ce moment entra au service du Capitaine.

Cela me formoit un petit fonds de deux cents vingt pieces, indépendamment de celui que j'avois

laissé en Angleterre. Nous eûmes une navigation assez heureuse, & nous arrivâmes à la baie de tous les Saints, environ vingt-deux jours après ma délivrance.

A notre débarquement, le Capitaine, en attendant le parti que je prendrois, me recommanda à un très-honnête homme de ses amis qui avoit une plantation de sucre. Je vécus quelque temps chez lui, & je m'instruisis de son commerce. Voyant combien il étoit facile d'y faire une fortune rapide, je résolus de m'établir au Bresil, de prendre des lettres de naturalisation, d'y acheter un terrain, de le défricher, de faire venir mes fonds de Londres, & de me fixer enfin dans ce pays. Le Capitaine, qui y étoit resté près de trois mois pour ses affaires, pendant lequel tems j'avois presque arrangé les miennes, se préparoit

à partir pour Lisbonne. Je le priaï de vouloir bien n'être pas généreux à demi, & de se charger d'une lettre pour la dépositaire de mes deux cens livres sterlings. » Je » vous rendrai volontiers ce service, me dit-il, mais je vous conseille de ne faire venir d'abord » que la moitié de cette somme, » pour avoir une dernière ressource en cas de malheur, & sur tout de l'employer en marchandise qui font de vente ici, & sur lesquels il y aura beaucoup » à gagner. » Ce conseil étoit si sage, & donné avec tant d'amitié & de désintéressement, que je me déterminai à lui confier une procuration en forme, avec une lettre pour la veuve de mon ami.

Son correspondant de Londres ayant touché de cette veuve, que j'avois instruite de mes malheurs & de mes projets, l'argent demandé,

il le convertit en marchandises que le Capitaine lui avoit indiquées. Il y ajouta une caisse d'outils & d'ustensiles nécessaires à ma plantation, & engagea à mon service, pour six ans, un ouvrier qui arriva à bon port avec ma cargaison. Je fus transporté de joie à l'aspect de ce secours, & je crus ma fortune faite. En effet, la vente de mes marchandises me rapporta plus de trois cens pour cent, en sorte que j'achetai un Negre, & que je pris encore un autre domestique Européen.

Je me voyois déjà plus avancé que quelques propriétaires de plantations voisines de la mienne. Je réussis au delà de mes espérances: & dès la troisième année, je recueillis beaucoup de sucre & de tabac que je destinai pour le retour de la flotte de Lisbonne. Mes affaires s'arrondissoient, &

ma fortune étoit certaine, si l'inconstance de mon caractère n'y eût apporté un nouvel obstacle. Le mauvais usage que nous faisons de la prospérité, devient souvent la source des plus grands malheurs. Je commencai à rouler dans ma tête des projets d'entreprises au-dessus de mes forces, L'uniformité de la vie que je ménois, commençoit à m'ennuyer, & à me dégouter d'un état honnête qui eut pu même me conduire aux richesses. J'étois précisément dans cette condition tranquille & désirable où mon pere vouloit me retenir dans ma patrie. » Eh quoi ! me disois-je » souvent à moi-même, n'autois-je pas mieux fait de demeurer » chez moi ; je pouvois y faire » ce que je fais ici, & travailler » au sein de ma famille & de mes » compatriotes ; c'étoit bien la

» peine de courir les mers pour
 » me confiner dans ce désert
 » affreux, & pour n'y vivre qu'a-
 » vec des étrangers? » C'est ainsi
 que mon humeur légère & l'ardeur
 de mon tempérament, ne me per-
 mettant pas d'être stable, of-
 froient à mon imagination dérè-
 glée des idées gigantesques &
 dangereuses.

Ayant vécu près de quatre ans
 au Bresil, j'avois appris la langue
 du Pays, & fait connoissance
 avec beaucoup de colons & de
 marchands de Saint-Salvador. Je
 leur avois beaucoup parlé du
 commerce de la côte de Guinée,
 & de la manière d'y acheter des
 Negres pour des bagatelles de
 clincaillerie, comme des cou-
 teaux, ciseaux, petits miroirs, &c.
 Ils m'écoutaient fort attentive-
 ment, & après avoir mûrement
 réfléchi sur la traite des Negres,

& sur le parti qu'ils pourroient en tirer, ils formerent entr'eux une société pour équiper un vaisseau qu'ils destinoient à cet objet. L'un d'eux vint me trouver, & me demanda le secret sur ce qu'il alloit me proposer; je le lui promis. Il me confia qu'ils avoient résolu pour faire fleurir leurs plantations de se procurer des Noirs par les moyens que je leur avois indiqués dans mes conversations, & de les débarquer secrètement pour les distribuer dans leurs terres; que c'étoit le seul moyen de les faire promptement fructifier; qu'enfin, si je le voulois, ils me chargeroient de la commission de faire ces achats pour leur société, & que je partagerois ces esclaves avec eux, par portion égale, sans y mettre de fonds.

Cette proposition étoit fort avantageuse pour toute autre per-

fonne fans établissement, & qui n'avoit pas, comme moi, un bon commencement de fortune assurée ; mais l'accepter dans les conjonctures où je me trouvois, c'étoit la plus haute folie qu'un homme pût faire.

J'étois né pour être l'artisan de mes malheurs ; il me fut aussi difficile de résister à ses offres, qu'il me l'avoit été autrefois de descendre aux desirs de mon père. Je lui répondis donc que j'acceptois volontiers ce parti, pourvu que la société, outre ses engagements, promît de se charger du soin de mon habitation, & de n'en disposer, si je venois à périr, que selon les ordres que je laisserois par écrit. On m'accorda tout, & l'on s'y obligea solennellement.

Je fis un testament en forme, instituant mon héritier universel

le Capitaine qui m'avoit recueilli au milieu des mers , en le chargeant de faire passer à ma famille la moitié de tout ce que je laisserois à ma mort, & d'abandonner à la veuve de mon ancien ami de Londres les cent livres sterlings qui lui restoient en dépôt. Enfin je pris toutes les précautions possibles pour la sûreté de mes biens.

Il est certain que si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à peser mes vrais intérêts, je ne me fusse pas éloigné d'un établissement si avantageux, & je n'eusse pas entrepris ce voyage , où je pouvois courir de nouveaux dangers, dont j'avois d'ailleurs tout lieu de croire , par une triste expérience , que j'étois personnellement menacé. Mais entraîné par mon goût & par ma foiblesse , je suivis les fausses lueurs de mon esprit, & j'aban-

donnai les lumieres de la raison.

Le vaisseau étant prêt, & toutes choses arrangées entre mes Affociés & moi, je m'embarquai le premier Septembre 1659, le même jour que je quittai Hull, huit ans auparavant, & sous des auspices encore plus malheureux.

Nous courûmes d'abord au nord le long de la côte, pour pouvoir tourner vers celle de l'Afrique, quand nous serions au douzieme degré de latitude septentrionale. A la chaleur près, nous eûmes un fort bon tems. Quand nous fûmes à la hauteur du Cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, & nous mîmes le Cap comme si nous eussions voulu aller à l'Isle de Fernand de Noronha. Nous la laissâmes à l'est, ainsi que les Isles adjacentes, & nous continuâmes notre route vers le nord-est quart au nord; enforte qu'après une na-

vigation de douze jours, nous passâmes la ligne. Nous étions , suivant notre estime , sous le septième degré & 12 minutes de latitude septentrionale , lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement. Il commença au sud - est , devint peu après nord-ouest , & se fixant ensuite au nord-est , il se déchaîna d'une manière si terrible , que nous dérivâmes pendant dix jours de suite , forcés de céder à la fureur des vents. Il semble inutile de dire que nous nous attendions chaque jour à périr , & je ne crois pas que personne d'entre nous osât se flatter d'en échapper.

Nous étions quatorze , compris le pilote & moi ; deux tombèrent à la mer , emportés par un tourbillon de vent , & un autre mourut de la fièvre ardente. La tempête s'étant un peu apaisée vers la fin

du onzieme jour, on fit une estime telle qu'on le put ; on trouva que nous étions vers le onzieme degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avoit une différence de vingt-deux degrés à l'ouest du Cap Saint-Augustin ; de sorte que nous avions été jettés vers la côte de la Guianne, au delà de la riviere des Amazones, tirant vers celle d'Orénoque.

Je fus donc consulté pour sçavoir quelle route nous prendrions. Le maître vouloit retourner à la partie orientale, & moi, au contraire, j'étois d'avis de faire voile vers la Barbade, où j'espérois qu'en prenant le large pour éviter le Golfe du Mexique, nous arriverions en quinze jours ; notre vaisseau d'ailleurs avoit été trop tourmenté pour supporter un plus long trajet.

Nous changeâmes donc notre

course, & nous prîmes le Cap nord nord-quart à l'ouest, afin de joindre quelques-unes des isles habitées par les Anglois. Mais un plus grand pouvoir que le nôtre détruisit nos espérances ; car étant dans la latitude du douzième degré dix-huit minutes, nous fûmes accueillis d'un second ouragan qui nous emporta vers l'ouest, avec plus d'impétuosité encore que le premier. Il nous écarta si loin de tous les lieux habités par des hommes, que nous n'avions que l'effrayante perspective d'être victimes de la fureur des eaux, ou d'être dévorés par des bêtes féroces, si nous venions à prendre terre dans quelque isle inconnue & déserte.

Nous étions dans cette situation cruelle, lorsqu'à la pointe du jour un de nos gens s'écria *Terre*. A peine fûmes-nous montés sur le

tillac , pour voir dans quelle régions du monde nous pouvions être , que dans l'instant le vaisseau donna contre un banc de sable ; son mouvement cessa tout-à-coup ; quelques vagues y entrèrent avec tant de précipitation , que nous crûmes voir notre dernier moment.

Il faut avoir été dans une pareille détresse pour concevoir notre état. La consternation & l'image de la mort étoient peintes dans nos yeux. Nous ne sçavions où nous étions, & nous ignorions également si cette terre étoit une île ou un continent , & si elle étoit déserte ou habitée. Nous nous regardions les uns les autres d'un œil fixe & morne , en pensant chacun à notre conscience. La seule chose qui nous rendit une lueur d'espoir , c'est que le vaisseau n'étoit pas encore ouvert , & que

que le maître, en nous assurant que le vent commençoit à tomber, nous dit qu'il nous seroit peut-être possible de prendre terre. Mais le vaisseau étoit échoué de façon, & si endommagé, qu'à moins d'un miracle il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir le dégager; néanmoins comme le tems parut devenir moins gros, & que l'eau gaignoit dans la cale, nous fîmes tous nos efforts pour mettre la chaloupe à la mer. Il n'y avoit pas un moment à perdre, & nous nous y mîmes tous les onze, sans avoir pu emporter autre chose que des rames, en nous recommandant à la miséricorde divine.

Quoique l'orage fût diminué de beaucoup, la mer cependant étoit extraordinairement agitée, & s'élevoit à une hauteur si épouvantable, que nous vîmes clairement que notre chaloupe ne pour-

roit y résister, & qu'infailiblement nous serions tous submergés; nous n'avions point de voile; d'ailleurs je crois qu'elle nous eut peu servi. Nous nous mîmes donc à ramer de toutes nos forces, mais avec un air si triste & dans un silence si funebre, que l'on eût dit que nous allions au supplice.

Nous n'avions d'autre ressource, en cherchant à gagner la côte, que de rencontrer quelque anse, quelque embouchure de riviere pour nous mettre à l'abri du vent; mais rien ne s'offrit à nos yeux pour nous secourir, & la terre, à mesure que nous l'approchions, nous paroissoit aussi redoutable que la mer.

A peine eûmes nous fait, ou plutôt dérivé une lieue & demie, qu'une vague furieuse, semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arriere; c'étoit nous aver-

tir d'attendre le coup de grace. En effet, elle fondit sur nous avec tant de force, qu'elle renversa notre chaloupe, en nous séparant les uns des autres, sans nous donner le tems, pour ainsi dire, d'invoquer le saint nom de Dieu; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

C'est vainement que je cherche des expressions pour peindre la confusion de mes pensées au fond des eaux. Quoique je nageasse fort bien, j'eus assez de peine à regagner le dessus pour respirer un moment; la vague alors, m'ayant jetté bien avant vers le rivage, se brisa dans son reflux, & me laissa presque à sec sur le sable & fort étourdi. Voyant la terre plus proche que je ne l'avois cru, & voulant tâcher de la joindre avant qu'une seconde vague revînt m'enlever, & peut-

être me reporter dans la mer, je me mis à courir le plus vîte que je pus. Mais je reconnus bientôt qu'il m'étoit impossible de l'éviter; car je la vis dans l'instant derrière moi, haute & furieuse; je me préparai donc à retenir mon haleine, & m'efforcer de m'élever pour pouvoir nager & conserver ma respiration. Une masse d'eau, de vingt pieds au moins, me couvrit dans le moment, & je me sentis poussé avec rapidité vers la terre, ce qui me rendit du courage & assez de vigueur pour nager de ce côté-là. Enfin m'étant apperçu que le flot se brisoit & s'en retournoit, je m'élançai en avant pour ne pas me laisser entraîner avec lui, & je fus assez heureux pour prendre pied.

Après avoir pris ma respiration, je recommençai ma course vers le rivage, où j'eus encore

deux pareils assauts à soutenir ; mais plus j'approchois de terre , moins la vague étoit haute , & je fus bientôt à l'abri de tout danger à cet égard.

Je commençai par lever les yeux au ciel , & , m'étant prosterné , je remerciai Dieu de m'avoir sauvé la vie. Indépendamment de l'épuisement que je ressentais , mon ame étoit comme abymée dans une sorte d'extase qu'il est impossible de rendre. Tous mes sens étoient suspendus ; il me sembloit que je goûtois , pour la première fois , le bonheur d'être. Cet état de ravissement ne dura point : je sentis bientôt toute l'horreur de ma situation. Seul , sans secours , sous un ciel inconnu , sans armes pour me défendre ou pour avoir de quoi vivre , sans ressources & mourant de faim , je ne savois que devenir , & de quel

côté tourner mes pas. Mes effets & mes provisions consistoient dans un couteau, une pipe cassée, & un peu de tabac. Je courus d'abord comme un insensé; je m'armai à tout hasard d'une grosse branche que je coupai, & que je façonnai en forme de massue.

La nuit approchoit; j'avois à craindre d'être dévoré par des bêtes féroces qui prennent ce tems pour chercher leur proie. Je résolus de chercher quelque asyle, où je pusse me reposer sans crainte. Avant que de monter au haut de la côte, où je vis la pointe d'une forêt, je découvris une source d'eau vive & excellente. Je me désaltérai, & je mâchai un peu de tabac pour prévenir la faim; parvenu ensuite sur la sommité, je choisis un arbre assez commode, & dont le feuillage étoit fort épais. J'y grimpai

facilement , & m'étant arrangé dans une position à ne pas craindre de chute , je m'endormis profondément par l'excès de mes fatigues. Je ne crois pas que , de ma vie , j'aie goûté dans le sommeil autant de douceurs que cette nuit. A mon réveil , je vis le grand jour , & je sentis mes forces réparées.

La tempête étoit dissipée , le ciel étoit serein , & la mer assez tranquille. Mon premier soin fut de chercher des yeux notre vaisseau qui n'étoit plus à la même place. La hauteur de la marée l'avoit enlevé de dessus le banc de sable où il s'étoit engravé , & l'avoit fait dériver jusqu'à un demi mille du rivage , où il étoit un peu sur le côté , de façon cependant que la proue seule étoit dans l'eau. Par ce moyen , tout ce que la poupe renfermoit étoit

à sec , & par conféquent très-sain.

Je découvris auffi à ma droite la chaloupe demi-brifée , que la marée avoit jettée à deux milles de diftance du rivage ; mais tous mes defirs étoient tournés du côté du vaiffeau , où j'efpérois trouver de quoi fournir quelque tems à ma fubfiftance , & des armes pour y pourvoir à l'avenir , ainfi qu'à ma fûreté.

La marée étant tout à fait baffe , j'avançai jufqu'à un quart de mille de notre vaiffeau que je joignis à la nage , après m'être dépouillé de mes habits. J'en fis le tour afin d'examiner comment & par où je pourrois y monter ; je trouvai heureufement un bout de corde à l'avant dont je me faifis , & au moyen duquel je grimpai fur le gaillard. J'avoue que , fans ce cordage , j'euffe été fort embarraffé , & que peut-être il m'eût

été impossible d'y parvenir. Je parcourus tout le vaisseau , & je trouvai la chambre du Capitaine en bon état , ainsi que la plupart des autres endroits où étoient nos provisions. Je commençai par manger , en réfléchissant sur les moyens de transporter tout ce que je pourrois tirer du navire. Je n'avois point de tems à perdre ; mais ce qui renouvella mes douleurs , c'est que je m'aperçus que , par la position du vaisseau , tout notre équipage se fût sauvé s'il eût resté à bord , & qu'alors je n'eusse pas été abandonné & dénué de toute consolation. Cette idée m'arracha des larmes ; mais comme elle n'apportoit alors qu'un foible remède à mes maux , je mis sur le champ la main à l'œuvre , pour me procurer le plus de ressources qu'il seroit possible.

D v

J'attachai d'abord plusieurs cordes aux deux mâts de perroquet qui étoient en réserve, ainsi qu'à deux vergues, & je les lançai à l'eau avec d'autres pieces de bois. Je pris ensuite quantité de petits cordages, & je descendis par l'un des côtés du bâtiment. J'arrangeai ces mâts & ces vergues, en les liant, & en leur donnant la forme de la base d'un radeau que je fixai fortement au navire, dans la crainte de le voir dériver; je retournai au travail, & je jettai sur ce fondement, qui commençoit à être solide, les planches & morceaux de bois qui me tomberent sous la main; je partageai encore avec la scie du charpentier quelques vergues, & je redescendis pour perfectionner mon ouvrage. Enfin, après l'avoir mis en état de porter une grosse charge & d'être conduit jus-

qu'à terre, je fouillai tout le vaisseau, pour m'emparer dans ce moment de ce qui me seroit le plus nécessaire. J'ouvris trois grands coffres de matelots, dont je brisai les ferrures, & que je vuidai pour pouvoir les descendre sur mon radeau; les y ayant placés à l'aide d'un cordage, j'y portai à plusieurs reprises du pain, du biscuit, du fromage, de la viande séchée, du ris, un reste de bled d'Europe, & d'autres graines que nous avions apportées pour nourrir nos volailles, de l'eau-de-vie, des liqueurs, des chemises, des hardes, des armes, de la poudre, du plomb, un briquet, de l'amadou, des outils, enfin tout ce que je croyois pouvoir m'être utile en attendant les événemens. J'emmenai aussi les deux chats du vaisseau, que je mis dans une cage à poulets. Le chien du pilote,

qui étoit enfermé lorsque nous échouâmes, sauta de joie à ma vue, me fit mille caresses, & me suivit à la nage.

Lorsque je crus mon radeau assez chargé, je le détachai du bâtiment, & je me mis à le gouverner avec une des rames que j'y avois jettée pour le conduire à terre. La marée montoit, & portoit vers le rivage; la mer étoit calme, & le vent favorable. J'allai très-bien l'espace d'un mille; je m'apperçus alors que je dérivais un peu; cela me fit juger qu'il y avoit un courant; j'espérai donc trouver une baie ou une rivière qui me tiendrait lieu de port pour débarquer ma cargaison.

J'avois très-bien jugé. Je découvris une ouverture vers laquelle je me sentoient entraîner par la marée. Je conduisis mon in-

forme radeau le mieux que je pus pour profiter de ce courant ; mais comme je ne connoissois pas la côte, je faillis à faire un second naufrage ; je ne donnai par bonheur que légèrement & par un seul bout sur le sable ; comme l'autre bout flotloit , & que la marée montoit toujours , je fis tous mes efforts pour retenir mes coffres , & pour reprendre le niveau. Ayant ainsi soutenu le poids de ma cargaison , je fus remis à flot , & je gagnai l'embouchure d'une petite riviere ; dont une des rives me parut assez commode. Lorsque la marée fut tout à fait haute , j'arrêtai mon radeau, en enfonçant des pieces de bois aux angles ; comme il ne prenoit qu'un pied d'eau , je fus bientôt laissé à sec à la marée descendante.

Je n'avois pas perdu un mo-

ment ; cet ouvrage étoit pénible , & même au-deffus de mes forces ; mais que ne fait pas faire la nécessité ! Enfin je me voyois pourvu de vivres , de munitions , avec l'efpoir , fi le beau tems continuoit , de retourner au vaisseau pour les augmenter. Mon embaras étoit de mettre mes effets en sûreté. Je m'armai d'un fusil & de deux pistolets , & je courus sur le champ vers la montagne prochaine qui dominoit ce rivage , & qui me paroissoit plus élevée que les autres. Arrivé au sommet après beaucoup de fatigues & de sueur , je vis au premier coup d'œil combien ma destinée seroit triste. Je reconnus que j'étois dans une isle , sans découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés , & deux autres petites isles environ à trois lieues vers l'ouest.

Je vis, de plus, que celle où je me trouvois réduit étoit inculte, & j'avois tout lieu de croire qu'elle n'étoit pas habitée, à moins que ce ne fût par des animaux, peut-être cruels. Je n'en remarquai cependant aucun, mais bien quantité d'oiseaux dont je ne connoissois pas l'espece. J'en tuai un qui ressembloit à un épervier, & dont la chair me parut mauvaise. Je crois que c'étoit le premier coup de fusil qui eut été tiré dans ce lieu là depuis la création du monde. Je ne l'eus pas pas plutôt lâché qu'il s'éleva de la forêt un nombre presque infini de toutes sortes d'oiseaux avec un bruit confus, causé par leurs cris différens.

Peu satisfait de cette découverte, je revins à mon radeau pour le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour; la nuit

étant venue , je me barricadai , comme je pus , avec les coffres , & je me fis une espece de cabane avec les planches. Je mangeai de bon cœur & de bon appétit , du pain , de la viande séchée , & je bus quelques verres de liqueur qui me fortifierent & me firent dormir tranquillement.

A mon réveil , voyant le tems toujours au beau , je résolus de recommencer ma caravane , & d'emporter du navire tout ce que jepourrois. Car jen'ignorois point qu'au premier coup de vent , un peu fort , il ne dût se briser totalement. Comme il n'étoit pas possible que j'y retournasse avec le même radeau , je m'y rendis comme la premiere fois , & j'y en préparai un autre ; mais instruit par l'expérience , je le construisis mieux , & le chargeai moins ; je trouvai encore quan-

tité d'outils ; des cloux , un marteau , des haches , une grande marmite , un gril , des pierres à aiguïser , du plomb , des rasoirs , des ciseaux , des miroirs , de la ficelle , des voiles , des hardes , un branle , un lit , de la poudre , des armes , quelque vaisselle de terre , des couverts , enfin tout ce que contient ordinairement un vaisseau. Le second voyage fut aussi heureux que le premier. Pendant mon trajet , il me vint en idée que les vivres que j'avois laissés à terre , auroient pu fort bien servir de pâture aux animaux ; cette réflexion m'affligea ; mais à mon retour , je fus bientôt remis de ma terreur ; je ne vis aucun vestige d'irruption. Je trouvai cependant sur un de mes coffres une espèce de chat sauvage qui , à mon approche , s'éloigna seulement de quelques toises. Il s'arrêta ensuite

tout court, ne paroissant nullement effrayé ; il me regardoit fixement comme s'il eût voulu s'appriivoiser. Je lui jettai un petit morceau de pain qu'il mangea, & disparut ensuite voyant que je ne me dispoisois pas à lui en jeter d'autres.

Après avoir enlevé tous les effets de mon nouveau radeau, je pensai à me former une tente, pour les mettre à l'abri de la pluie & du soleil, & pour me garantir de toute surprise. Je me fis un petit enclos de planches & de pieux, au milieu duquel je plaçai des piquets pour soutenir ma tente qui étoit composée de deux grandes voiles. J'y enfermai mes provisions ; j'y suspendis mon branle, où je me couchai en mettant mes armes à côté de moi.

Accablé de lassitude par mes courses & par le travail, & me

trouvant enfin dans un bon lit & bien repu , je goûtai le repos le plus délicieux.

Je continuai la même manœuvre pendant onze jours de suite , apportant chaque fois & de la même façon , tantôt une chose , tantôt une autre , comme de la cassonnade , des épiceries , de la farine , du biscuit , des cables que je coupai par morceaux , quelques instrumens de mathématiques , deux lunettes d'approche , des livres , entre autres trois Bibles , des plumes , du papier , de l'encre , & une petite cassette où il y avoit environ trente-six livres sterling , tant en monnoie d'Europe qu'en celles du Bresil , moitié en or , & le reste en pieces de huit.

En voyant cet argent qui m'étoit absolument inutile , je ne pus m'empêcher de m'écrier : « O va-

» nité des vanités , métal impos-
 » teur , que tu es d'un vil prix à
 » mes regards ! Tu ne vaux pas la
 » peine que je me baïsse pour te
 » ramasser ; un seul de mes radeaux
 » chargés , m'est ici cent fois plus
 » précieux que tous les trésors de
 » l'univers » ! J'allois continuer sur
 ce ton , & jeter cette somme à
 la mer , lorsque je me ravisai , en
 réfléchissant qu'elle pourroit peut-
 être me servir un jour , si par ha-
 sard je revoyois ma patrie , ou du
 moins une région qui fut en cor-
 respondance avec elle.

Je me préparois pour le dou-
 zième voyage , lorsque je m'ap-
 perçus que le ciel se couvroit , &
 qu'il commençoit à fraîchir. En
 peu de momens , un vent s'éleva
 de la côte avec assez de violence.
 Je vis alors que ce voyage seroit
 trop dangereux ; d'ailleurs je n'a-
 vois presque plus rien à regretter

dans le vaisseau. Je crois en vérité que, si le calme eût continué, je l'eusse amené à terre pièce à pièce.

Le vent s'augmenta bientôt à un tel point, qu'il se forma une tempête assez forte, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Je me renfermai dans ma tente, au centre de mes richesses; car je pouvois appeller ainsi mon magasin, & me croire fort opulent.

Il fit un gros temps pendant la nuit; le matin, je jettai les yeux sur la mer, & je ne vis plus aucun vestige de vaisseau. J'en fus bientôt consolé par l'abondance dont j'étois environné, & par mes réflexions; en effet, je n'avois épargné ni soins, ni peines, pour me pourvoir de beaucoup de choses; je n'avois pas perdu un instant, & j'avois réussi.

Ne pensant plus au vaisseau;

toutes mes idées ne tendoient qu'à me mettre en sûreté contre les Sauvages qui pourroient aborder à mon isle , ou contre les bêtes féroces , supposé que j'y en eusse trouvées.

Le petit établissement que je m'étois formé à la hâte , pour être plus à la portée du vaisseau , & pour me mettre promptement à l'abri , me parut placé dans un endroit marécageux , & par conséquent peu salubre. Il étoit d'ailleurs trop éloigné des ruisseaux d'eau douce. Je me déterminai donc à chercher une situation plus sûre , plus saine , plus commode & plus agréable. Mon objet en même-tems , étoit d'avoir la vue sur la mer , afin que , si la Providence eût permis que quelque bâtiment vînt à passer près de l'isle , je pusse lui donner des signaux de mon existence & de ma situation.

Je parcourus deux jours ce côté de mon habitation, ne manquant pas d'aller soir & matin sur la cime de la montagne dont j'ai parlé. J'avois déjà pris la précaution d'y amonceler des branches mortes & séchées, des bouts de cables goudronnés, & d'autres matieres combustibles. Mon but, en élevant ce bucher, étoit, en y mettant le feu, de pouvoir donner, soit par sa flamme pendant la nuit, soit par sa fumée dans le jour, un signal de besoin au premier vaisseau que j'eusse découvert avec ma lunette d'approche.

Je trouvai non loin de-là, une petite plaine située au pied d'une colline fort élevée, & dont l'un des côtés étoit à pic, de façon que par cet endroit, en m'établissant au bas, on ne pouvoit descendre chez moi. Cette sorte de muraille naturelle qui étoit d'une

pierre assez tendre, avoit, presque au centre & jusqu'à la hauteur de six pieds seulement, une espece d'entrée de caverne, mais sans profondeur. La plaine, d'environ cent verges de large, s'étendoit de plus du double, en descendant insensiblement vers la mer, & en formant un vaste tapis de verdure qu'un ruisseau arrosoit en serpentant. Cette situation charmante étoit au nord-nord-ouest de la colline, & par conséquent à l'abri des grandes chaleurs de ce climat. L'air m'y parut sain, & je me décidai à y jeter les fondemens de mon habitation.

Avant que d'y transporter ma tente & mes effets, je traçai un demi cercle vis-à-vis de cette ouverture que je projetois déjà d'agrandir, pour me pratiquer par la suite, dans cette roche facile à couper, différens abris pour con-
server

server mes effets, & les mettre hors de toute insulte; car je prévoyois que je ne fortirois pas de si-tôt de ce séjour. Je donnai à mon demi-cercle dix verges de rayon, en partant du point de l'ouverture, ce qui en faisoit vingt de diametre le long du rocher.

Je commençai d'abord, en suivant cette sorte de ligne de circonvallation, par me faire un double rempart de fortes palissades, hautes de six pieds & pointues, à la distance de six pouces, entrelacées de branchages, & fortifiées en dedans par de bons pieux de deux pieds & demi. Cet ouvrage étoit si solide qu'il n'y avoit ni homme ni bête qui pût le forcer ou le franchir; j'employai beaucoup de temps à ce travail; mais avec du courage & de la constance, on vient à bout

de tout; chaque palissade me coûtoit quelquefois deux journées, & je choisiss le bois si fort, que j'avois bien de la peine d'en porter une seule.

Je laissai une ouverture pour y conduire mes effets, mais avec l'intention de la fermer ensuite comme le reste, & de me servir d'une échelle que je me proposois de faire, tant pour entrer chez moi que pour en sortir, & de la cacher soigneusement lorsque je serois dehors. Ces travaux ne m'empêchoient pas d'aller tous les jours un moment, deux ou trois fois à la découverte, ainsi que de chercher à tuer du gibier, & à connoître les productions de l'isle. Je vis quelques boucs paître sur le haut de la colline, ce qui me causa beaucoup de joie; mais la difficulté de les approcher, la tempéra de beaucoup. Ces ani-

maux étoient si rusés & si sauvages, que j'avois toutes les peines du monde d'en tuer. Enfin, après les avoir long-tems observés, je m'apperçus que, lorsque j'étois dans le vallon, & qu'ils brouilloient sur les hauteurs, ils prenoient la fuite avec une vitesse extrême; & qu'au contraire, quand ils étoient en bas, & moi sur la colline, ils paroissoient ne pas me voir; d'où je conclus que, par la position de leurs yeux, ils avoient peine à me découvrir de bas en haut. En effet, m'étant attaché à les chasser de dessus les sommets, je parvins à en tuer plusieurs. Mon chien d'ailleurs commençoit à s'instruire dans cet exercice. Je ne vis jamais d'animal plus fidele, plus soumis, ni plus attaché. Il employoit toutes les finesse de son instinct à me prouver son zele; il ne me quittoit

pas d'un instant; en un mot, il ne lui manquoit que le don de la parole.

Quand j'eus achevé mon retranchement, je fis deux échelles, & dressai une grande tente en double, pour mieux me garantir des pluies. J'y transportai ensuite mes provisions, mes munitions, enfin toutes mes richesses; après quoi je bouchai aussi exactement que solidement, le trou que j'avois laissé à ma fortification, car c'est ainsi qu'on pouvoit l'appeller, & je ne sortis plus de ma forteresse que par le moyen de mes échelles qui me servoient également pour m'y réfugier, & que j'avois grand soin de retirer en dedans.

Quoique je commençasse à voir que je n'avois pas grand-chose à craindre des animaux, non plus que des Sauvages, je ne voulus cependant rien négliger

pour ma sûreté; je garnis tous les dehors de mes palissades de gazon, de jeunes arbres & de boutures, pour me former un bocage qui pût cacher ma retraite, ou plutôt ma citadelle. J'en fis autant au haut de la colline, pour qu'on ne pût plonger dans mon enceinte; enfin tout ce que je plantai, poussa de façon qu'en peu de tems j'eus de l'ombre de tous côtés. Jamais hermitage ou repaire ne fut mieux caché, &, à moins d'un événement miraculeux, il n'étoit pas possible de m'y relancer.

La vivacité & la longueur de mes travaux m'avoient, pour ainsi dire, empêché de réfléchir sur mon état. Il se présenta à mes yeux sous une image terrible; je me rappelai les discours de mon père, sa prédiction, & mes premiers malheurs; je regardai alors ma situation comme un

effet visible de la vengeance de Dieu, qui me condamnoit sans doute à terminer ma vie dans cette triste solitude. Un torrent de larmes ruisseloit de mes yeux; foulagé par leur abondance, je réfléchis que je n'étois pas aussi puni que je le méritois. J'envisageai mon sort du meilleur côté, & je sentis qu'il y avoit sur la terre plusieurs millions d'hommes plus malheureux que moi. Au fond, je ne manquois de rien, & il me restoit l'espoir de ma délivrance. Ces réflexions me consolèrent, & me portèrent à remercier l'Eternel de m'avoir conservé seul de notre équipage, & à recourir à sa bonté & à sa miséricorde.

En effet, n'étoit-ce pas une providence marquée que le vaisseau, en échouant si près de l'île, me permît d'en tirer tout ce que je possédois? Qu'eussé-je fait dans

ce désert, sans armes, sans hardes, sans vivres, sans outils, enfin sans tous les secours que j'avois trouvés.

Je pris donc la ferme résolution de rendre tous les jours à mon Créateur, jusqu'au dernier moment de ma vie, les plus humbles actions de grâces, de l'adorer & de l'aimer en esprit & en vérité.

Cette résolution remit le calme dans mes sens; voilà l'effet de la vertu: le projet seul de la pratiquer répand dans le cœur une joie pure, que les plaisirs du monde & le vice qui en est presque inséparable, n'ont jamais donné, & qu'on y cherche vainement.

Occupé de ces pensées, & levant les yeux au ciel, je vis un grain se former dans les nues; je me réfugiai promptement dans ma tente. A peine y fus-je entré

qu'une pluie d'une odeur de soufre inonda tout l'intérieur de ma forteresse; un coup affreux de tonnerre suivit un éclair épouvantable; je crus en être écrasé, & je craignis de voir la tente en feu. Une réflexion soudaine sur le danger que courait ma poudre, pensa me faire mourir de frayeur. Je craignois autant de la perdre que de sauter moi-même avec elle; c'étoit toute ma ressource pour me défendre & pour vivre; mais l'orage qui vint bientôt à cesser, finit mes mortelles inquiétudes à cet égard.

Je ne tardai pas à chercher les moyens d'éviter ce malheur. Je me remis donc à l'ouvrage, en creusant le rocher à l'endroit de son ouverture qui donnoit vis-à-vis de la tente & de plain-pied. Comme la pierre se tailloit avec facilité, j'y fis en assez peu de

tems différentes chambres, en observant de laisser, outre les soutiens qui servoient de séparation, des masses dans le milieu de chaque appartement, pour supporter le poids des voûtes & des matieres supérieures. Le terrain ne me manquoit pas; j'appellois tel endroit ma cuisine, tel autre ma cave, mon arcenal, ma sommellerie, mes offices, mon atelier, en un mot, je donnois à chaque cavité le nom de tous les bâtimens d'un château.

Pour pouvoir transporter les pierres, les terres & les recoupes de l'intérieur de mon rocher, je me fis, n'ayant ni panier, ni brouette, une sorte d'instrument appelé *oiseau*, dont se servent les manoeuvres pour porter le mortier.

Je les jetai toutes au pied des palissades, de façon qu'elles formerent en dedans une terrasse qui

E v

les fortifioit encore. Je n'oubliai pas de faire une pente & des écoulemens pour les pluies extraordinaires.

Après ce nouvel ouvrage terminé, je fis des boîtes & des sacs pour séparer ma poudre, de façon que si, par un accident imprévu, l'une des portions vint à sauter, les autres pussent en être garanties.

Je renfermai tous mes effets dans ces différentes cavités, me réservant de les mettre en ordre par la suite, & d'en faire l'inventaire, pour les avoir sous la main.

Je sortois chaque jour, soit pour prendre le grand air, soit pour chasser; mais j'allois moins souvent vers la montagne à la découverte des vaisseaux. J'accoutumois déjà un peu mon esprit à supporter ma condition, & ne voulant point perdre le tems en choses vaines, je me disposai à

l'employer tout entier à me procurer par mon industrie , & par la constance de mon travail, tous les adouciffemens & les commodités possibles.

Un soir que je revenois de la chasse , n'ayant rencontré que quelques oiseaux , je tuai une chevre qui avoit auprès d'elle un jeune chevreau encore tétant. Le petit ne quitta pas la mere , quoique morte , & me suivit lorsque je l'emportai dans mon habitation. Je déposai la vieille au bas du dehors des palissades , & je passai le petit par-dessus , dans l'espérance de l'appriivoiser ; mais je ne pus y réussir , & dans la crainte de le voir mourir de faim , puisqu'il ne vouloit pas manger , je le tuai pour le manger moi-même. La chair de ces deux animaux me nourrit assez long-tems ; car je vivois d'épargne , & mé-

nageois mes provisions , & surtout mon biscuit.

Il faut observer que dans les différentes choses que je tirai du vaisseau , & que je crus d'abord d'un médiocre usage , il s'en trouva qui devinrent très-utiles , & que , malgré toutes celles que j'avois ramassées il m'en manquoit encore de bien essentielles.

J'avois déjà considéré fort sérieusement ma condition , & pesé les circonstances dont elle étoit accompagnée. Je résolus de mettre par écrit l'état de mes affaires , mon nom , mes héritiers , sur lesquels je ne comptois plus ; c'étoit pour détourner mon esprit , dans mes heures de repos , des idées mélancoliques qui venoient en foule l'accabler.

Voici le moment de donner , pour ainsi dire , le journal d'une vie , peut-être la plus extraordi-

naire dont on ait jamais entendu parler ; mais pour reprendre les choses par ordre , il faut remonter à mon arrivée dans mon isle.

Ce fut le 30 de Septembre , dans l'équinoxe d'automne. Le soleil dardoit alors ses rayons presque perpendiculairement sur ma tête ; car je comptois , suivant mes observations , être dans le 9^e. degré 22 minutes de latitude au nord de la ligne.

Comme je n'avois pas encore retrouvé parmi mes effets qui étoient alors pêle-mêle , les plumes , l'encre , ni le papier dont je me suis servi depuis , il me vint dans la tête , le douzième jour de mon arrivée , que je pourrois perdre ma supputation de tems , & que je ne pourrois plus distinguer les dimanches des jours ouvrables , si je ne trouvois quelque expédient.

Pour prévenir cette confusion, & en attendant que je pusse m'arranger pour écrire commodément, ou dans le cas que je vinssse à manquer d'encre, comme cela m'arriva par la suite, je plantai un poteau quarré, non loin du rivage, avec cette inscription, que je gravai sur le bois, à l'aide de mes outils, *Robinson Crusoé est venu dans cette isle le 30 Septembre 1659.* Je faisois une marque chaque jour sur l'angle; j'en faisois une plus forte le septième jour, & une beaucoup plus considérable tous les mois; par ce moyen, je me formai une espece de calendrier.

Après m'être établi comme on vient de le voir, je pensai à me donner quelques meubles, tels qu'une chaise, une table, afin de pouvoir manger & écrire à mon aise, en un mot, jouir de quel-

ques douceurs de la vie. Je remis donc la main à l'œuvre avec un nouveau courage , en tâchant d'éloigner de mon esprit les idées sombres qui auroient pu m'affliger en pure perte ; car il me falloit faire de nécessité vertu. Le tems que j'aurois perdu à lamenter, sans rien changer à ma triste situation , n'en eût fait qu'augmenter encore l'horreur, au lieu qu'en travaillant à rendre mon séjour plus agréable , plus commode, & mon garde-manger plus abondant , j'évitois le malheur de l'ennui & du besoin. Je pris mon parti , & j'allai sur le champ au bois couper quelques tiges droites d'arbres naissans pour me faire une chaise ; je m'en rappellois bien la forme , mais je ne savois par où m'y prendre ; enfin , à force d'application & de soin , & après avoir recommencé

sept ou huit fois, je parvins à la faire assez passablement bien, & je réussis également à monter une table sur son pied.

La vue de ces meubles utiles me réjouit fort ; je les regardois comme des chefs-d'œuvre de l'art , sur-tout pour un homme qui , de ses jours, n'avoit manié aucun outil. Cela me confirma dans l'opinion que le raisonnement seul est le principe de toutes les mathématiques , & qu'il n'y a point d'homme , pour peu qu'il soit doué d'intelligence , qui , à force de mesurer chaque chose & de la combiner dans ses rapports , selon les regles de ses lumières naturelles , ne parvienne avec de la constance à faire tout ce qu'il voudra dans les arts mécaniques.

Je mis ensuite des tablettes , soutenues par des chevilles , pour

ranger mes effets , & j'attachai beaucoup de cloux au parois de mon magasin , pour y suspendre avec ordre mes armes , mes cornets à poudre , mes fêrailles , & mille autres choses. Par ce moyen, je trouvois tout sous la main , & qui auroit vu alors ma caverne , auroit été bien étonné de l'arrangement & de l'abondance qui y régnoient.

Je m'étois aussi pratiqué dans l'endroit le plus sec , une chambre à coucher que j'occupois les jours de grande pluie ; je me proposois de l'habiter dans la mauvaise saison , & de m'y retirer tout-à-fait , lorsque la tente seroit usée.

Dans la cavité que j'avois appelée ma cuisine , & qui étoit près de l'ouverture , je fis une sorte de cheminée qui , au moyen d'un trou que j'étois venu à bout de pratiquer avec ma tarrière au-

deffus du foyer, me garantit de la fumée. Je construisis auffi avec affez d'adrefle un fourneau qui me fut très-utile.

M'étant ainfi un peu arrangé ; je me prefcrivis , pour la difpenfation de mon tems , une règle que j'observai avec exactitude. Je chaffois deux ou trois heures tous les matins , après quoi je revenois travailler jufqu'à onze. Je dînois enfuite , & à midi j'allois me repofer deux heures , à caufe des chaleurs de ce climat , & je me remettois à l'ouvrage jufqu'au foir.

Je tuai , quelques jours après , une efpece de canards , & un autre oifeau inconnu que je trouvai très-bons à manger ; je tuai également dans cette même chaffe , un chat fawage dont la chair ne valoit rien ; fa peau étoit fort douce ; je la confervai , ainfi que

toutes celles des animaux que je dépouillois , & cela me fut d'une grande utilité par la suite.

Je découvris encore une race de pigeons , semblables aux ramiers , mais qui ne perchoient ni ne faisoient leurs nids comme eux. Ils se retiroient dans des trous de rochers , où je pouvois prendre aisément leurs petits , qui étoient des morceaux vraiment délicats.

J'attrapai enfin un jeune chevreau que j'avois blessé. Je l'emportai dans mon habitation ; les soins que j'en pris lui remirent la patte qui étoit cassée , & le guérèrent parfaitement. Celui-ci s'apprivoisa à merveille , & païssoit autour de mon enclos , sans chercher à s'en éloigner de plus de vingt ou trente pas. Cela me fit naître l'idée d'en avoir un troupeau , tant pour ménager ma poudre , que pour me nourrir lorsque

je n'aurois plus de munitions.

Le besoin que j'eus de m'éclairer le soir , pour ne pas me coucher aussi-tôt que le jour dispa-roissoit , me fit regretter la masse de cire dont je m'étois fait des bougies dans ma fuite de Salé ; mais , pour y suppléer , je conservai la graisse des animaux que je tuois , & au moyen d'un petit vase de terre que je façonnai le mieux que je pus , & que je fis sécher au soleil , je trouvai le secret de me procurer une lampe. La mèche que je composai de bouts de cordes défilées , ne me rendoit , il est vrai , qu'une clarté sombre ; mais enfin , telle qu'elle étoit , elle me fut d'un grand secours.

En arrangeant mes effets , je trouvai un jour un petit sac plein de différentes graines , qui étoient apparemment le reste de celles

qu'on avoit destinées à la nourriture des volailles de notre vaisseau. Comme cette graine étoit presque toute rongée par les rats, & que le sac pouvoit m'être d'un autre usage, j'allai le vuidier au pied du rocher, en le secouant de tous côtés. Cela arriva un peu avant la saison des pluies, & je fis si peu d'attention alors à cette graine, ou plutôt à cette poussière, qu'un mois après ou environ, il ne m'en restoit pas le moindre souvenir.

Je fus étonné au bout de ce tems de voir pousser dans mon enclos différentes tiges que je ne reconnus point. Je le fus bien davantage quelques semaines plus tard, de voir des épis de bled & d'orge, de la même espèce que ceux d'Europe, & aussi beaux qu'il en croisse en Angleterre.

Je crus que la Providence m'envoyoit ce présent. Cette idée

toucha mon cœur jusqu'à faire couler les larmes de mes yeux. Je me félicitois de ce que la nature avoit bien voulu faire de tels efforts en ma faveur; car je n'avois encore rien trouvé de semblable dans mon isle qui me paroïssoit peu propre à cette production, & je n'ignorois pas que le bled ne croît pas sans le concours de sa semence; ainsi je ne doutai point que Dieu n'eût opéré ce miracle, uniquement pour me faire subsister dans ce désert.

Jusqu'ici la religion n'avoit guère eu plus de part à ma conduite que de place dans mon cœur; mais la vue de ce prodige me fit faire de sérieuses réflexions sur moi-même. Ma surprise augmenta encore, lorsque je vis des tiges nouvelles à côté des premières, & que je reconnus être de ris, parce que j'en avois déjà vu en Afrique.

A force de penser à cet événement, je me rappelai enfin l'histoire du petit sac de graines demirongées, & le miracle disparut. J'avoue à ma honte que ma pieuse reconnoissance envers Dieu s'évanouit aussi-tôt; cependant ce n'étoit pas moins un effet de la providence que les choses eussent été dirigées de manière qu'il y restât quelques grains entiers, & que je les eusse jettés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les eût fait germer d'abord, & que je n'eusse pas vuïdé ce sac dans un lieu où le soleil les eût brûlés; c'étoit donc une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés des Cieux.

J'eus grand soin de faire la moisson en son tems, & je me proposai bien de préparer différens quartiers de terres pour multiplier mes graines au point de ne plus crain-

dre d'en manquer. Mais , faute d'expérience , je pensai tout perdre la première fois , pour avoir mal pris mon tems , & semé au moment de la saison sèche. Je réparerai cependant ma faute , ainsi qu'on le verra en son lieu.

Je regardois déjà mon habitation comme achevée , lorsque je me vis tout d'un coup sur le point de n'être pas plus avancé que le premier jour de mon travail , & même de périr sous les ruines. Je me reposois dans ma tente vers une heure après midi , quand soudain j'entendis un bruit épouvantable ; je sortis avec précipitation , & voyant la terre s'ébouler du haut de ma colline , je me sauvai hors de la palissade pour n'être pas écrasé. A peine en étois-je un peu loin , que je vis clairement que c'étoit un horrible tremblement de terre ; il y eut trois
secousses

secouffes à huit minutes d'intervalle , & si violentes que les édifices les plus solides en eussent été renversés.

Tout le côté d'un rocher, situé à un demi mille de ma retraite , tomba avec un bruit égal à celui du tonnerre. La mer même étoit agitée, & les flots se soulevoient, comme s'ils eussent été poussés par des efforts souterrains.

La trépidation de la terre m'avoit donné des soulèvemens de cœur , pareils à ceux que j'avois ressentis dans le vaisseau , à la première tempête que j'essuyai en sortant de Hull. L'étonnement dont j'étois saisi , bouleversa tout mon sang , & enchaîna toutes les puissances de mon ame. Mais le fracas causé par la chute du rocher , vint me tirer de cet état léthargique , pour me remplir d'horreur & d'effroi, en me faisant

Partie I.

F.

craindre celle de ma colline , que je croyois voir prête à s'abymer sur ma tente , & à ensevelir toutes mes richesses & mes ressources. Cette pensée effrayante rejeta mon ame dans la détresse.

La troisième secousse n'étant suivie d'aucune autre , je commençai à croire que le tremblement avoit cessé ; car je m'étois rappelé d'avoir oui dire dans ma jeunesse , que ces phénomènes extraordinaires & funestes ne dureroient pas. Je n'osai cependant point rentrer dans mon habitation, dans la crainte d'y être enterré tout vif. Je me jettai au pied d'un grand arbre , dans l'abattement & dans l'affliction causés par l'incertitude de mon sort. Je m'écriai alors plusieurs fois , & , pour ainsi dire , machinalement & sans trop penser à la religion : *Seigneur, ayez pitié de moi !* Mais cette lé-

gère fyndérèse , & cette ombre de componction s'évanouirent bientôt avec le danger.

Tandis que j'étois assis sous cet arbre touffu, je vis l'air s'obscurcir, & le ciel se couvrir de nuages; le vent s'éleva ensuite avec tant de véhémence, qu'il se forma une tempête horrible. La mer, que ces secouffes avoient agitée, devint furieuse; ses flots écumans s'élevoient plus haut que les montagnes, & sembloient menacer l'isle d'un déluge prochain. L'ouragan, qui dura près de trois heures, fit des ravages affreux le long de la côte; il détachoit des pierres des rochers, rouloit des monceaux de sable & déracinoit des arbres; je croyois à tout moment que j'allois être enlevé moi-même, & jeté au loin. Cependant il diminua insensiblement; une pluie abondante ramena le

calme , & me déterminâ à rentrer dans ma tente.

Cet orage étant une suite assez naturelle du tremblement de terre, je jugeai avec raison que ce dernier avoit produit tout son effet. Mais la pluie continua avec tant de force , que , craignant de voir ma tente renversée , je passai dans la caverne , non sans la frayeur de la voir s'écrouler sur ma tête.

Les eaux furent si abondantes que , sans la sage précaution que j'avois prise de pratiquer des pentes & des trous dans ma fortification pour leur écoulement , j'aurois été en danger d'être inondé jusqu'au milieu de mon rocher , & je crus même devoir encore par la suite agrandir mes rigoles & mes égouts , pour être plus promptement débarrassé des eaux dans de semblables occasions.

Je visitai alors tous mes appar-

temens ou mes cavités ; je ne trouvai qu'un endroit demi comblé par des terres & des pierres que la commotion avoit détachées. Heureusement c'étoit un de ceux où je n'avois encore rien mis. Il étoit aussi tombé du sommet de la colline dans mon enclos, auprès de la tente, une assez grande quantité de décombres. Je remis au lendemain le soin de réparer ces ravages & j'allai me raffermir le cœur par un coup de rum. Je ménageois extrêmement cette liqueur, la réservant pour les grands événemens ; car je savois très-bien que quand mes bouteilles seroient vuides, il n'y auroit pas moyen de les remplir de ce confortatif.

La pluie ayant continué toute la nuit & une partie du lendemain, je ne pus sortir de ma tanière. J'eus tout le tems de réflé-

chir sur ce qui venoit d'arriver, & je sentis que, si mon isle étoit sujette aux tremblemens de terre, il n'étoit pas prudent de rester dans une caverne; ainsi je pensai à me faire une nouvelle demeure dans un lieu découvert & dégagé, où je pourrois me construire une cabane légère, dont la chute ne me causeroit pas grand mal, & m'enfermer également dans une enceinte, & m'y fortifier contre toute sorte d'irruption; mais quand je regardois autour de moi, & que je considérois le bel ordre que j'avois mis dans mon habitation, & sur-tout quand je me rappellois la lenteur de mes travaux, certainement j'avois beaucoup de répugnance à penser à déménager.

Réfléchissant cependant qu'il étoit possible que les tremblemens de terre ne fussent pas plus fré-

quens dans ce climat que dans ma patrie , je résolus toujours d'enlever de ma caverne & de mon enclos les décombres dont j'ai parlé, & de couvrir , en attendant , ma tente de perches , de branches , de feuilles & de terre glaife , pour la mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil.

Pour suppléer à une bêche qui me manquoit, j'allai à la forêt chercher du bois dur pour me faire une pelle. Je trouvai un arbre , à peu près semblable à celui que les Bresiliens nomment l'arbre de fer, à cause de son extrême dureté. Ce ne fut pas sans difficulté que je l'abattis , & que j'en emportai une piece. Ce ne fut pas aussi sans beaucoup de peine & de tems que je parvins à me fabriquer une pelle qui , toute informe qu'elle étoit, me fut, pour tant d'un grand usage.

Mes outils étoient presque tous ébréchés ; j'avois bien une pierre à aiguïser , mais elle n'étoit pas montée , & je ne savois par où m'y prendre pour la faire tourner. Je ne me rappellois pas trop la forme des roues des *Gagne-petits*. Enfin, après les plus grands efforts d'imagination, j'inventai une machine à rouages que je faisois mouvoir avec le pied , tandis que mes mains libres pouvoient agir sur la meule. Je ne saurois exprimer la joie que me donna cette invention ; mon amour propre en fut flatté , & peu s'en fallut que je ne me crusse un fort habile mécanicien.

Ayant réparé mes outils , je couvris ma tente & une partie de mon enclos , comme je me l'étois proposé. Je fis encore de nouvelles rigoles , & de plus grands trous pour la fuite des eaux. J'enlevai

toutes les terres éboulées dont je rechargeai ma terrasse , ou mon rempart. J'étais le milieu d'une de mes cavités avec deux pièces de bois de bout , au-dessus desquelles je mis un madrier en travers pour soutenir la voûte.

Je m'aperçus bientôt avec douleur que ma provision de biscuit commençoit à diminuer ; je me réduisois à un seul par jour , & ce fut pour moi un vrai brisement de cœur. Je songeai alors sérieusement à préparer quelques morceaux de bonne terre , & à chercher la saison propre à l'ensemencer de bled , d'orge , de ris. Mais avant tout , je résolus de visiter mon isle , pour m'assurer de toutes ses productions.

Je pris quelques provisions dans un sac , que je portai sur le dos à la manière des soldats , & m'étant armé de mon fusil , de deux pis-

tolets & d'un sabre, je me mis en route. J'allai d'abord à la petite baie où j'avois pris terre avec mes radeaux. Je marchai, en remontant le long de la rivière, environ deux milles ; la marée n'alloit pas plus loin, & l'eau de ce ruisseau étoit, dans cet endroit, douce, limpide & courante.

Les rives étoient admirables ; de vastes prairies qui s'élevoient insensiblement jusqu'aux pieds des côteaux, réjouissoient l'ame par la beauté de leur verdure ; je trouvais un peu plus loin des feuilles de tabac & des cannes de sucre, mais sauvages, faute de culture. Je vis quantité de plantes que je ne connoissois point alors, & entr'autres, de l'aloës dont j'ignorois encore l'usage.

Je cherchai par-tout de la racine de cassave, dont la plupart des Américains font du pain, &

je n'en découvris point. Je continuai mon voyage & mes recherches ; j'allai droit au nord, en laissant derrière moi, & à ma droite, une chaîne de collines. Je me trouvai alors dans un pays découvert dont la pente se portoit vers l'occident. Une petite rivière qui sortoit des gorges voisines, baignoit cette contrée délicieuse ; elle me parut si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'auroit prise pour un jardin cultivé avec soin, & il étoit aisé de voir qu'il y regnoit un printems perpétuel.

Je contemplois avec admiration cette vallée fertile, d'autant plus que je pouvois me dire le souverain absolu de tout ce que je voyois, & que le titre de possession me donnoit celui de propriété. Ce plaisir, ou plutôt cette illusion suspendit, quelques momens, les effets de ma mélanco-

lie, dont la cause subsistoit toujours. Tel est l'homme ; une chimère le touche souvent plus que la réalité. J'y trouvai plusieurs fortes de fruits ; ici des melons couvroient la terre ; là des grappes de raisins , qui sembloient ne demander que la vendange , étoient pendues à des branches d'arbres. Cette découverte me donna autant de surprise que de joie ; mais je modérai mon appétit , m'étant souvenu d'avoir vu périr plusieurs esclaves en Afrique , pour avoir mangé beaucoup de raisins. Pour obvier à des suites si terribles , je résolus de les préparer , en les faisant sécher au soleil ; je me persuadai que ce seroit un manger excellent , & mon espérance ne fut point trompée.

Je vis aussi beaucoup de caeos , d'orangers , de limoniers , de citroniers sauvages , qui avoient

beaucoup de fruits ; je cueillis des limons que je goûtai ; je les trou-
vai très-bon , très-sains , & j'en
mélai dans la suite le jus avec de
l'eau , ce qui me fit une boisson
plus salutaire & plus rafraîchis-
sante.

La nuit étant venue, je me choi-
fis un logement pareil à celui que
je pris à mon abord dans l'isle. Je
montai donc sur un arbre touffu ,
où je dormis assez tranquillement.

Le lendemain il s'agissoit de
m'approvisionner de ces fruits , &
de les transporter dans mon habi-
tation. Je me mis à en cueillir
beaucoup , & de toute espece ;
j'en fis trois gros monceaux ,
dont deux étoient de raisins , &
l'autre de limons & de citrons mê-
lés ensemble. Je laissai les melons ,
je les aimois peu , & d'ailleurs je
les croyois contraires à la santé.

J'en tirai d'abord une légère

portion de chaque espèce pour emporter avec moi, & je pris le chemin de la maison, bien résolu de revenir au plutôt avec quelque ustensile, pour pouvoir enlever le reste.

En revenant vers la mer, qui n'étoit pas éloignée de chez moi, je trouvai une belle tortue que j'emportai encore malgré ma charge; c'étoit la première que j'eusse rencontrée; ce n'est pas qu'elles fussent rares, comme je l'ai vu depuis, mais elles se tenoient de l'autre côté de l'isle, où il y en avoit par milliers.

Arrivé dans mon fort, je m'aperçus que mes raisins étoient écrasés par le froissement, à cause de leur maturité & de leur pesanteur. Je fus obligé de les jeter; les limons se trouverent excellens, & je me régalai de la tor-

tue, dont la chair me parut dans ce moment la plus délicieuse du monde.

Je retournai le jour suivant avec un grand sac, pour aller prendre le plus que je pourrois de citrons & de limons, car pour le raisin, il ne falloit pas penser pouvoir l'emporter de cette manière; ainsi je me déterminai à les laisser sécher. Mais je fus bien surpris, lorsque j'arrivai dans le vallon, de voir tous mes raisins éparpillés, foulés & demi gâtés; je jugeai de-là que des animaux avoient commis ce dégât; mais j'ignorois de quelle espèce ils étoient.

Après avoir combiné différens moyens de me procurer des raisins secs dont j'avois tant d'envie, & qui devoient m'être de la plus grande ressource dans les saisons pluvieuses, j'imaginai un expé-

dient qui me réussit. Je cueillis une quantité prodigieuse de grappes que je suspendis aux branches des arbres, pour les cuire au soleil. Cette expédition faite, je remplis mon sac de limons & de citrons, jusqu'à plier sous ma charge, & je repris la route du logis.

Chemin faisant, je ne cessois d'admirer la beauté & la fécondité de cette vallée. Les avantages & les charmes de sa situation, qui, au moyen des bois & des côteaux, étoit à l'abri des vents orageux de l'est, me convinquirent que l'endroit de ma retraite étoit sans contredit le plus mauvais de l'isle. Ainsi je pensai de nouveau à transplanter mon habitation dans ce séjour fertile & agréable, & à y former une place aussi forte que celle que je méditois de quitter.

Mais quand je vins à considérer

que ma citadelle étoit achevée , & à l'abri de toute incursion , qu'elle étoit même , pour ainfi dire invifible , à moins que d'en connoître les fentiers tortueux que j'avois grand foin de varier , pour qu'ils fuflent moins frayés , & qu'on en perdît plus aifément la trace ; quand je réfléchiflois que j'étois près de la mer , où , de ma montagne , je pouvois découvrir quelques bâtimens , leur donner des signaux , & que , par ce moyen , je pouvois enfin fortir de mon défert , je renonçois au déménagement.

Je devins cependant fi amoureux de cet endroit , que je me déterminai à y arranger une métairie , ou maifon de campagne , pour aller y paffer quelques jours de tems en tems. Je commençai par planter de boutures une dou-

ble haie bien palissadée & de ma hauteur, sur un circuit assez spacieux; je construisis au centre une baraque, où je ne portai que quelques meubles & ustensiles indispensables. J'y entrais par une échelle, comme dans ma première demeure; je me regardois alors comme un homme qui a deux maisons, l'une à la ville & l'autre aux champs; l'une pour veiller au commerce & à l'arrivée des navires, & l'autre pour faire la moisson & les vendanges.

Je ne faisois que d'achever ma bastide, quand la mauvaise saison m'avertit de rentrer dans ma forteresse. Ma baraque pouvoit bien me mettre à couvert des pluies; mais je n'avois pas un rocher derrière moi qui me servît de boulevard contre le gros tems, ni de caverne pour m'y retirer, quand

elles seroient trop abondantes; d'ailleurs je ne pouvois y travailler, ayant laissé mes principaux outils dans mon magasin général. Je pris donc jour pour retourner à ma métropole; mes raisins étoient cuits à merveille, & je les trouvai admirables. Il me fallut plusieurs voyages pour les transporter & les serrer dans ma caverne; je n'eus précisément que le tems nécessaire à cette opération; car les pluies qui survinrent soudain, les auroient entièrement gâtés. Elles durèrent depuis le 14 d'Août jusqu'à la mi-Octobre, non sans quelque interruption; mais elles étoient quelquefois si fortes, que je ne pouvois sortir de ma caverne pendant plusieurs jours.

Rentré dans ma famille, car j'en avois une, composée de mon

chien fidèle , de deux chats , d'un chevreau , & d'un jeune perroquet que j'avois attrapé depuis plusieurs mois , & qui commençoit à vouloir bégayer quelques mots ; rentré , dis-je , dans ma famille , je songeai au moyen de me donner plus de commodité.

Mais mon ingratitude envers le ciel ne tarda pas d'appesantir sur moi le poids de sa vengeance , pour me faire rentrer en moi-même , & reconnoître la main qui m'avoit sauvé du naufrage , & qui me punissoit d'avoir méconnu cette faveur insigne.

Il y avoit déjà dix mois & demi que j'étois dans cette isle , sans que j'eusse éprouvé d'autres douleurs que celles de l'ame ; mais soit que les fatigues de mes travaux , & sur-tout de ceux que j'avois faits à ma maison de plaisance , eussent dérangé mon tempéra-

ment, ou que je dusse payer un tribut à ce climat ; soit enfin que la justice divine voulût me faire sentir sa puissance , je tombai malade , & je fus tout d'un coup accablé par la fièvre avec de grands maux de tête.

L'accès dura sept heures ; il fut mêlé de froid & de chaud , & finit par une sueur qui m'affoiblit extrêmement. J'eus à peine la force de me lever pour aller chercher de l'eau , & me faire une boisson rafraîchissante , avec le jus de mes limons , ce qui me soulagea beaucoup.

Le lendemain je fus fort mal ; & j'eus des frayeurs mortelles de me voir ainsi réduit , isolé , sans aucun secours humain. Je n'avois jusqu'à ce moment , comme on l'a vu , pensé à Dieu que par intervalles , & dans des crises de malheurs. Mais pour cette fois que je

me vis terrassé par la force du mal, & que la nature chez moi étoit presque épuisée par la violence de la fièvre, l'image de la mort s'offrit à mes yeux, accompagnée de toutes ses horreurs. Une confusion d'idées troubloit mon ame; la crainte s'empara de mon cœur; ma bouche alors répéta ces paroles d'angoisse : « Que » je suis malheureux ! Que devien- » drai-je ? Hélas ! Seigneur, ayez » pitié de moi.

Pour achever de me désoler, les leçons de mon père se retracèrent dans ma mémoire; j'étois comme anéanti par l'excès de mes maux, lorsque le sommeil s'empara de mes sens.

L'agitation de mes esprits, que l'effervescence de la fièvre augmentoit encore, me fit faire un songe affreux. Il me sembloit que j'étois assis, hors de mon enclos,

au pied de ce même arbre où je sentis les secouffes du tremblement de terre , & que je voyois un homme armé d'une lance , qui du fein d'un nuage noir & épais , descendoit de mon côté , environné de tourbillons de feu & de flammes. Son éclat , semblable à celui de l'astre du jour , bleffoit mes yeux ; sa contenance étoit fière & terrible. A son approche la terre parut s'ébranler sous moi , & l'air s'embraser de toutes parts ; il secoua sa lance d'un air menaçant , & me jettant un regard effroyable , il me dit d'une voix de tonnerre : « Parce que tu ne t'es pas » converti à la vue de tant de » signes , tu mourras ». Il disparut soudain , en me laissant dans un état de stupéfaction & de terreur difficile à exprimer.

L'impression que ce songe fit sur toutes les facultés de mon être ,

s'y grava si profondément, qu'après mon réveil elle existoit encore dans toute sa force, & qu'elle se conserva même long-tems malgré la clarté du jour & les lumières de ma raison.

J'avois, hélas ! à peine quelque connoissance de la Divinité & de ses attributs ; à peine avois-je quelques notions de sa justice & de sa miséricorde, & toute ma vie n'avoit été qu'un tissu de prévarications à ses loix, & d'ingratitude pour sa bonté.

Quelques heures après je me sentis cependant un peu soulagé ; l'accès fini me permit de me lever. La frayeur que le songe m'avoit causée, & la foiblesse où j'étois, ne m'empêcherent pas de considérer que la fièvre pouvoit me reprendre les jours suivans ; qu'il falloit par conséquent profiter de cet intervalle, pour me restaurer

restaurer un peu , & préparer les choses dont j'aurois besoin. Je refis donc de la limonade , & je jetai du rum dans une bouteille d'eau , pour me servir de potion cordiale. Je mangeai trois œufs de tortue , à la coque , que je fis cuire sous la cendre chaude , & un morceau de bouc grillé. J'élevai mon ame vers Dieu , en prononçant une prière avant que de me mettre à table , & je crois qu'il y avoit plus de huit ans que je n'en avois faite à mes repas.

Après avoir mangé , j'essayai de prendre l'air , & de me promener un moment dans les environs de mon habitation ; mais je me sentis si abattu , que je me reposai bientôt sur le gazon , en contemplant la mer qui se présentoit devant moi , & qui étoit calme & unie.

Mon état , ma foiblesse , mes craintes , mon songe , mes réflexions

Partie I.

G

xions, tout me porta, à l'aspect de l'immensité de l'Océan, à me demander : Qu'est-ce que la mer ? Qu'est-ce que la terre ? D'où cela est-il venu ? Que suis-je moi-même , & toutes les autres créatures ?.... Un Dieu puissant , éternel , infiniment bon & juste , a pu seul faire toutes ces choses , me répondis-je ; s'il les a faites , il les conserve & les dirige. Rien ne peut donc arriver sans sa connoissance & sans sa volonté ; il sçait par conséquent que je suis ici , & que j'y suis malheureux ; il a donc ordonné , par une conséquence ultérieure , que cela m'arrivât. Mais , osai-je me demander encore , qu'ai-je fait pour être si cruellement abandonné ?.... A cette nouvelle question , je crus entendre une voix intérieure & redoutable qui se soulevoit contre ce blasphême. Qu'as-tu fait , me disoit-elle ? de-

mande plutôt que n'as-tu pas fait ?
 Demande pourquoi tu n'as pas été
 noyé à la rade d'Yarmouth , tué
 dans le combat du corsaire Sale-
 tin , dévoré par les monstres ou
 les Sauvages d'Afrique , enfin sub-
 mergé à l'abord de ton isle , com-
 me le reste de tes compagnons ;
 après cela , ose encore demander
 ce que tu as fait.

Ces réflexions me confondirent ;
 les remords de ma conscience
 achevèrent de me persuader que
 j'étois coupable. Je rentrai chez
 moi tout pensif , & comme la nuit
 approchoit , j'allumai ma lampe ,
 & me jetai sur une chaise. Je res-
 sentoient déjà quelques mouvemens
 de fièvre , lorsque je me souvins
 que plusieurs peuples ne prenoient
 d'autre médecine , que des prépa-
 rations de tabac. J'en avois une
 certaine quantité de différentes
 sortes , que j'avois trouvée dans

le vaisseau, & je résolus d'en prendre de diverses manières.

En fouillant dans mes effets pour y chercher ce tabac, je retrouvai quelques livres auxquels je ne pensois pour ainsi dire plus, parce que le travail de mon établissement & la chasse, ne m'avoient pas encore permis de lire. Je pris le premier qui me tomba sous la main; c'étoit la Bible, & je la portai sur la table que je mis à côté de mon lit.

Je fis infuser une feuille de tabac dans du rum, pour le prendre en me couchant. J'en préparai d'autres pour mâcher & pour en respirer la fumée. Toutes ces choses ainsi arrangées, & en attendant que l'infusion fût bonne à prendre, j'ouvris la Bible au hasard; mais me sentant trop faible pour lire avec un peu d'application, je ne fixai les yeux que

sur ces mots qui se présentèrent les premiers : « Invoque-moi au » jour de ton affliction , & je te » délivrerai , & tu me glorifieras ».

Ces paroles étoient trop analogues à ma situation , pour ne pas me frapper vivement ; elles me touchèrent jusqu'aux larmes. Tout foible que j'étois , je me mis à genoux avant que de prendre ma médecine , & j'invoquai le Seigneur dans mon affliction , en le suppliant de me délivrer de mes maux & de mon esclavage.

J'avalai ma potion avec beaucoup de peine , car elle étoit fort défagréable , & je m'endormis bientôt si fortement , que je ne m'éveillai que le lendemain à trois heures après-midi ; on ne sçauroit même m'ôter encore de la tête que ce ne fût le surlendemain , puisque par la suite je comptai un jour de moins dans mon calendrier.

Je me trouvai extrêmement foulagé à mon réveil ; je sentis renaître mon courage ; mon estomac s'étoit fortifié, l'appétit m'étoit revenu ; en un mot , j'étois dans une véritable convalescence. Je repris cependant une médecine quelques jours après , mais plus légère & moins copieuse ; je ne mâchai point de tabac , & n'en respirai plus la fumée. Je ressentis encore un petit frisson , après lequel la fièvre me quitta absolument.

Cependant il se passa quelques semaines , avant que je pusse recouvrer mes forces. Je réfléchissois souvent à ces paroles de l'Ecriture : *Je te délivrerai*. La difficulté de ma délivrance me sembloit toujours telle que j'en avois perdu l'espoir ; je prenois ce mot à la lettre , & je ne voyois pas qu'à moins d'un miracle , je pusse

fortir de mon isle. Dans ce découragement, un trait de lumière éclaira mon ame : « Et quoi ! me disois-je , n'ai-je pas été délivré d'une maladie dangereuse ? En ai-je rendu des actions de grâces à l'auteur de toutes choses » ? Ces réflexions pénétrèrent mon cœur ; je me prosternai soudain , & je remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Ce passage de la Bible : *Invoque-moi , & je te délivrerai* , me parut alors renfermer un sens clair que je n'avois pas encore saisi. Quoique ma situation fût toujours à-peu-près la même , à proprement parler , & à en juger par l'extérieur des choses , elle étoit néanmoins devenue bien plus supportable aux yeux de l'esprit. La lecture du Livre saint me donnoit des consolations intérieures qui m'avoient été inconnues jusqu'a-

lors. Ma fanté & mes forces augmentoient de jour en jour, & j'en profitai pour me procurer, en partie, ce qui me manquoit. Je me proposai fortement aussi de mettre désormais dans ma vie autant de régularité que je cherchois à y répandre d'aïssance.

Je résolus d'agrandir ma prison & de percer ma caverne de part en part. J'avois reconnu sa position & sa largeur; je conduisis ma fappe selon mes observations. La pierre de ce rocher, comme je l'ai remarqué, se coupoit facilement, au moyen de quoi je parvins, en assez peu de tems, à me former une issue de l'autre côté, qui me donnoit de l'air & du jour. J'eus cependant quelque inquiétude de me voir exposé par cette ouverture, au premier agresseur qui la découvroit; mais j'étois trop ingénieux à me

tourmenter. Néanmoins je défendis encore cette porte de derrière par une espèce de petit ouvrage avancé, garni de palissades, qui, en me mettant à l'abri de ce côté-là, ne me laissoit pas moins une seconde sortie à l'opposite de ma première muraille.

J'avois aussi observé les changemens de saison, & par le calcul des marques de mon poteau, je trouvai qu'il y avoit trois cents soixante-quatre jours que j'étois dans l'isle, & que conséquemment le jour suivant étoit l'anniversaire de mon naufrage & de mon arrivée dans cette solitude. Je ne manquai pas de solemniser ce jour, ainsi que je le fis régulièrement chaque année, tout le tems que j'y restai, par le jeûne & la prière, en m'abstenant de tout travail.

Comme j'avois remarqué les

faisons seches & pluvieuses, je croyois qu'aussi-tôt après cette dernière, c'étoit le tems propre aux semailles. Je labourai donc avec ma pelle de bois une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible, & après l'avoir partagée en plusieurs planches, j'y semai les différentes graines que j'avois récoltées d'une façon si extraordinaire & si peu attendue. Mais il me vint en pensée que je ferois bien de ne pas tout semer la première fois, dans la crainte de quelque accident imprévu. Je me scus bon gré de cette précaution; car de tout ce que j'avois semé, il n'y eut pas un seul grain qui rapportât, à cause de la sécheresse de la saison. La semence manquant de l'humidité nécessaire pour germer en tems, ne produisit, au retour de la saison pluvieuse, que de foibles tiges qui périrent toutes.

Je devinai aisément la cause du mauvais succès de mon épreuve, que je ne tardai pas de renouveler dans le moment favorable, c'est-à-dire, quelques jours avant les tems de pluie. Je préparai donc un petit quarré de terre auprès de chez moi, & je semai le reste de mon grain en Février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence ayant eu les mois de Mars & d'Avril, pour être humectée, poussa fort heureusement & fournit la plus belle récolte que je pusse attendre; mais comme j'avois encore réservé un reste de graine, pour plus grande sûreté, la moisson ne fut pas abondante. Elle fut cependant assez considérable pour que je ne craignisse plus d'en manquer à l'avenir.

Cette expérience & ce succès me rendirent bientôt bon culti-

vateur. J'appris quand il falloit semer, recueillir, & je sçus aussi que je pouvois faire deux récoltes par an.

Aussi-tôt que la belle saison me permit de sortir & d'aller au loin, je retournai à ma maison de campagne. Je fus agréablement surpris, après quelques mois d'absence, d'y voir les choses améliorées. La double haie que j'avois plantée étoit non-seulement vive & pleine, mais tous les pieux que j'avois mis pour la soutenir, avoient pris racine, & pouffoient déjà des branches. J'ignorois le nom de ce bois qui croissoit si facilement, & que j'avois trouvé près de ma métairie. Je conçus le dessein d'en couper beaucoup de jets, & de les planter autour de mes anciennes palissades; ce que j'exécutai promptement & avec tant de succès, par les soins que

je pris de les tailler & de les arranger, que mes deux habitations, cachées par leur ombrage, étoient très-difficiles à découvrir.

La flexibilité des jeunes branches de ce bois me fit naître l'envie de me donner un meuble dont j'avois grand besoin, & auquel le défaut d'osier m'avoit empêché de penser jusqu'alors; je veux dire des paniers de toute espèce, tant pour porter que pour conserver mes fruits & mes récoltes. J'eus lieu, dans cette conjoncture, de me sçavoir bon gré d'avoir rendu, dans ma jeunesse, quelque petit service à un Vannier qui demouroit à côté de la maison paternelle. J'avois soigneusement remarqué, comme font la plupart des enfans qui s'arrêtent à la porte des boutiques, la manière dont il travailloit, enforte que je me ressouvenois par-

faitemment de sa méthode à commencer & à finir ses ouvrages.

Je fis une ample provision de baguettes, que je conservai dans l'endroit le plus humide de ma caverne, & je devins en peu de tems un fort bon ouvrier en ce genre. J'inventai même une sorte de grand panier à différens étages, qui me fut de la plus grande ressource pour la conservation de mes comestibles, & du peu de hardes que j'avois sauvées.

Ce succès m'encouragea, & m'excita à tenter de me faire quantité de choses dont j'avois besoin, entre autres, des cruches, des vases, des terrines, & sur-tout un pot de terre qui pût souffrir le feu, pour avoir du bouillon, & y faire d'autres mets. Je cherchai donc de l'argille, & je me mis à la pétrir, & à tâcher de la façonner du mieux que je pus, pour

lui donner une forme propre à contenir des liquides. Il est incroyable de combien de manières bisarres je m'y pris, & combien étrange & difforme fut la différence tournure que je donnai à mes ouvrages; il y en eut qui tombèrent par morceaux, parce que l'argille n'étoit pas assez ferme pour soutenir son propre poids; d'autres se félerent au soleil, pour y avoir été exposés avant que d'être séchés à l'air; presque tous enfin se brisèrent en les transportant d'un lieu en un autre, tellement qu'après beaucoup de peine & de tems, je ne pus avoir que deux grandes & vilaines machines de terre, auxquelles je n'oserois donner aucun nom.

Tout gauches qu'étoient ces vases, ils se durcirent cependant fort bien au soleil. Je les mis dans deux paniers que j'avois fait ex-

près pour les empêcher de se caffer, & j'eus soin de garnir les vuides avec de la paille; par ce moyen je pouvois les remuer aussi souvent qu'il étoit nécessaire, sans craindre de les rompre.

Si j'avois mal réussi dans la fabrication de ces deux grands vases, j'eus en revanche quelque succès dans les petits; j'en fis même un certain nombre de différentes grandeurs moyennes, & de formes diverses; mais cela ne répondoit pas encore au but que je m'étois proposé, d'en avoir qui pussent aller sur le feu. Un jour que j'attisois mes charbons, je trouvai dans les cendres quelques tessons de ma vaisselle de terre, qui étoient cuits, fort durs & rouges comme de la tuile; j'inférai de-là que, puisque ces morceaux avoient acquis ce degré de bonté par la cuisson, des vases entiers pourroient acquérir la même perfection.

Quoique je n'eusse jamais vu de potiers, ni les fourneaux dont ils se servent, & que je n'eusse aucune idée du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sçachant pas alors que le plomb fût propre à cet usage, j'imaginai pourtant de mettre en pile sur des cendres plusieurs cruches & quelques pots avec du bois tout autour, pour les envelopper par la flamme. Je vis bientôt rougir mes vases sans se féler, & je les laissai dans cet état cinq à six heures, en continuant toujours mon feu. Je fus debout une partie de la nuit pour avoir l'œil dessus; enfin voyant que l'un de mes pots commençoit à fondre & à se liquéfier, parce qu'il y avoit sans doute un peu de sable mêlé parmi l'argile, je tempérâi l'ardeur de mon brasier par degrés,

jusqu'à ce qu'insensiblement ils fussent assez refroidis pour les enlever avec la main.

Enchanté de ce succès, je me servis sur le champ du vase qui s'étoit vernissé par la violence du feu, & j'y fis bouillir de l'eau avec un morceau de bouc, ce qui me donna un bouillon excellent.

Ayant alors une ressource de plus pour varier ma cuisine, je pensai à remplir mes projets sur les nouvelles découvertes que je pourrois faire dans mon isle. Je n'avois pas été, de mon côté, plus loin que la source d'un ruisseau dont j'ai parlé, ni au-delà de ma maison de plaisance.

Je résolus d'abord de traverser mes états, en renvoyant à un autre tems le desir que j'avois d'en faire entièrement le tour. Je repris donc le chemin de ma vigne, armé de mon fusil, suivi de mon

chien, & muni de quelques provisions & d'une hache. Je découvris bientôt la mer à l'ouest ; comme le tems étoit fort serein, je vis une terre au-delà, qui étoit très-haute, & qui s'étendoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest. Je ne pouvois distinguer si c'étoit une île ou un continent, mais elle me parut éloignée d'environ quinze lieues.

Suivant mon estime, cette terre étoit en Amérique, & devoit confiner aux colonies Espagnoles. Elle devoit aussi, selon ce que je pus me rappeler des relations que j'avois lues dans mes voyages, être habitée par des Sauvages cruels, qui m'eussent certainement massacré ou dévoré, si j'eusse fait naufrage sur leurs côtes. Cette idée ne contribua pas peu à rendre ma situation plus supportable, & à me confirmer dans les témoi-

gnages de gratitude que je devois à la Providence.

Ce côté de mon isle me parut infiniment plus beau que le mien, & même plus agréable que les environs de ma métairie. Les paysages en étoient plus rians, les plaines plus émaillées de fleurs, les bois plus élevés, enfin le pays plus abondant en toutes sortes d'oiseaux & d'animaux; enforte qu'il pouvoit fournir ma table avec autant de profusion & de délicatesse que la halle de Londres.

Quelque belle que fût cette contrée, je ne me sentis cependant pas le moindre desir de l'habiter. J'étois accoutumé à ma première demeure; de plus, j'y étois arrangé, & je l'aimois d'inclination; en admirant même la situation & la fécondité de celle-ci, je m'y regardois comme étran-

ger. Je continuai cependant ma route le long de la côte vers l'est, & je parcourus environ douze milles. Je plantai alors un poteau sur le rivage pour me servir de renseignement, & je repris le chemin de chez moi, content de mon voyage, & dans la résolution de revenir une autre fois jusqu'à mon poteau, mais en prenant par l'est pour pouvoir faire le tour de l'isle.

En retournant chez moi, je fis tant d'allées & de venues pour faire de nouvelles découvertes, que je m'égarai dans une vallée spacieuse, environnée de collines tellement chargées de bois, que je ne sçavois de quel côté tourner.

Pour surcroît d'infortune, le tems étoit sombre, & les nuages cachaient le soleil. J'eus le déplaisir d'errer deux ou trois jours

sans pouvoir tenir de route certaine, & je fus même obligé de regagner le bord de la mer pour chercher mon point de renseignement, afin de reprendre de-là le chemin de mon habitation.

Dans cette caravane, mon chien surprit un jeune chevreau ; je courus assez tôt pour le sauver de sa dent meurtrière, & je le menai en lesse, pour tenir compagnie à celui que j'avois déjà apprivoisé ; comme ils étoient mâle & femelle, je ne doutai point que je n'eusse en peu d'années un troupeau de boucs domestiques pour me nourrir par la suite, au défaut de ma poudre, si le Ciel vouloit que je restasse encore long-tems dans ma solitude.

On ne sçauroit croire avec quelle satisfaction je revis mon ancien foyer ; je m'étois fatigué dans cette course ; ma maison me

parut un palais, & je me promis bien de ne plus m'en éloigner pour si long-tems.

Les pluies de l'équinoxe d'automne approchoient. J'observai l'anniversaire du jour de mon abord dans l'isle, d'une manière aussi solennelle que je l'avois fait l'année précédente. Je remerciai Dieu des adouciffemens que sa bonté accordoit à mes maux. Je reconnus sensiblement que la vie que je menois, quelque triste qu'elle m'avoit paru, étoit moins malheureuse que celle que j'avois passée dans l'oubli de l'Être Suprême. Mes chagrins & ma joie avoient changé d'objets; mon ame étoit remplie d'autres desirs & d'autres affections. J'étois sujet à tomber dans la mélancolie, quand je considérois les forêts, les montagnes, & les déserts, où seul je me voyois renfermé par les bar-

rières éternelles de l'Océan. Ces pensées jetoient le trouble dans mon cœur, & me faisoient verser des larmes; mais la parole de Dieu m'avoit consolé, & sur-tout ce passage que le hasard offrit encore à mes yeux (car c'est presque toujours ainsi que j'ouvrais la Bible). *Non, non, je ne te délaisserai point.* « Eh bien, me dis-
 » je, si Dieu ne me délaisse point,
 » que m'importe que les hommes
 » m'abandonnent? Quand je pos-
 » séderois tout l'univers, & que
 » je viendrois à perdre sa divine
 » faveur, mes biens seroient les
 » plus grands des maux, & cette
 » perte ne pourroit se réparer ».

Je commençai ma troisième année dans cette disposition d'esprit, & je ne passai plus aucun jour sans élever mon ame vers le Ciel, soit en m'éveillant, soit avant ou après le travail, soit à mes
 repas,

repas, soit enfin en me couchant.

Je crois avoir déjà dit que, dans ce climat ; les chaleurs étoient excessives , & les pluies souvent abondantes & longues. Cependant les besoins m'obligeant de sortir quelquefois dans ces cas extrêmes , me rappellèrent dans la mémoire , que j'avois vu au Bresil des *parapluies* ou *parasols* qui étoient d'un grand usage dans ce pays. Je tentai d'en fabriquer un avec les peaux des animaux que je tuois , & que je ne manquois jamais de faire sécher. Cet ouvrage me coûta infiniment de soins & de temps ; enfin, après en avoir ébauché & recommencé trois ou quatre , je parvins à en faire un qui répondoit à mes desirs ; il étoit assez léger & fort large ; je réussis même à le faire pliant pour le fermer & le porter sous le bras, lorsque je le voudrois.

J'y étois à l'abri de la pluie, comme sous un auvent ; & je marchois à la plus grande ardeur du soleil, avec autant d'agrément qu'à l'ombre d'une forêt.

Le travail & la patience, je le répète, suppléent à tout, & c'est par eux que je me procurai ce qui m'étoit nécessaire dans la condition où je me trouvois.

Le temps de ma récolte étoit prochain ; mais comme j'avois ensemencé une pièce de terre, plus éloignée de chez moi que l'autre, parce que je l'avois jugée meilleure, je ne m'étois point encore apperçu que j'étois en danger de tout perdre, non par la sécheresse, ni par la grêle, mais par les boucs & des espèces de lièvres, qui, ayant goûté de mon bled en herbe, ne lui donnoient pas le temps de pousser. Je ne vis point d'autre remède à ce mal que de fermer mon

champ d'une haie vive & ferrée. Je le fis avec beaucoup de peine, de sueur & de promptitude, car la chose étoit pressée. Comme cette pièce de terre étoit proportionnée au peu de semence qui m'étoit restée, je l'eus bientôt mise hors d'insulte. Je donnai cependant la chasse à ces maraudeurs pendant le jour, & j'en tuois de temps en temps quelques-uns pour épouvanter les autres; mon chien faisoit la garde pendant la nuit. Je l'avois attaché à la porte de l'enclos d'où il aboyoit à leur approche; par ce moyen les ennemis furent contraints de quitter la partie, & je vis mon bled croître & mûrir à vue d'œil.

A peine les épis furent-ils formés, qu'une nouvelle espèce d'ennemis me tomba sur les bras; ce furent les oiseaux: & je ne

voyoispasdemoyenspourem'endéfaire. J'avois beau être aux aguets, faire du bruit dans mon champ, & tirer des coups de fusil afin de les écarter, il en revenoit une multitude innombrable, aussitôt que je paroissais m'éloigner. Ce spectacle fut bien douloureux pour moi ; je voyois ravager toutes mes espérances. Il me sembloit que chaque grain qu'ils becquetoient, me coûtoit la valeur d'un pain. Je résolus cependant de les chasser à quelque prix que ce fût. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit ; j'avois vu autrefois qu'on mettoit des épouvantails dans les champs nouvellement ensemencés, pour empêcher les oiseaux de manger la graine ; mais j'avois vu aussi qu'ils s'y accoutumoient, qu'ils finissoient par ne les plus craindre, & que cela par conséquent ne produisoit pas grand effet ; je fis

mieux ; après avoir tué une douzaine de ces harpies , je les suspendis à de longues perches , dans différens endroits de ma pièce de terre , pour donner de la terreur aux autres , à-peu-près comme on attache la plupart des voleurs aux gibets des voieries pour rendre leur punition exemplaire. Il n'est pas possible d'exprimer combien cette ruse eut de succès. Les oiseaux , depuis ce moment , s'éloignèrent non - seulement de mon bled , mais disparurent tout-à-fait de ce canton. J'en eus un plaisir extrême , & je me préparai à la récolte , dans l'intention de la conserver encore , & d'attendre une nouvelle & plus abondante moisson.

Je me fabriquai une faucille avec un sabre que j'affilai sur ma pierre à aiguiser ; au fond , mon couteau auroit pu suffire , puisque

ma récolte étoit petite ; mais je me plaïsois à trancher du laboureur. Il me fut également facile de faire un fléau pour battre mon bled , & une machine propre à le vanner ; mais je n'avois ni moulin pour moudre , ni tamis pour bluter ma farine , ni levain pour faire de bonne pâte , ni four pour la cuire. C'est une chose étonnante , & à laquelle je ne crois pas qu'on fasse réflexion , que les différens travaux qu'il faut faire avant que d'avoir dans sa perfection , ce qu'on nomme un morceau de pain.

Ma pelle me servoit de char-
rue ; une longue branche d'arbre
avec ses rameaux , me tenoit lieu
de herse ; un coutelas remplaçoit
la faucille ; au lieu de moulin , j'i-
maginai de prendre un tronc de
bois fort dur , que je creusai avec
le ciseau & le feu , à la maniere

des Sauvages ; je fis ensuite , du même bois , un pilon pesant avec lequel j'écrasois mes grains dans cette sorte de mortier ; après bien des recherches , je trouvai le moyen de me faire deux tamis avec des cravates de toile de coton que j'avois sauvées du bâtiment parmi les hardes de quelques matelots. Mais mon embarras étoit d'avoir du levain ; j'avoue que j'échouai dans cette recherche , & que je me déterminai à en rejeter dorénavant jusqu'à la moindre pensée ; quant au four , cela ne me parut pas trop difficile. J'avois acquis l'art de façonner l'argile ; je fis des briques pour former un âtre sur lequel , étant bien échauffé , je mettois mon pain , que je couvrois d'un grand vase de terre bien cuite & fort épaisse ; je le posois comme une ruche sur sa planche,

& je l'enveloppois de feu ; mes pains y cuisoient à merveille , & tout aussi-bien que dans le meilleur four du monde.

On doit bien présumer que toutes ces choses m'occupèrent la plus grande partie de la troisième année. Mon défaut d'outils propres & mon inexpérience ne me permettoient de travailler qu'avec lenteur. J'avois tout le temps à moi ; rien ne me pressoit que le besoin. Dans l'intervalle de ces différens travaux , j'allois à la chasse ; je vaquois aux affaires de ma métairie , pour ne pas me laisser manquer de limons , ni de raisins ; je réparois mes haies , mes fortifications ; je cultivois mon champ , & je faisois tous les soirs , avant que de me coucher , une lecture dans ma Bible. Je ne l'ouvrais jamais , sans bénir le ciel d'avoir inspiré à mon ami , à qui je

ne l'avois pas demandé, d'en mettre trois exemplaires dans le ballot de mes marchandises, & de ce que j'avois eu le bonheur de sauver ce saint Livre du naufrage.

La quantité de mon grain étoit augmentée au point que j'en avois environ cinquante boisseaux, tant en froment & en orge, qu'en ris. Je ne manquois ni de paniers pour leur conservation, ni de place pour les battre, pour les moudre, & pour en faire du pain. Je fis même de fort bons gâteaux, & des tourtes de ris.

Après avoir calculé combien il m'en faudroit pour vivre amplement pendant une année, je trouvai que quarante boisseaux étoient tout ce que je pouvois en consommer; ainsi je pris le parti de ne faire qu'une seule moisson, en conservant cependant toujours

une année à l'avance, pour parer à tout obstacle imprévu.

Quoique je parusse m'accoutumer à ce genre extraordinaire de vie, par les ressources que la Providence & mon industrie m'avoient fait trouver, & par l'amusement que mes animaux me procuroient, surtout mon perroquet qui parloit très-distinctement, & qui étoit la seule créature de mes états avec laquelle je pusse en quelque sorte causer, quoique je parusse m'y accoutumer, dis-je, on peut bien penser que le desir de ma délivrance n'étoit pas entièrement éteint dans mon cœur; cela étoit tout naturel, & me sembloit permis. La découverte que j'avois faite de cette terre située à environ quinze lieues de mon île, ne sortoit point de mon esprit, & je sentoís, comme malgré moi, une impulsion qui me

portoit à tenter d'y aller, fauf à revenir chez moi, fi ce n'étoit pas le continent, ou que je ne trouvaſſe nulle voie de fortir de ma priſon. Je ne ſongeois ni aux difficultés de l'entreprise, puis-que je n'avois ni barque, ni chaloupe, ni canot; ni aux dangers de ſes ſuites. Je préſumois, par les connoiſſances que j'avois acquiſes en géographie, que je ne pouvois pas être fort loin des côtes habitées par des Antropophages, & je croyois auſſi que celles que j'avois vues étoient précifément les mêmes; en ſuppoſant d'ailleurs que les peuples qui pouvoient habiter ce pays ne fuſſent pas mangeurs d'hommes, je riſquois au moins d'être tué ou dépouillé, & de tomber dans une ſituation plus affreuſe que la mienne qui avoit quelques côtés conſolans. Mais telle eſt notre volonté am-

bulatoire & inconstante de désirer toujours ce que nous n'avons point, & de croire que nous ne ferons bien qu'où nous ne sommes pas.

Je m'étourdis sur les inconvéniens & sur les risques de ce projet ; c'est alors que je regrettai mon petit Xuri, & le bateau avec lequel je m'étois sauvé de Salé, & qui cingloit avec une voile latine ; mais ces regrets ne me menotent à rien, & je m'appliquai profondément à voir comment je m'y prendrois pour construire un canot.

Je m'apperçus bientôt qu'il me feroit non - seulement possible, mais encore très-facile, de me faire une gondole. L'idée seule de ce bateau, jointe à ce que mes outils me fournissoient plus de commodités pour la faire, qu'à la plupart des Sauvages, me repaissoit

agréablement l'imagination. Je ne voulus réfléchir sur aucun obstacle pour ne pas me décourager de ce travail ; je ne prévoyois pas l'impossibilité qu'il y auroit , après avoir abbatu l'arbre le plus gros de mon isle , l'avoir façonné , creusé , enfin en avoir fait une barque , de le mettre à la mer , & même de le remuer. L'envie de joindre cette terre , que je regardois comme celle de promesse , captivoit tellement tous mes sens , que je me mis sur le champ à l'ouvrage , en me disant , faisons toujours le bateau , & quand il sera achevé , nous trouverons les moyens de le mouvoir & de le lancer à la mer.

Ce raisonnement n'avoit pas le sens commun ; mais enfin mon entêtement faisoit ma règle. Je commençai par couper un cèdre de la plus grande beauté , & qui n'étoit

éloigné du rivage que de deux cents verges. Je doute que le Liban en ait fourni un plus considérable à Salomon pour la construction du Temple de Jérusalem. Son diamètre étoit d'une toise auprès du tronc , & il en avoit les cinq fixièmes à la longueur de 22 pieds ; il diminuoit ensuite insensiblement jusqu'aux branches. Ce ne fut pas sans un travail immense que je l'abattis ; j'employai vingt jours à le saper avec la hache , & à le renverser ; quinze à l'ébrancher , & à le couper à sa longueur ; trente à le façonner extérieurement pour lui donner à peu près la forme d'une barque , & trois mois à le creuser. Je vins à bout de ce dernier article sans me servir de feu , & je n'y employai que le marteau , le ciseau & l'assiduité.

Cet ouvrage achevé me donna une joie extrême ; j'étois à la vé-

rité possesseur de la plus belle gondole du monde, faite d'une seule pièce, & capable de contenir vingt hommes, ce qui suffisoit pour moi & pour toutes mes richesses. La seule chose qui me restoit à faire, étoit de la lancer à l'eau; mais ce fut en vain que j'employai toutes les ressources imaginables dont peut se servir un homme, né sans ce génie créateur qui animoit Archimède, & qui lui donnoit, pour ainsi dire, mille bras, par le moyen de la machine la plus simple, & dont l'effet étonnoit d'autant plus qu'elle paroïssoit alors facile à imaginer. Je ne pus seulement réussir à remuer mon canot; je ne renonçai pourtant pas à cette entreprise, & il ne falloit pas moins que la perspective de ma liberté, ce trésor plus précieux que la vie, pour ne pas perdre tout courage.

Le seul expédient qui me restoit , étoit de creuser un canal depuis ma gondole jusqu'à la mer ; je mesurai le terrain ; je comptai deux cents verges de distance. Cette longueur ne me rebuta pas encore , & je commençai même à former le lit. Mais quand je vis qu'il y avoit une éminence entre mon bateau & la mer , que je ne pouvois tourner sans doubler le chemin du canal, ni la couper sans employer au moins huit ou dix années d'un travail consécutif ; je fus contraint d'abandonner cette première idée , quoiqu'avec bien de la répugnance. Je sentis alors avec un sensible chagrin , mais trop tard , la folie & l'extravagance d'entreprendre un ouvrage, sans prévoir toutes les difficultés de l'exécution.

Je ne me consolai de mon étourderie & de mes peines inutiles ,

qu'en me promettant de réparer ma faute, ou plutôt mon ineptie, par la construction d'une petite chaloupe que j'aurois pu mettre à l'eau, & qui, par un temps assuré & un vent favorable, eût pu me conduire vers cette terre, l'objet de tous mes vœux.

Je ne me donnai d'autre repos, après un travail aussi pénible qu'infructueux, que celui de varier mes occupations, en remettant mes autres affaires au courant. J'oubliois de dire que j'avois fait aussi jusqu'à ce jour un journal de ma vie, que je n'ai jamais pu retrouver. Comme ma mémoire est bonne, j'en ai peu de regrets; d'ailleurs je l'avois écrit avec trop de négligence pour le publier comme il étoit. Mais dans ce moment l'encre me manqua; j'aurois volontiers donné mes trente-six livres sterling, pour en avoir

une feule bouteille , ainfi que pour quelques fchelings de femence de légumes , pour des pipes , & autres bagatelles qui m'euffent été plus utiles dans ma condition , que l'or & les diamants.

Je ne m'étois pas défisté de mon premier projet : j'allai donc choifir , le plus près de la mer qu'il fut poffible , un autre arbre de moindre groffeur , pour en conftruire une chaloupe ; le grand canot que je voyois tous les jours avec douleur , me fervoit de leçon , & me rappelloit fans cefle ma première inadvertence.

Enfin , après deux mois de travail affidu , je fis un petit bateau avec affez d'élégance ; & , à l'aide d'un canal de fix pieds de large fur quatre de profondeur , & long environ d'un demi-quart de lieue , que j'achevai en deux ans , je l'amenai dans la baie qui m'avoit

reçu avec mes radeaux , après mon naufrage.

Je n'étois qu'à demi satisfait de ma chaloupe ; sa grandeur ne répondoit pas à mon idée : je voulus au moins , pour ne pas perdre tout le fruit de mes peines , faire par mer le tour de l'isle que je n'avois encore que traversée. Ce que j'en avois vu me faisoit désirer de connoître le reste.

Je mis un mât à ma chaloupe , & une petite voile triangulaire. Je plantai mon parasol à la poupe , pour m'y mettre à l'ombre : j'en fis l'essai ; & trouvant qu'elle marchoit bien , je l'avitaillai de vivres & de munitions pour trois semaines au moins , & je les mis à l'abri dans les extrémités , en les couvrant de planches & de peaux sèches.

Impatient de voir la circonférence de mon royaume , je m'em-

barquai au commencement de Novembre , la fixième année de mon règne ou de ma captivité. Ce voyage fut plus long & moins heureux que je ne l'aurois cru. L'isle n'étoit pas fort large, mais elle avoit à l'est une chaîne de rochers qui s'étendoient à deux lieues en mer ; il y avoit outre cela un grand fond de fable à sec qui s'avançoit encore une demi-lieue plus loin, en sorte que pour doubler cette pointe, j'étois obligé d'aller bien avant dans la mer.

La vue de ces difficultés ; l'incertitude sur le chemin que j'avois à parcourir, & sur le retour, me firent suspendre un moment mon voyage. Je revirai même de bord, & je jettai l'ancre, car j'en avois une que je m'étois faite d'une pièce rompue d'un grappin, que j'avois tiré du bâtiment. Je descendis à terre ; & m'étant porté

sur une colline, je découvris l'étendue de la pointe, qui ne me parut pas aussi difficile à doubler que je l'avois pensé d'abord.

J'observai néanmoins un courant furieux qui portoit à l'est, & qui touchoit presque cette pointe; je l'étudiai autant que je pus, car je devois craindre d'y tomber & d'être emporté en pleine mer, d'où j'aurois eu bien de la peine à regagner mon isle. Le même courant alloit aussi de l'autre côté, avec cette différence qu'il s'en écartoit beaucoup plus. Je remarquai encore qu'il y avoit une grande barre au rivage, dont il falloit que je profitasse pour éviter le premier courant.

Je passai deux nuits sur cette éminence, parce que le vent étoit contraire, & un peu trop fort. Le troisième jour, le temps étant favorable, je me rembarquai. Que

les pilotes ignorans & téméraires profitent de ce qui m'arriva en cette rencontre. Je ne fus pas plutôt à la hauteur de la pointe , où j'avois presque touché , que je fus emporté par le courant avec tant de violence , que je ne pus retenir mon bateau auprès du rivage. Le calme qui regnoit ne me laissoit rien à espérer des vents , & toute ma manœuvre étoit vaine. Je me crus perdu : je ne savois que trop que l'isle étoit entourée de deux courans qui naturellement devoient se rejoindre. L'arrêt de ma mort me parut irrévocable ; j'allois être jetté dans la haute mer , où certainement il m'eût fallu mourir bientôt de faim , en supposant que je pusse la tenir long-temps avec ma chaloupe.

Qu'il est facile à la Providence , me disois-je , de changer la con-

dition la plus triste en une autre encore plus déplorable ! Mon désert me parut alors le séjour le plus délicieux : telle est la nature de l'homme ; il ne connoît le prix des choses que lorsqu'il les a perdues. La consternation où j'étois ne peut se retracer ; non, je ne crois pas que, lors de mon naufrage sur la côte de cette isle chérie que je regrettois si amèrement, mon cœur fût plus navré de douleur. Je manœuvrois cependant de toutes mes forces, en tâchant de diriger mon canot vers le nord, c'est-à-dire, vers le courant où j'avois remarqué une barre. Je commençois à désespérer de mon salut, car j'étois à une distance prodigieuse de l'isle qu'à peine je pouvois encore découvrir ; & pour comble de malheur, j'avois oublié ma boussole ; mais un vent qui s'éleva tout-à-

coup du sud-sud-est, me rendit l'espérance & le courage; il devint bientôt plus favorable, & me porta au nord de l'isle, du côté opposé d'où j'étois parti.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grace dans le temps qu'on alloit les exécuter, ou d'être secourus au moment que des assassins vouloient les égorger, peuvent seuls concevoir la joie que je ressentis alors; il est difficile aussi de comprendre avec quel empressement je sautai à terre, aussi-tôt que je pus aborder. Je ne manquai pas de me jeter à genoux, en levant les yeux au ciel pour le remercier de ma nouvelle délivrance.

Je conduisis ensuite mon canot dans une petite anse que j'avois entrevue sous un ombrage épais qui pouvoit le cacher, & le mettre à l'abri de tout événement. Je

ne

ne pouvois rencontrer, ni même souhaiter de meilleur havre pour ma frégate; on eut dit qu'il eût été formé exprès pour la contenir. Je pris un peu de nourriture, & m'étant couché sous ce feuillage, je m'endormis peu de momens après.

A mon réveil, ma première pensée fut de retourner chez moi; j'aurois été ravi d'avoir ma chaloupe dans la baie qui n'étoit pas éloignée de ma maison. Mais je ne voyois pas trop que cela fût possible; je ne voulois plus courir les mêmes dangers: l'idée seule de ceux auxquels je venois encore d'échapper, me glaçoit le sang dans les veines. Je cherchai d'abord à reconnoître l'endroit où j'étois, & je m'apperçus que j'étois assez proche de celui où j'avois été, lorsque je traversai l'isle. Je pris donc le parti

Partie I.

I

de laisser là mon canot avec le reste de mes provisions jusqu'à nouvel ordre ; & m'étant armé de mon fusil & de mon parasol , car le soleil étoit ardent , je me mis en chemin en m'orientant du côté de ma vieille treille , où j'arrivai le même soir très-fatigué , très-disposé au repos , & fort content de revoir ma maison de campagne.

Tout y étoit en bon ordre , & j'allois me coucher , lorsque je m'entendis appeler plusieurs fois par mon nom , & d'une voix claire & distincte : jugez de ma surprise & de ma frayeur. Il ne me vint pas d'abord dans l'idée que mon perroquet eût pu sortir de sa cage , & me chercher dans les environs : cet oiseau charmant s'étoit fort apprivoisé , & prononçoit à merveille plusieurs phrases telles que celles-ci : *Robinson , pauvre*

Crusoé, où êtes-vous ? Où avez-vous été ? Comment êtes-vous venu ici ? Je crois en vérité que je serois mort de peur, si je ne l'avois vu dans l'instant perché sur la haie : je l'appellai ; il me reconnut, & vint se reposer sur mon doigt, en me répétant toutes ses gentilleffes.

De retour chez moi, & remis de mes fatigues, je me replongeai bientôt dans mes réflexions ; mais elles devenoient insensiblement moins tristes. Je m'admirois quelquefois de me voir un palais meublé, & une table abondante au milieu d'un désert. Ce qui me consolait le plus, étoit d'imaginer ce que j'aurois fait sans le secours du bâtiment ; il m'auroit fallu vivre à la manière des brutes, ou mourir de faim. Cette idée portoit mon ame à la reconnoissance, & je levois alors les yeux au ciel,

en le priant de tout mon cœur de ne jamais m'abandonner.

Il n'est point de philosophe si austère ni si grave qu'il fût, qui eût pu s'empêcher de rire, s'il eût assisté à mon grand couvert. J'étois le Souverain de l'isle ; mon perroquet, comme mon premier favori, avoit seul le droit de me porter la parole ; mon chien assis à ma droite, attendoit mes ordres, & mes chats rodoient autour de ma table pour avoir, par grace spéciale, quelques morceaux délicats.

Je ne crois pas avoir dit encore que mes chevreaux, devenus forts, avoient multiplié ; j'en avois déjà une douzaine qui s'étoient aussi familiarisés que les anciens, & qui vivoient en bonne intelligence avec mes animaux domestiques ; mais comme je craignois que, par leur nature, le

goût de la liberté ne les reprît quelque jour, je me déterminai à leur faire un enclos, & une sorte d'étable que je divisai par trois cloisons de claies, pour les garder, & pour les mettre à l'abri. Je mis incessamment la main à l'ouvrage : ce qui me porta à le presser, c'est que mes munitions commençoient à diminuer. L'exemple de mon grand bateau me rendit plus circonspect; je ne fis donc qu'une enceinte proportionnée au nombre de chevres que je voulois avoir en troupeau : je l'avois bien déjà tracée plus grande; mais j'en sentis le ridicule à temps, & je conçus que dans un terrain spacieux, elles auroient pu devenir sauvages, & qu'alors je n'aurois pu les y tuer qu'à coups de fusil; ce qui ne répondoit nullement à mon but. J'avois choisi, à deux pas de chez moi, un excellent pâtu-

rage que deux ruisseaux traversoient en se croisant , & que bordoient quelques arbres épais : cette situation leur donnoit de l'herbe , de l'eau & de l'ombre ; je fis même dans cet enclos un autre très-petit , tout auprès de l'étable qui y communiquoit , pour engraisser ceux que j'avois destinés à ma boucherie.

Mon troupeau ainsi renfermé & parqué , & que j'allois visiter souvent , s'augmenta fort rapidement. L'aspect d'une chevre qui allaitoit son petit , m'inspira la pensée d'en traire quelques-unes. Comme je n'allois jamais à la campagne dans ma jeunesse , je n'avois point vu gouverner de bestiaux ni de laiterie. Aussi m'y suis-je d'abord pris le plus maladroitement du monde : je parvins néanmoins , après bien des essais , à faire du beurre & du

fromage. On peut imaginer de quelle ressource cela me fut pour les douceurs de la vie. Si la nécessité est la mere du travail, la perfection est la fille de l'usage. Je devins bientôt expert dans les arts mécaniques. J'avois encore inventé une roue horizontale, au moyen de laquelle je donnai à ma vaisselle de terre des formes presque agréables. Je fis aussi beaucoup de progrès dans la profession de vannier, dont les ouvrages pouvoient en partie suppléer à la menuiserie.

Quoique je ne me fusse pas autrefois habitué à fumer, j'avois cependant quelquefois usé de la pipe. La mienne s'étoit cassée dans le naufrage, & je ne fais par quel malheur je n'en trouvai pas d'entières dans les coffres des matelots ; peut-être aussi que les secousses & les chocs de la tem-

pête , ainsi que leur transport précipité , lorsque je les mis sans trop de précaution sur mes radeaux , les avoient toutes brisées. Quoi qu'il en soit, un morceau qui se rencontra sous ma main , en cherchant dans mes effets de quoi raccommoder mes vêtemens qui tomboient par lambeaux , me servit de modèle pour en faire une de terre cuite. Après plusieurs tentatives que je fis d'abord très-gauchement , je vins à bout de fabriquer une grosse pipe de la même matière que ma vaisselle , & qui , à la forme , à l'élégance & à la légèreté près , tiroit la fumée tout aussi-bien que la meilleure pipe de Hollande. Cette nouvelle invention me fit presque autant de plaisir que mes autres découvertes , & ne laissa pas de me confirmer dans mon habileté à saisir les objets de toutes sortes de métiers.

J'avois encore assez de tabac que je conservois sans trop savoir pourquoi ; j'en avois d'ailleurs découvert quelques plantes que je cultivai depuis ce moment avec soin. J'avois aussi trouvé des cannes de sucre que j'aurois pu également transplanter & multiplier ; mais , dans ma situation , cette sensualité m'eût paru déplacée , pour ne pas dire coupable ; ce superflu , d'ailleurs , m'eût demandé une culture & un temps que je devois employer aux choses utiles & indispensables. Je ne peux m'empêcher d'observer ici que la plupart des honnêtes gens auroient cette denrée en horreur , s'ils savoient ce qu'elle coûte à l'humanité. Je suis même très-surpris qu'on n'ait pas encore trouvé , pour la préparation du sucre , des procédés moins pénibles & moins dangereux.

Il y avoit alors près de onze ans que je vivois dans la retraite & le silence, si l'on excepte mes soliloques & mes dialogues avec mon perroquet. Il est inutile de répéter l'histoire de mes occupations & de mes amusemens; on sent de reste que c'étoit toujours à-peu-près le même train de vie.

Mes vêtemens dépérissoient; ce fut en vain que je voulus les raccommoder; tout s'en alloit par pièces & par morceaux; il me restoit encore heureusement quelques chemises. On dira peut-être qu'étant seul dans mon isle, & dans un climat chaud, j'aurois pu fort bien aller tout nud; mais, outre que je ne pus jamais m'y résoudre, ni même en supporter la pensée, le soleil étoit trop ardent pour une peau Européenne, & accoutumée à être couverte. J'étois presque toujours en che-

mise ; mais dans les saisons pluvieuses , cela ne suffisoit pas ; j'eus donc recours à mes peaux séchées. Je pris mesure sur le reste de mes haillons , & je les taillai à-peu-pres sur ce modèle : j'en gâtai beaucoup avant que de parvenir à les bien arranger ; enfin , à force de couper , de retourner & de recommencer , je réussis à rassembler avec du gros fil quelques peaux dont je me fis un surtout assez léger & impénétrable à la pluie ; le poil étoit en dehors , & la pointe en bas : par ce moyen l'eau glissoit facilement dessus sans l'imbiber. Je fis de même un grand bonnet fort élevé , pour me préserver des coups de soleil lorsque je travaillois , à la terre , parce qu'alors je ne pouvois tenir mon parasol sur la tête.

Qu'on juge de ma figure dans cet équipage ; mon habit de

peau de chevre, avec son poil ; me pendoit jusqu'à mi-jambe , & ressembloit assez à une robe Arménienne ; je n'étois fait aussi de vastes culottes , des bottines & des sandales de la même étoffe. J'avois par-dessus tout cela deux ceinturons aussi de peau ; le plus large , attaché sur mes hanches , me servoit à porter une scie & ma hache ; l'autre , qui étoit au-dessous de la poitrine , étoit garni de quatre pistolets.

J'avois encore une sorte de bandoulière , au bas de laquelle pendoit sous le bras gauche un sac ou une carnafière qui contenoit mes munitions ; je portois , de plus , sur le dos une corbeille , ou plutôt une hotte d'osier , qui me servoit pour le transport de mes vivres , & de ce dont j'avois besoin. Mon visage n'étoit pas aussi brûlé que naturellement il auroit

pu l'être dans un pays situé à huit ou neuf degrés de la ligne équinoxiale. J'avois laissé par négligence croître une fois ma barbe jusqu'à la longueur de douze à quinze pouces : comme j'avois des ciseaux & des rasoirs, je me la coupois ordinairement d'assez près; mais je m'étois fait un plaisir de conserver mes moustaches qui devinrent monstrueuses : je ne crois pas que Turc, Polaque, Suisse, & même Chinois, en aient jamais eu de pareilles. Qu'on se représente mon image telle que je viens de la tracer, & surmontée de mon grand parasol, avec un fusil sous le bras, & l'on aura une juste idée de ma parure.

Je ne doute point que, si l'on m'eût rencontré en Angleterre dans cet habillement aussi bizarre qu'étrange, je n'eusse répandu l'alarme & l'épouvante dans tous

les endroits où j'aurois passé.

Je n'avois pas oublié mon canot , ni les provisions qu'il renfermoit , & que j'allai chercher en plusieurs courses. Chaque fois que je le revoyois , j'avois un grand regret de l'abandonner par la crainte d'un semblable accident. Je ne voulois cependant pas moins faire par terre le tour exact de mon isle , puisque je n'osois plus l'entreprendre par mer. Je me déterminai enfin à aller de nouveau faire des observations sur la même colline d'où j'avois apperçu le courant qui pensa me faire périr.

Je me remis donc en route ; mais arrivé au sommet de cette éminence , quel fut mon étonnement de voir la mer calme & tranquille , plus de courant , plus de mouvemens impétueux , rien en un mot de ce que j'avois observé. Je donnai la torture à mon

esprit pour connoître les causes de ce changement. Je conjecturai d'abord, avec raison, que sa violence ne venoit que du reflux de la mer, qui, partant de l'ouest, & se joignant au cours de quelque rivière, étoit le principe de cette impétuosité qui m'emporta malgré moi, & qui faillit me perdre à jamais. Il n'étoit pas encore midi, lorsque je fis ces remarques; celles que je répétai le même soir, me confirmèrent d'autant plus dans mon opinion, que je revis le même courant & la même rapidité, avec quelque légère différence dans sa direction.

Je conclus delà qu'en prenant bien mon temps, il me seroit fort aisé de ramener mon canot près de chez moi. Mais le souvenir du danger & de la frayeur que j'avois éprouvés, me laissa encore indécis sur le parti que je pren-

drois ; j'avois même déjà quelque envie d'en construire un autre , pour en avoir deux pour les deux côtés de mon isle.

Dans cette irrésolution , je revins dans ma citadelle : plus je réfléchissois sur mon sort , moins enfin je le trouvois malheureux.

J'allois cependant de temps en temps sur les hauteurs , à la découverte de quelques vaisseaux , afin de n'avoir rien à me reprocher pour le recouvrement de ma liberté. Je ne manquois de rien , & pour ma vie , fût-elle de cent ans & au-delà ; mon troupeau , dont l'enclos étoit devenu aussi touffu que les autres , & plus solide qu'une muraille , pouvoit me fournir de la viande , du lait , du beurre , du fromage , lorsque l'âge ne m'auroit plus permis d'aller chasser au loin : à cette occasion il me vint une bonne idée pour mé-

nager ma poudre. Je me fis un arc & des flèches que je ferai du mieux que je pus avec des pointes de feuilles de laiton que j'avois trouvées dans les débris du bâtiment. Je m'exerçai à tirer de cette arme, & en moins de six mois, j'acquis tant de dextérité, que je tuois assez facilement des oïseaux perchés, & quelquefois au vol : je ne sortois cependant pas sans mon fusil, pour parer aux inconvéniens ; mais je ne m'en servois presque plus.

Par mes travaux, il est aisé de juger que je n'étois point paresseux ; quoique dans l'abondance de toutes choses, je ne me relâchai point. J'étois sans cesse occupé de conserver mes fortifications, tant de ma maison que de ma treille ; d'entretenir & d'augmenter mon troupeau, qui montoit alors à près de cinquante che-

vres de tout âge ; de cultiver mes grains , mon tabac , ma vigne , mes limons , enfin de renouveler mes ustensiles de ménage , à mesure qu'ils se brisoient. Ma résignation aux décrets éternels m'avoit enfin donné cette tranquillité d'ame , si peu connue dans le monde , & que j'avois obtenue par la prière. Mais voici le moment où la Providence , sans doute pour mon bonheur , voulut que mon cœur fut tourmenté par de nouvelles inquiétudes.

Un jour que je revenois de visiter mon canot , je vis très-distinctement sur le sable l'empreinte non équivoque , & fraîchement tracée , d'un pied nud d'homme. Je fus immobile à cet aspect , comme si j'eusse été frappé de la foudre. Jamais surprise ne fut égale à la mienne ; la frayeur s'empara de mes sens , comme si j'eusse

été entouré de nombreux ennemis prêts à m'égorger impitoyablement. Je doutai un moment si je dormois, ou si je veillois; je prêtai l'oreille, & j'ouvris les yeux d'une manière qui tenoit de la stupidité. Mais je n'entendis rien, je n'apperçus rien: je volai sur le champ au plus haut de la colline prochaine, & je ne découvris rien encore; j'en descendis avec précipitation, & je courus vers le rivage, où rien aussi ne s'offrit à mes regards; je revins à l'endroit fatal, espérant que l'imagination seule auroit pu opérer ce prodige. Mais je revis aussi clairement que la première fois les marques évidentes d'un pied de créature humaine; je distinguois les ongles, les doigts, le talon, enfin toute sa forme. Je ne savois que conjecturer de cet événement; il me vint dans la tête une foule d'idées effrayantes.

Les contes absurdes & ridicules de lutins, de revenans & d'apparitions, que les nourrices & les bonnes font aux enfans, se renouvelèrent dans mon esprit. Je n'ignorois pas la chimère de ces hystoires extravagantes; mais la force de l'impression qu'elles laissent sur de tendres cerveaux, se faisoit encore sentir sur le mien. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination frappée trouve dans tous les objets qu'elle rencontre : chaque buisson me parut un phantôme, chaque arbre un géant; tout prenoit à mes yeux égarés des formes étranges & fantastiques.

Je pris bientôt la fuite vers mon fort, regardant à chaque instant derrière moi, & me croyant même poursuivi par quelque génie malfaisant; jamais re-

nard ne se terra avec plus de vitesse que je me sauvai dans mon château.

Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, ni même me rassurer encore le jour suivant. Mes craintes ne faisoient qu'augmenter ; enfin après les réflexions les plus profondes , je sentis que ce que j'avois apperçu, ne pouvoit être que les traces de quelques Sauvages du continent, dont le canot avoit été jeté sur mon isle par des vents contraires ; & que l'ayant, avec raison, jugée inhabitée, ils s'en étoient retournés, sans avoir peut-être plus d'envie d'y revenir que je n'en avois de les y voir débarquer.

Je rendis grâces à Dieu de ce qu'ils ne m'avoient ni rencontré, ni remarqué ma chaloupe , au moyen de laquelle ils auroient sans

doute présumé que l'Isle n'étoit pas déserte; ce qui peut être les eût portés à la fouiller & à me découvrir.

Les agitations de mon ame ne peuvent se peindre; tantôt je me flattois d'être en sûreté; tantôt je croyois les voir revenir en grand nombre, & je pensois avec amertume que si j'échapois personnellement à leur recherche & à leur barbarie (car il étoit difficile de me trouver) ils pouvoient au moins détruire mon bled, mon troupeau, & me réduire ainsi à la dernière misère.

Ces appréhensions, qui me paroissoient assez fondées, affoiblirent dans mon cœur ma confiance en la divine miséricorde, comme si celui qui m'avoit nourri jusqu'à ce jour par une espece de miracle, manquoit de puissance pour me soutenir dans l'adversité,

De combien (1) de sources secrètes , opposées les unes aux autres , les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ? Nous haïssons le soir ce que nous avions chéri le matin : nous évitons aujourd'hui ce que nous avions cherché hier. Nous désirons un objet avec passion , & quelques momens après nous ne sçaurions seulement en soutenir l'idée. J'étois alors un triste exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeois mortellement de me voir entouré du vaste Océan , condamné à la solitude , banni de la société humaine ; je me regardois comme un homme que le ciel trouvoit indigne d'être au nombre des vivans & de tenir

(1) On a copié cet *alinea* & une partie du suivant , dans l'ancienne traduction , parce qu'il étoit inutile d'y rien changer.

le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'auroit paru une espece de résurrection, &, après mon salut, la plus grande grace que je pusse obtenir de la bonté divine. Je tremblois alors à la seule idée d'un être de mon espece. L'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges, me causoit les plus mortelles frayeurs. Telles sont les vicissitudes de la vie, source féconde de réflexions pour moi, lorsque je me suis trouvé dans une assiette plus tranquille.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je considérai que ma triste situation étoit l'effet d'une providence infiniment éclairée, & qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les décrets de la sagesse suprême, je commettois de l'autre la plus haute injustice, en prétendant me soustraire à la
souveraineté

souveraineté d'un Etre qui, comme mon Créateur, a un droit absolu de disposer de mon sort.

Dans le cours de mes réflexions sur cet événement, je me mis dans l'esprit que mes craintes n'étoient que chimériques, & que ce que j'avois remarqué étoit peut-être l'empreinte de mon propre pied; ne faisant pas attention que je portois ordinairement des sandales de peau de chevres. Cette idée néanmoins me fit reprendre courage; je me mettois au nombre de ces bonnes gens, qui; à force de raconter des histoires de spectres qu'ils n'ont jamais vus, finissent par en avoir plus de peur eux-mêmes que ceux auxquels ils les débitent.

Encouragé par cette pensée de n'avoir eu à redouter que mon ombre, je me rendis à ma maison de campagne; je ne marchois

cependant encore qu'avec terreur, comme un homme qui auroit fait un mauvais coup. Je revins ensuite voir mon troupeau qui avoit beaucoup souffert de mon absence; le lait de quelques-unes de mes chevres étoit presque tari. Ayant mis ordre à mes affaires, je retournai, non sans inquiétude, au même endroit où j'avois vu le vestige en question. Indépendamment qu'il étoit plus grand que mon pied, je m'aperçus qu'étant pour ainsi dire chaussé, je ne pouvois avoir laissé des traces ni de doigts ni d'orteils; ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, & mon cerveau de nouvelles craintes. Le frisson me prit; & je m'enfuis chez moi aussi vite que la première fois, bien convaincu que des hommes étoient descendus sur ce rivage, ou qu'un coin de

l'isle, que je ne connoissois pas, étoit habitée; qu'ainsi je courois risque quelque jour d'être découvert & attaqué à l'improviste.

Quelles résolutions bizarres les hommes ne font-ils pas capables de prendre quand la frayeur les aveugle! Ce sentiment, ordinairement invincible, étouffe la raison qui devroit les éclairer. Je fus dans de longues incertitudes sur le parti que je prendrois. Tantôt je voulois détruire mes enclos, ma forteresse, ma treille, mes champs, pour ôter aux Sauvages tout soupçon sur ma retraite, & chercher une caverne au fond des bois pour m'y cacher avec mon troupeau, & tous mes effets; tantôt je voulois chercher pendant les nuits, un autre endroit plus détourné, & plus avantageux pour m'y fortifier; c'est ainsi que l'image du danger

& en cas d'attaque, de pratiquer dans les haies, ou plutôt dans les murs de mon château, & entre les palissades, différentes meurtrières pour pouvoir y passer mes mousquets, & faire feu sur les assiégeans de toute mon artillerie. Je plantai à la distance de leur portée, plus de vingt milliers de jets de ces arbres qui croissent si promptement, & j'en agrandis mon premier bosquet. Ils réussirent tous à merveille, au point qu'en moins de deux années, *ma* citadelle fut environnée *d'un* double bocage presque impénétrable. L'espace que j'avois laissé entre mon rempart & les bois, étoit propre à me faire voir l'ennemi à découvert, sans redouter d'embuscades de sa part.

Je trouvai aussi un endroit propre à cacher une partie de mon troupeau ; je travaillai *à* l'enclorre

avec une égale ardeur , & j'y conduifis deux chèvres & deux boucs pour m'y procurer une féconde reflource , au défaut de la première.

Le feul veftige d'un pied d'homme me donna toutes ces peines. Il y avoit déjà deux ans que je vivois dans ces tranfes mortelles qui répandoient beaucoup d'amertume fur ma vie ; les troubles que jetoit dans mon ame cette terreur panique & continuelle , l'attiédiffoient & la détournoient fouvent de mes prières ordinaires. Je vainquis enfin cette tiédeur dangereufe & je m'abandonnai fans réferve & pour toujours aux volontés du fouverain Être.

Après avoir fait ces arrangements , je pris une de mes lunettes d'approche , que j'avois auffi fauvées du navire , & dont je m'étois très-peu fervi jufqu'alors :

j'allai à la découverte, de hauteur en hauteur , pour prendre , au cas que j'apperçusse quelque chose de nouveau , les mesures convenables à ma sûreté. Je m'avançai vers la pointe occidentale de mon isle plus avant que je n'avois encore fait ; je montai sur la colline la plus élevée , d'où j'entrevis , dans un très-grand éloignement , une chaloupe qui paroissoit voguer vers le continent dont j'ai parlé. Je la perdis insensiblement de vue , sans avoir pu m'assurer de sa grandeur , ni du nombre , ni de l'espèce d'hommes qu'elle pouvoit contenir. Cette découverte me confirma dans mes idées que l'on débarquoit quelquefois dans l'isle ; mais ce qui m'en convainquit pleinement , c'est qu'en descendant de cette colline , & portant mes pas vers une plage où je n'avois pas encore été , je marchai sur les

débris épouvantables d'un festin d'antropophages. Je vis les restes d'un feu dont les cendres étoient encore chaudes. Il y avoit un banc creusé dans la terre en forme de cercle, & dont le centre servoit de table. Les environs étoient jonchés d'ossements humains ; je distinguai des crânes, des pieds & des mains demi-rongées ; cet affreux spectacle me remplit d'horreur , & suspendit pour quelques momens mes terreurs sur mon propre danger. J'avois bien entendu parler de ces repas abominables ; mais l'imagination ne peut s'en faire une image aussi révoltante & aussi odieuse que la réalité. J'eus beau détourner les yeux de dessus ce tableau dégoûtant , je sentis mon estomach se soulever ; j'allois même tomber en foiblesse , si la nature ne se fût soulagée par un vomissement violent & convulsif.

Revenu à moi-même , je tournai mes pas vers la colline pour regagner ma demeure. L'impression que l'idée de ce carnage & ces ossemens épars firent sur mon cœur , fut si profonde que je m'arrêtai tout court , comme un homme qui se trouve à l'improviste sur les bords escarpés d'un abyme ; j'élevai mon ame vers la Divinité en lui rendant graces , les larmes aux yeux , de m'avoir fait naître chez un Peuple civilisé qui avoit le bonheur de la connoître , de l'adorer , de l'aimer , & de ne voir que des frères dans ses semblables. Je la remerciai aussi de m'avoir soustrait lors de mon naufrage , & même jusqu'à ce jour , à la brutalité inconcevable de cette nation farouche. Plein de cette pieuse reconnoissance , je revins assez tranquillement chez moi , où je repris les

K-v

forces que j'avois perdues , & quelque repos dont j'avois grand besoin.

Cet événement me replongea bientôt dans la mélancolie , non que je désespérasse de la bonté de Dieu ; mais la férocité de ces Sauvages avoit laissé dans mon ame, naturellement compatissante, des traces si fortes de leur barbarie , que je croyois quelquefois pendant mon sommeil , quelquefois même éveillé , être présent à ces repas inhumains ; je croyois aussi entendre souvent les cris douloureux de ces malheureuses victimes de leur cruauté ; en un mot , rien ne pouvoit effacer de mon esprit ce souvenir affligeant.

Depuis ce tems , je ne sortois qu'avec de grandes précautions ; je ne pensai plus à mon canot , ni à m'en construire un autre ; j'étois toujours sur le *qui vive* &

sur mes gardes , pour être prêt à tout événement. Mais le tems , ce grand consolateur , me fit rentrer peu-à-peu , aux longues courses près , dans le même train de vie ; cependant je n'avois pas moins fans cesse les yeux & les oreilles au guet ; quoique ces inquiétudes suivies me tinssent en haleine , & me rendissent plus alerte , elles avoient néanmoins émouffé mon industrie. J'avois eu le projet , avant cette époque fatale , de me faire de la bière ; je ne manquois pas de grain pour cet objet ; mais je n'avois ni houblon , ni germoir , ni chaudière , ni cuve ; malgré ces obstacles , je suis certain que j'en fusse venu à bout , si mon esprit eût été moins tracassé. Il est vrai que ma grande marmite qui m'avoit été inutile , m'eut fort bien servi à cet usage , & qu'au lieu de tonneaux , j'au-

rois pu faire d'énormes cruches de terre , garnies d'osier , dans lesquelles cette boisson se feroit conservée , & m'eût procuré de la levure , pour donner à mon pain le degré de bonté qui lui manquoit. J'avois bien un baril vuide , mais il s'étoit défoncé par la sécheresse ; & non-seulement je ne pus jamais réussir , malgré tous mes efforts , à en faire un sur ce modèle , je ne fus pas même assez habile pour le racommoder : & y remettre un fond.

Tous les ressorts de mon esprit ne se montoient plus que pour imaginer un moyen sûr de venger l'humanité , en détruisant une troupe de ces Cannibales , ou du moins en les troublant dans leurs fêtes sanguinaires , & en leur donnant une alarme assez vive pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'isle ;

mais quand je réfléchissois que j'étois seul, & que ces monstres dénaturés, armés de flèches, de javelots & de massues, dont les coups étoient presque aussi redoutables que ceux de nos armes à feu & de nos épées, ne venoient sans doute qu'en compagnie nombreuse, mes idées de vengeance s'évanouissoient.

Il me vint un jour en pensée de faire une mine sous l'endroit où j'avois remarqué un tas de cendre, & d'y mettre cinq ou six livres de poudre, qui s'allumant dès que le feu y pénétreroit, feroit sauter tous ceux qui seroient aux environs. Mais, d'un côté, le peu de poudre qui me restoit, & que je voulois conserver, & de l'autre, l'incertitude de l'effet de la mine, & de l'endroit précis de leur étrange cuisine, qu'ils pouvoient changer à chaque

voyage, me firent encore renoncer à ce projet. Enfin, à force de tourmenter mon imagination à cet égard, je fus d'avis que le meilleur parti étoit de chercher un endroit propre à me mettre en embuscade, à la portée du mousquet, & de les canarder successivement sans sortir de ma cachette.

Je trouvai bientôt un lieu commode & tel que je le desirois; c'étoit un gros arbre creux, à la pointe d'un bois épais, laquelle s'avançoit vers le rivage. J'y transportai toute mon artillerie; mes fusils étoient chargés de mitraille, & mes pistolets de plusieurs chevrotines.

Pendant près de deux mois, je ne manquai pas d'aller tous les matins me mettre quelques heures en sentinelle au haut de la colline qui étoit à une lieue de

chez moi; elle dominoit sur le bocage où je pouvois aller m'embusquer auffi-tôt que les canots des Sauvages se feroient approchés de la côte; mais je ne découvris absolument rien quoique avec une lunette excellente.

Fatigué d'attendre, & voyant revenir la saison des pluies, je remis ce projet à un autre temps, & je repris mon genre de vie ordinaire. La retraite me rendit plus à moi-même, & me fit réfléchir sur l'action que je voulois commettre. Eh quoi, me disois-je, de quel droit me constitué-je leur juge & leur bourreau? De quelle autorité puis-je venger le sang qu'ils répandent tour à tour? Ils n'ont sans doute pas le moindre dessein de braver la justice céleste, & croient pouvoir dévorer leurs prisonniers aussi innocemment que nous mangeons un poulet.

En supposant même qu'ils fussent criminels, ce n'étoit pas mes affaires ; ils ne m'avoient point offensé personnellement , & ce que j'entreprendois ne pouvoit s'excuser que par la nécessité d'une défense légitime contre leurs attaques. Mon projet étoit aussi barbare que leur conduite , & justifioit la cruauté des anciens Espagnols qui détruisirent l'une des plus vertueuses Nations du monde, moins encore par haine ou par vengeance que par la plus infâme avarice , & pour s'emparer des mines d'or que ces sages Américains fouloient aux pieds. Ce trait de leur histoire ne s'effacera jamais , & rendra leur mémoire odieuse à la dernière postérité. Ces considérations éteignirent ma fureur ; & je sentis qu'un seul Sauvage échappé d'une troupe que j'aurois tenté d'exterminer,

suffisoit pour exciter toute une peuplade à venir visiter mon isle , & à venger la mort de leurs frères ou de leurs amis. Je conclus donc que la religion , le bon sens , & la politique me prescrivoient la loi de me tenir à l'écart , & de faire en sorte qu'on n'eût aucun soupçon qu'un être raisonnable fût relégué dans ce désert.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière ; c'étoit la dix-neuvième de ma solitude. Je profitai seulement d'un temps favorable pour ramener , à la faveur d'un beau clair de lune , mon canot , du côté oriental de l'isle , où je trouvai un enfoncement sous des rochers élevés qui le mettoient à l'abri de tout accident.

Je vécus depuis ce tems-là plus retiré que jamais , en ne sortant que pour les choses indispensa-

bles , & en observant même de ne faire aucun bruit ; je ne tirois plus de coup de mousquet , crainte d'être entendu ; mon troupeau me suffisoit , & mon arc dont je me servois alors avec beaucoup d'adresse , fournissoit à la délicatesse de ma table ; je ne faisois plus de feu que la nuit , & je ne me servois que de braise & de charbon , dans le jour , par l'appréhension de la fumée qui pouvoit me trahir de fort loin. Je découvris encore avec un sensible plaisir , un antre admirable dans le plus épais de la forêt , dont la hauteur & l'étendue surpassoient quatre fois celle de ma caverne ; c'étoit le plus beau souterrain ou la plus charmante grotte que j'aie vue de ma vie. L'entrée en étoit placée de façon que ce n'est que par le plus grand hasard que je la trouvai ; c'étoit une ressource de plus pour la sûreté d'une partie

de mes effets, & pour la mienne propre, au cas que j'eusse été un jour contraint de m'y réfugier; j'ajoutai encore par l'art aux difficultés que la nature avoit placées à l'ouverture, en la garnissant de ces jeunes plants dont j'ai parlé. J'oubliois de rapporter à cette occasion une aventure qui me causa une terreur panique, dont j'eus peine à revenir. A ma première entrée dans ce repaire obscur, je vis dans le fond deux yeux brillans comme les étoiles; je fis une courte prière au ciel, dans la croyance que c'étoit quelque mauvais génie, car il n'étoit pas à supposer qu'il y eût là une créature humaine; je craignis ensuite d'y trouver un animal féroce ou vénimeux; je voulus cependant m'affurer du fait; j'y revins le lendemain avec une torche que je m'étois faite de plusieurs

bouts de cordages enduits de graisse ; à peine eus-je mis le pied dans cet antre , que ma frayeur redoubla par une sorte de soupir que j'entendis , suivi de quelques sons mal articulés. J'avoue que je sentis mes cheveux se dresser , & ma peau se crisper. Une sueur froide me coula du front ; je mis cependant à tout hasard le pistolet à la main , & faisant le dernier effort pour repousser ma crainte , par la pensée que la protection Divine , qui m'avoit si visiblement soutenu dans mes adversités , ne m'abandonneroit sans doute pas , j'avançai avec intrépidité sur cet objet inconnu , & ce ne fut pas avec peu de surprise que je vis un vieux bouc presque mourant. Voilà , à peu de choses près , comment se terminent toutes les histoires de spectres qui causent tant de frayeurs ridicules.

Le seul moyen de les dissiper & de les vaincre , c'est d'aller droit au prétendu phantome, qui le plus souvent n'est qu'un buisson , ou un tas de hardes , si c'est dans un appartement, ou autre objet semblable.

Je passai encore environ quatre années en suivant ma routine ordinaire ; la seconde caverne que j'avois en partie meublée , me servoit de retranchement , & je la regardois comme ma dernière ressource , dans le cas que les Sauvages eussent trouvé , pillé & dévasté mes différentes plantations.

J'étois alors à la vingt-troisième année de ma résidence dans cette isle , & si accoutumé à ma manière de vivre , que , sans la crainte des Sauvages , j'eusse consenti sans trop de peine à y passer le reste de mes jours. J'avois même

augmenté mes amusemens ; je donnai plusieurs camarades à mon perroquet , qui à son tour les instruifit à parler. Comme on dit que ces animaux vivent plus d'un fiècle, peut-être font-ils encore vivans, & que rentrés dans les bois depuis mon départ, ils ont enfeigné aux autres perroquets de l'ifle à prononcer mon nom , & à dire : *Pauvre Robinson, où avez-vous été, comment êtes-vous venu ici ? &c....* Certainement fi quelque Anglois avoit le málheur d'y faire naufrage & de la parcourir, je ne doute point qu'il n'ait une grande frayeur d'entendre parler quelques mots de fa Langue dans ce défert, fans voir de créature humaine. Mes chats qui s'étoient accouplés avec je ne fais quels animaux qui leur reffembloient , & dont j'en avois vu un fur mes cofres à mon abord dans l'ifle , s'étoient telle-

ment multipliés qu'ils infestoient mon habitation , & dévoroient tout ce qu'ils trouvoient ; je fus contraint d'en détruire la race ; je n'en gardai que trois ou quatre des plus jeunes, avec la précaution de noyer leurs petits à mesure qu'ils naïssoient ; mais mon chien étoit mort de vieillesse , fans avoir pu me laisser de postérité. J'avois aussi attrapé plusieurs nichées d'oiseaux de différente espèce, bons à manger & de très-beau plumage, dont j'ignorois le nom. Je les élevai avec soin , & , après leur avoir coupé les ailes , je formai une sorte de basse-cour, où ils s'accoutumèrent à pondre & à couver comme nos volailles. En un mot, j'étois content de mon sort, pourvu que les Sauvages, je le répète , ne vinssent pas renverser l'édifice de mon bonheur. Mais le ciel en avoit

autrement ordonné, & je touchois bientôt au moment d'une révolution qui fut le principe de ma délivrance.

L'un des temps que j'avois choisi pour ma moisson étoit venu. Comme j'allois couper mes grains avant le lever du soleil, j'apperçus une grande lueur sur le rivage. Ce n'étoit pas du côté où j'avois trouvé les restes de ces repas affreux que j'ai décrits, mais bien du côté de mon habitation & à environ une demi-lieue de moi. Je me sauvai bien vite au Château pour me mettre en état de défense ; car la peur me faisoit déjà voir les Sauvages sur mes talons ; je chargeai toutes mes armes, que je posai dans les meurtrières & creneaux ou embrasures que j'avois pratiqués pour tirer à couvert, bien résolu de me battre jusqu'à la dernière extrémité ; je n'oubliai

n'oubliai point d'implorer l'affistance du ciel, & j'attendis l'ennemi pendant plus de deux heures ; fort impatient de sçavoir ce qui se passoit au-dehors. Je n'avois personne pour aller le reconnoître ; je pris donc le parti, ne pouvant soutenir plus long-temps une si cruelle incertitude, d'y aller armé jusqu'aux dents & muni de ma lunette d'approche. Je grimpai sur la cime d'un rocher, où m'étant mis ventre à terre, je découvris neuf Sauvages qui alloient & venoient autour d'un grand feu, apparemment pour préparer leurs mets abominables, ou pour se réjouir après s'en être rassasiés ; car je ne vis pas trop distinctement leurs manœuvres : mais il m'a semblé par leurs gesticulations & leurs sauts qu'ils se livroient à la joie. Je découvris aussi deux canots seulement qu'ils avoient tirés

sur le sable, sans doute, afin d'attendre le reflux pour s'en retourner; ce qui calma beaucoup mes inquiétudes pour l'avenir; car je jugeai que je pouvois moissonner & courir sans danger durant tout le temps qu'ils prenoient pour leur départ. En effet, je les vis bientôt se jeter dans leurs barques & faire force de rames; je descendis alors de mon poste, & j'allai sur la place où cette scène tragique venoit de se passer; je vis de nouveau des ossemens humains, dont je m'éloignai avec précipitation.

Je voulus visiter aussi l'ancien rivage où j'avois découvert la première fois les débris de leur festin barbare, & je reconnus qu'il s'y étoit passé la même scène, & dans le même temps; j'aperçus même en mer trois canots qui regagnoient le continent.

Les descentes qu'ils faisoient

dans l'isle devoient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois sans que j'en retrouvassé la moindre marque. Cependant ce que je venois d'en revoir ralluma toute ma fureur; j'oubliai toutes mes réflexions sur l'inhumanité de surprendre & de donner la mort à des hommes qui ne me vouloient point de mal, puisqu'ils ignoroient mon existence; mais la colère l'emporta, & je rêvois nuit & jour aux moyens de l'affouvir; un nouvel incident détourna pendant quelque temps mes idées sangui- naires. Un matin, avant le lever de l'aurore, que j'étois allé sur cette éminence où j'avois, comme je l'ai dit, amoncelé depuis si long- temps un tas énorme de bois de toute espèce, pour en faire un signal en y mettant le feu, au cas de besoin, j'entendis très-distinctement un coup de canon, on peut

juger de ma surprise : elle fut bien différente de toutes celles que j'avois éprouvées jusqu'alors. Je vis un moment après, une lumière semblable à un éclair qui m'en annonça un second, & qui en effet vint frapper mes oreilles en moins d'une demi-minute. Je jugeai d'abord que c'étoit un vaisseau en danger qui demandoit du secours à un autre qui alloit avec lui de conserve. J'imaginai là-dessus que si j'étois incapable de lui en donner, il pourroit peut-être, lui, m'en procurer; ainsi je mis le feu à mon grand bucher, dont la flamme, par sa hauteur & son étendue, a sans doute été aperçue de ce bâtiment, puisqu'il tira un troisième coup qui fut suivi de plusieurs autres.

Lorsque le jour parut, & que l'air fut un peu éclairci, je n'entendis plus rien; mais je vis de

très-loin un objet immobile qui me parut être un vaisseau à l'ancre. Voulant absolument sçavoir ce que c'étoit, je me transportai au midi de mon isle, pour être plus à portée de découvrir distinctement ce que j'avois tant d'intérêt de connoître; je vis alors à mon grand regret le corps d'un vaisseau qui s'étoit brisé pendant la nuit sur ces rochers cachés. Il n'est point d'impression assez énergique pour peindre le desir que j'avois de voir au moins un seul homme sauvé de ce naufrage, afin de trouver un compagnon dans ma solitude; je n'avois jamais senti avec tant de force que dans cet instant, le malheur d'être privé de toute société. J'eus la douleur de voir le lendemain sur le rivage le cadavre d'un mouffe noyé; il n'avoit qu'une veste, une chemise, & une mauvaise

paire de culottes ; je ne pus jamais deviner de quelle nation il étoit. Il avoit dans ses poches douze pièces de huit, & une pipe fort bonne , qui , à mes yeux , étoit bien plus précieuse que son argent.

Je ne pus résister à l'envie d'aller visiter le vaisseau , moins pour augmenter mes richesses, que pour voir si je ne pourrois pas sauver encore quelque personne vivante ; les dangers que j'avois essuyés par les courans , disparurent , & j'espérai de manier mon canot avec tant de précaution que je m'assurais du succès. J'observai encore la mer des deux côtés, & je vis clairement que comme le courant du reflux sortoit du midi de l'isle , celui du flux rentroit au nord ; ce qui étoit favorable pour mon retour. Enhardi & rassuré par cette observation , je m'embarquai au

commencement de la marée ; je dirigeai au septentrion jusqu'à ce que je me sentis emporté vers l'est , sans cependant être assez maîtrisé pour m'empêcher de gouverner ; & de cette manière j'arrivai au vaisseau en moins de deux heures.

Ce bâtiment qui me parut Espagnol par sa structure , étoit comme cloué entre deux rocs ; sa poupe étoit fracassée par la mer ; sa proue qui avoit donné contre les rochers étoit dans le même état ; le beau-pré seul restoit debout vers la pointe de l'éperon. Au bruit que je fis en approchant de ce vaisseau , un chien parut sur le tillac en aboyant ; je l'appellai , & il vint dans la mer pour venir me joindre ; je l'enlevai dans mon canot , où je lui donnai du pain qu'il dévora comme s'il n'eût mangé de huit jours ; je lui fis ensuite boire

de l'eau fraîche qui parut lui faire le plus grand plaisir. Ce pauvre animal me careffa d'un air si soumis, qu'il sembloit me promettre une fidélité à toute épreuve.

Excepté le chien, il n'y avoit rien de vivant dans le navire, & presque toute la cargaison me parut avariée par l'eau. Je vis auprès de la chambre de proue un spectacle bien touchant ; deux hommes noyés & qui se tenoient embrassés l'un l'autre ; je trouvai cependant en assez bon état deux coffres que je descendis dans ma chaloupe, sans perdre de temps à examiner ce qu'ils contenoient. Le vaisseau me parut richement chargé, & je jugeai qu'il étoit destiné pour *Buenos-Ayres* ou *Rio de la Plata*. J'emportai aussi deux mousquets, trois pistolets, un sac de poudre, une pelle à feu, des pincettes, deux chauderons de

cuivre, une chocolatière, & un baril de liqueurs d'environ vingt pots que j'eus bien de la peine à mettre dans ma chaloupe; voyant alors la marée qui devoit me ramener chez moi, je repartis & revis ma baie sans accident.

Je me consultai pour sçavoir où je déposerois mes nouvelles acquisitions, mais avant tout j'en fis l'examen. Je trouvai dans l'un des coffres un cabaret fort propre, & une petite Pharmacie, avec différentes eaux cordiales, & quelques pots de confitures excellentes, une douzaine de bonnes chemises, des cravates de diverses couleurs, des mouchoirs blancs; environ onze cens cinquante pièces de huit; six doubles pistoles & quelques bijoux d'or pesant ensemble environ deux marcs. Cette trouvaille, sur-tout le linge, les baumes & les cordiaux, me fut

très-agréable ; j'eusse volontiers donné l'argent & les bijoux pour quelques paires de bas & de souliers d'Angleterre ; j'en avois cependant ramassé une paire de chacune , mais de peu de valeur , & qui avoient sans doute appartenu à un pauvre matelot. Je ne pus tirer autre chose de ce navire , tant il étoit maltraité & couvert d'eau ; c'étoit dommage , car je ne doute pas que je n'en eusse rapporté , en plusieurs voyages , des richesses considérables , qui m'eusse servi dans mon retour en Europe.

Je cachai ces nouveaux effets dans ma grotte où je les croyois plus en sûreté ; je remis ma chaloupe dans sa rade , & je retournai à ma demeure où je repris mon ancienne allure ; je me tenois toujours cependant fort soigneusement sur mes gardes ; & je ne parcourois que les endroits

où je n'imaginois pas que les Sauvages pussent venir ; ce qui m'exemptoit de porter à chaque course un faisceau d'armes , dont le poids me fatiguoit extrêmement. Je passai encore deux ans dans une assez heureuse tranquillité, en réfléchissant souvent néanmoins sur mes aventures , & sur le parti insensé que j'avois pris d'abandonner ma plantation du Brésil , qui certainement dans l'espace de vingt-cinq années écoulées , depuis ce temps , auroit pu me produire un fonds de plus de cent cinquante mille *moïdores*. Qu'avois-je besoin de risquer de perdre un établissement sûr pour aller chercher des Negres qu'on m'eût amenés chez moi , & qui ne m'eussent coûté qu'une bagatelle de plus ; le sort de la jeunesse est d'être imprudente , téméraire , & souvent d'échouer dans ses pro-

jets ; il est vrai que la vieillesse , à force de combiner les événemens , d'en examiner trop de côtés , & de prévoir plus de risques qu'il n'y en a , est souvent pusillanime , lente , & finit par ne rien entreprendre : mais l'âge mûr calcule les probabilités en hasardant quelquefois. Si j'eusse comparé les avantages réels de ma situation , avec ceux qu'il étoit incertain que j'eusse retirés de mon commerce de Guinée , je fusse sans doute resté au Brésil , où j'eusse joui de tous les agrémens que procure une grande fortune.

Sans avoir absolument abandonné mon projet destructeur à l'égard des Sauvages , ni de celui de chercher les moyens de revoir ma patrie , ou du moins de me donner un camarade d'infortune , je pensois moins à l'un & l'autre , & j'avois retrouvé une

partie de la tranquillité que la crainte de ces Barbares m'avoit fait perdre. Je connoissois alors le danger. L'ignorer avoit été pour moi un bonheur équivalent à celui de ne pas y être exposé.

Je ne croyois pas être aussi proche que je l'étois du moment de ne plus vivre seul. Un jour que j'allois à la découverte, ce que je faisois de tems à autre, j'apperçus de ma colline avec ma lunette, six canots, & une trentaine de Sauvages débarqués, & se préparant à faire leur festin accoutumé; ils étoient trop nombreux pour penser à les attaquer; mais un événement-imprévu fit naître une occasion, que le ciel sembla favoriser, de m'acquérir un compagnon, un ami, enfin un frere pour partager ma solitude, & pour me faire oublier l'ennui d'une si longue privation de toute société humaine.

En examinant ces affeux préparatifs, je vis quatre prisonniers de guerre destinés à la mort; l'un d'eux tomba bientôt à terre assommé d'un coup de *casse-tête* : on l'éventra soudain, & on le coupa par morceaux pour faire leur infernale cuisine. Un second subit le même sort; le troisième, apparemment plus alerte que les autres, & moins fortement garrotté, brisa ses liens, & s'échappa de leurs mains avec une vitesse incroyable du côté du rivage qui conduisoit à mon habitation; je fus d'abord effrayé de le voir enfiler cette route, craignant qu'il ne fût poursuivi par une grande partie de la troupe; mais je me rassurai bientôt lorsque je ne vis que trois hommes à ses trousses, & qu'il gaignoit considérablement de terrain sur eux. Il y avoit sur le rivage entre lui & mon château une

petite baie qui l'eût arrêté, s'il n'avoit pu la passer à la nage. A peine fut-il sur le bord, quoique la marée fut haute, qu'il s'y jeta à corps perdu, & qu'il la traversa en une quarantaine d'élangs, après quoi il se remit à courir avec la même force. Des trois Sauvages qui le poursuivoient, deux seulement passèrent la baie, & j'observai avec plaisir qu'ils mettoient le double du tems que le premier avoit employé. Je me persuadai alors qu'il leur échapperoit, & que le moment étoit favorable pour m'attacher ce malheureux, & lui sauver la vie s'il en étoit question.

Je descendis précipitamment de mon rocher, & je m'avançai vers la mer; je n'avois pas grand chemin à faire; Je me mis bientôt entre les poursuivans & le poursuivi, en tâchant de faire entendre

à ce dernier par différens signes que je n'étois venu là que pour le secourir ; mais je crois que je lui causai d'abord autant de frayeur que ceux qu'il fuyoit ; je marchai à eux à pas lents , & me jettant ensuite brusquement sur le premier , je l'assommaï d'un coup de crosse , dans la crainte que le coup de feu ne fût entendu par le gros de leur troupe ; je sentis cependant que cela étoit bien difficile à une si grande distance , & que d'ailleurs il étoit impossible aux Sauvages de sçavoir ce que ce bruit inconnu signifioit.

Le second voyant tomber son camarade , s'arrête effrayé ; je vais à lui : mais le voyant armé d'un arc , & prêt à me décocher une fleche , je le préviens , & le tue d'un coup de fusil. Quoique le pauvre fuyard eût vu ses enne-

mis terrassés, il fut si fort épouvanté de l'explosion de la poudre, de sa flamme, de sa fumée, qu'il resta immobile; je vis dans son maintien plus d'envie de fuir que de venir à moi. Je lui fis de nouveaux signes de paix & d'amitié, il s'avança cependant quelques pas, puis s'arrêta encore, & continua ce manège pendant quelques moments : il s'imaginoit sans doute être prisonnier une seconde fois, & que j'allois le tuer aussi. Il est vrai que mon étrange figure, telle que je l'ai décrite, & la forme de mes armes qu'il ne connoissoit pas, étoient peu propres à le rassurer; néanmoins, après avoir fait encore quelques démonstrations capables de lui inspirer de la confiance, il se hasarda de m'approcher; & se jettant à mes genoux, pour me témoigner sa reconnoissance,

il prit un de mes pieds qu'il posa sur sa tête, afin de me faire entendre sans doute qu'il me reconnoissoit pour son maître, & qu'il me juroit une fidélité inviolable. Je le rassurai en lui faisant des caresses, & je lui donnai un coup de liqueur pour achever de le raffermir. Il me parut se rassurer un peu. Il me fit même remarquer que le sauvage que j'avois cru assommé n'avoit été qu'étourdi, & qu'ayant repris quelques forces il cherchoit à se relever; mais dès qu'il vit que je le couchois en joue, il me fit comprendre par ses gestes qu'il desiroit que je lui prêtasse mon sabre, que je lui donnai; en un moment il vole à son ennemi, & d'un seul coup il le décolle aussi adroitement que le bourreau le plus habile de toute l'Allemagne.





Gravé par N. Ponceau d'après J. B. De Mevius.

ROBINSON, LIBÉRATEUR DE VENDREDI, REÇOIT SON HOMAGE.

1^{re} part. Pag. 259

Après cette expédition il revint en gambadant, & en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe. Il mit à mes pieds le fabre & la tête de ce misérable pour m'en faire hommage, en prononçant quelques mots, que je ne compris pas ; mais qui me charmerent, d'autant plus que c'étoit le premier son de voix humaine qui eût frappé mes oreilles depuis plus de 25 ans. Ce qui l'intrigua fort, c'étoit la manière dont j'avois tué l'autre à un si grand éloignement. Il courut au cadavre pour en examiner la blessure qu'il ne pouvoit comprendre ; & s'empara de son arc & de ses fleches.

Dans la crainte qu'ils ne fussent recherchés par le reste de la troupe, qui naturellement devoit être inquiète de leur longue absence, nous les enterrâmes dans

le fable. J'emmenai alors mon sauvage, non dans le château que je ne voulois pas encore lui découvrir, mais dans la grotte où je le fis coucher, après lui avoir fait prendre quelque nourriture, dont il paroïssoit avoir grand besoin.

C'étoit un grand garçon de 20 à 25 ans, bien fait, adroit, robuste & léger. Son air étoit mâle, sans être féroce; on voyoit, au contraire, dans ses traits cette douceur qui est particulière aux Européens. Il avoit les cheveux longs & noirs, le front élevé, les yeux pleins de feu, le teint assez frais, quoique couleur d'olive; le visage rond, le nez agréable, les levres minces, la bouche belle, les dents bien rangées, & blanches comme de l'ivoire.

A son réveil, il vint me retrouver dans mon enclos où j'étois

allé traire mes chevres. Il me répéta la même cérémonie de l'espece de foi & hommage qu'il m'avoit déjà rendu , en faisant toutes les postures imaginables pour exprimer son désir de s'attacher à moi pour toujours : je lui fis connoître également par signes , que j'étois content de lui , & que je ne l'abandonnerois jamais. Je m'appliquai d'abord à lui faire prononcer quelques mots Anglois , & je lui dis qu'il se nommeroit *Vendredi* , en mémoire du jour où il étoit tombé en mon pouvoir. Si mon esclave , ou plutôt mon compagnon possédoit les qualités du corps , il ne manquoit pas de celles de l'esprit. Il avoit de l'intelligence , de la vivacité , de la mémoire , & même de l'invention. Il apprit en très-peu de temps à nommer assez bien toutes les choses qui frap-

poient ses regards. Je l'avois mené le lendemain au haut de la colline, pour m'assurer si les ennemis étoient partis & je ne vis plus personne. En passant par l'endroit où les deux Sauvages étoient enterrés, il me le montra du doigt, en me faisant comprendre que leurs corps étoient bons à manger; comme il ne pouvoit pas encore bien m'entendre par des paroles, je lui exprimai si clairement par ma pantomime l'horreur que cette pensée seule me causoit, qu'il parut la partager, en témoignant beaucoup de soumissions à mes volontés. Nous allâmes de-là au lieu du festin; je ne pus m'empêcher de frémir encore à la vue de ces odieux restes; *Vendredi* me parut plus touché de la crainte de me déplaire que de ce triste spectacle, & je vis qu'il étoit encore antro-

pophage dans le cœur. Je lui ordonnai d'enterrer ces ossemens, & nous nous en retournâmes dans la grotte.

Le surlendemain je résolus de le mener dans ma forteresse, où je lui donnai des vêtemens à-peu-près comme les miens, car il étoit absolument nud; il me sembla charmé de se voir presque aussi bien mis que moi; il eut d'abord dans ces habits un air emprunté & grotesque; les culottes sur-tout le gênoient, mais en peu de jours il s'y accoutuma. Je délibérai où je le logerois; je trouvai qu'il étoit de la prudence de le baraquier entre mes deux retranchemens; par ce moyen, il étoit à l'abri des insultes du dehors; & moi des effets de son ingratitude, s'il étoit assez méchant pour attenter à ma vie. Cette précaution étoit inutile. Jamais domesti-

que ne fut plus attaché, plus fidele & plus reconnoissant. Ses bonnes qualités me faisoient souvent penser que, s'il avoit plû à Dieu de priver un si grand nombre de créatures humaines de beaucoup de ressources de leurs facultés naturelles, il leur avoit cependant donné les mêmes principes de raison qu'aux hommes nés dans les régions civilisées; & que les circonstances seules, telle que celle-ci, par exemple, leur faisoit appercevoir l'excellence de leur propre nature.

Mon écolier fit des progrès rapides dans toutes les choses dont je pouvois l'instruire; il avoit tant de sagacité qu'il n'eût pas tardé avec un maître moins ignorant, à en sçavoir beaucoup plus que moi. Il étoit si gai & si transporté de joie, lorsqu'il pouvoit m'entendre ou s'expliquer
assez

assez intelligiblement pour que je l'entendisse , que son contentement, qu'il exprimoit toujours par des attitudes singulieres & comiques, me réjouissoit très-fort ; & je prenois déjà un grand plaisir dans sa conversation.

Je le détournai insensiblement de son appétit cannibal par les mets délicats & variés que je lui préparois ; mais il eut toutes les peines du monde à s'habituer aux salaisons. Comme j'avois alors deux bouches à nourrir , il fallut penser à doubler mes récoltes. *Vendredi* m'aida , non seulement avec beaucoup d'adresse & de diligence , à préparer & à ensemençer un second champ , mais encore avec autant de satisfaction que d'ardeur : quoique l'on assure en général que les Sauvages sont paresseux, jamais homme ne me le parut moins que lui. Il devint

bientôt laboureur, charpentier, vanier, potier, boulanger, cuisinier, &c. enfin il m'aidoit à tout, & voulut bientôt tout faire, en me disant que j'avois actuellement besoin de repos; car j'avois réussi à lui faire une image assez sensible de toutes mes aventures qui l'avoient beaucoup étonné. Assuré de son attachement & de sa probité, je le menai à la chasse pour lui apprendre à manier les armes à feu; mais avant que de lui confier un fusil, je voulus m'amuser encore de sa surprise : il ignoroit ce que c'étoit que la poudre à canon, & j'avois chargé mes armes sans qu'il m'eût vu. Je tuai bientôt en sa présence un gros oiseau qui passoit au-dessus de nous; quoiqu'il le vit tomber, il ouvrit sa veste avec frayeur & précipitation, pour voir s'il n'étoit pas blessé : il se jetta à

mes genoux pour me demander grace, comme s'il eût cru que je voulusse me défaire de lui. Je le désabusai, en lui prenant la main avec un sourire gracieux. Je l'affurai qu'il ne devoit jamais rien craindre de moi, & je lui dis d'aller me chercher cet oiseau. Je profitai de ce tems pour recharger, & je lui montrai à son retour un autre oiseau perché sur un grand arbre, en le prévenant que j'allois l'abattre d'un autre coup de fusil, & qu'il n'eût aucune peur. Je le tuai en effet, & quoique prévenu, *Vendredi* n'étoit pas encore trop rassuré, ne pouvant comprendre l'effet de cette arme. Il l'examina, sans oser y toucher, & si je l'eusse laissé faire, je crois qu'il l'eût adorée comme une Divinité malfaisante & une source inépuisable de destruction, afin de l'engager à ne pas lui ôter la vie. M ij

Quand je le vis un peu revenu de sa terreur, par les caresses que je lui faisois, je lui expliquai l'énigme de la charge & de son effet par l'action du feu. Je lui fis tirer plusieurs coups avec succès : il avoit tant de dextérité, & le coup d'œil si juste, qu'en peu de jours il fut plus habile que son maître.

Vendredi, instruit, appliqué, & sincèrement attaché à mon service, étoit le plus beau présent que la Providence pouvoit me faire dans ma situation ; je l'aimois avec tendresse, & il me payoit de retour ; ses conversations naïves & pleines de bon sens m'amusoient extrêmement, & me rendirent l'usage de ma langue que j'avois presque totalement perdu : cette année, sans contredit, fut la moins désagréable que j'aie passée dans mon île.

La candeur de son ame, sa fran-

chise, ses inclinations, toutes portées au bien, me parurent un champ fécond pour y jeter, autant que mon ignorance pouvoit le permettre, les heureuses semences du Christianisme. Je lui parlai d'un ton grave & pathétique, & avec cet air de persuasion que la vérité seule peut donner, de la création du ciel, de la terre, de l'homme & des animaux; enfin, guidé par le saint livre, je lui rapportai les principaux évènements de l'Histoire Sacrée. La grandeur & la majesté des idées que ce livre divin renferme, firent une impression profonde sur son cœur & sur son esprit. Il me dit qu'il étoit bien possible que notre Dieu eût fait tous les autres pays du monde, mais que pour le sien il avoit été créé par le bon vieillard *Bénakmukée* qui étoit plus vieux que la lune; que sa nation lui par-

loit en disant, O ! (ce cri exprime leur acte d'adoration) qu'après la mort, elle iroit toute se réjouir chez le bon vieillard. Je lui demandai si *Bénakmukée* répondoit : sans doute, reprit-il, mais aux seuls *Ookakés* (ce sont leurs Prêtres) qui vont le voir au haut de la grande montagne, où personne ne peut aller qu'eux.

Je tâchai de lui dévoiler la fraude pieuse de leurs Prêtres, que la politique & l'intérêt seuls faisoient agir, & je lui démontrai l'impossibilité de l'existence de deux pouvoirs suprêmes : le spectacle de la nature prouve seul une intelligence souveraine & créatrice de toutes choses ; le desir de l'immortalité qui est gravé dans le cœur de l'homme, annonce une vie future ; la récompense de la vertu, & la punition du crime, sont même sensibles dès ce monde,

par la fatisfaction intérieure que l'une fait naître, & par les remords dévorans que l'autre produit.

Il y avoit beaucoup plus de bonne volonté que de science dans ma façon d'éclairer *Vendredi*. J'avoue qu'en m'adonnant à son instruction & à son salut, je m'instruisois moi-même, & je travaillois au mien. Une joie pure s'emparoit alors de mon cœur, & j'étois enchanté d'être conduit par la Providence dans un lieu que j'avois regardé comme la source de mes malheurs.

Avant que de passer au Nouveau Testament & au mystère ineffable de notre Rédemption, je l'affermissois dans la connoissance de l'Être-Suprême & de ses attributs. Je trouvai dans son esprit autant de conception que de docilité dans son cœur, & il me surpassa bientôt en ferveur dans sa

prière , & en réſignation aux décrets éternels de la Providence.

Mon nouveau converti m'édifioit de plus en plus ; je lui parlai alors de tous les myſtères de notre Religion ; je l'inſtruifis des différentes parties de l'Univers , des diverſes Nations , de leurs cultes ſéparés ; de la naiſſance , de l'élevation & de la chute des Empires ; des Loix , des Coutumes , des Guerres , des Arts , en un mot , du peu que j'en ſcavois , & dont je pouvois me reſſouvenir. Chaque narration le jetoit dans une nouvelle ſurpriſe ; & ſes raifonnemens , auxquels ſouvent je ne pouvois pas répliquer , me jetoient à mon tour dans le plus grand embarras ; & certainement , tout autre plus inſtruit que moi , eût auſſi quelquefois été fort embarrasſé de le ſatisfaire.

Le deſir de revoir ma Patrie ,

semblable à un feu caché sous la cendre , & qui pétille à l'instant qu'on y touche , se ralluma bientôt dans mon cœur. *Vendredi* étoit alors en état de me donner des éclairciffemens sur sa Nation , & même de m'aider à y passer ; ce qu'il eût été extravagant de tenter seul. Je lui demandai donc ce que je fouhaitois tant de connoître. Tout ce qu'il put me dire sur son pays , c'est qu'on le nommoit *Carib* , d'où j'inférai que ce pouvoient être les *Caribes* que les cartes placent du côté de l'Amérique , près de la rivière d'Orénoque , vers la Guiane & Sainte-Marthe : il ajouta que bien loin derrière la Lune (il vouloit dire à son couchant) il y avoit des hommes de ma couleur qui avoient détruit beaucoup de monde : il étoit aisé de comprendre qu'il désignoit les Espagnols , dont les cruautés se

font répandues jusques chez les Peuples les plus sauvages , & que ceux-ci détestent encore par tradition. Il me parla des guerres de sa Nation qui étoit la plus souvent victorieuse ; il me dit qu'il étoit déjà venu plusieurs fois dans mon isle pour manger des prisonniers , & qu'enfin il avoit été pris à son tour ; que d'ailleurs ses compatriotes ne mangeoient pas d'autres hommes que les prisonniers de guerre , qui leur sembloient par droit de conquête être destinés aux festins de triomphe : c'est ainsi qu'ils appelloient ces repas affreux. Je lui demandai encore s'il regrettoit son pays, ses parens & sa manière de vivre. Il me répondit avec ingénuité qu'il seroit charmé de revoir ses freres , moins pour lui-même que pour l'amour d'eux , afin de leur raconter tout ce qu'il avoit appris de moi , & de

leur faire oublier *Bénakmukée*, pour ne crier O ! qu'au seul Dieu de tout l'univers ; que d'ailleurs il n'iroit jamais sans moi , & qu'il mourroit à mon service , puisque non-seulement je lui avois sauvé la vie du corps , mais même celle de l'ame. Ce zèle & cette gratitude me pénétrèrent jusqu'aux larmes ; il ajouta que sa Nation aimoit les hommes blancs , excepté ceux qu'il m'avoit dit demeurer derrière la Lune , & qu'elle cherchoit à s'instruire avec eux ; qu'elle en avoit sauvé un jour du naufrage jusqu'à dix-sept : il m'assura que ces hommes blancs s'étoient établis dans un canton non loin de chez elle , & qu'on leur avoit même fourni des vivres & des secours. Je lui témoignai ma surprise de leur humanité , & de ce que ses compatriotes ne les avoient pas mangés ; mais il me

répéta qu'ils ne dévoreroient que ceux que le sort des armes faisoit tomber en leur puissance. Ses discours remplirent ma tête de nouveaux projets. J'imaginai d'abord que ce pouvoit être une partie de ce vaisseau qui avoit échoué près de mon isle , & qui avoit gagné terre avec sa chaloupe ; là-dessus je fis voir à *Vendredi* mon canot que j'avois laissé dans la petite baie , & bien caché. Je lui proposai de faire une partie de promenade de ce côté de l'isle ; ce qu'il accepta avec plaisir. Jamais homme n'a manié barque avec tant de force & tant d'adresse , & il la faisoit avancer d'un coup de rame le double de ce que j'étois capable de faire. Eh bien , lui dis-je , *Vendredi* , pouvons-nous aller chez vous avec ce canot ? Il me dit qu'il étoit trop foible pour résister à un grand vent , & que si

je voulois, nous pourrions en faire un assez fort pour entreprendre le passage sans danger. Je lui fis voir la grande barque que j'avois construite autrefois, & qui étoit fendue par-tout, & à demi-pourrie. Je lui avouai mon imprudence en la faisant de cette grandeur, & il ne put s'empêcher de sourire en me disant qu'il sçauroit bien la réparer.

Je ne doutai pas que si j'eusse pu rejoindre ces hommes dont il me parloit, & qui, selon moi, devoient être Espagnols ou Portugais, je ne fusse plus à portée de revoir ma patrie, en leur proposant, soit de construire un bâtiment quelconque à l'aide des Sauvages, soit d'aller en caravane chercher quelques ports où nous pussions trouver des moyens de revoir nos foyers. Déterminé à exécuter ce projet, nous nous

mêmes à chercher un arbre propre à nos vues. *Vendredi* en trouva bientôt un d'une espèce que je ne connoissois point, & qu'il sçavoit pouvoir remplir mon dessein. Au moyen de mes outils, il en fit presque seul & en fort peu de temps, une barque très-bien tournée, que sa légèreté & nos forces réunies nous permirent de mettre facilement à flot. Elle pouvoit contenir douze personnes; ainsi elle suffisoit pour nous & toutes nos richesses.

J'étois surpris de la dextérité & de la vigueur avec lesquelles il manœuvroit notre grand canot. Mais je voulus lui faire voir ce que l'art peut ajouter aux forces naturelles; je le guidai pour le mâter & le gréer de façon à prendre tous les aires de vent. J'avois conservé une voile dont j'en fis une triangulaire, & semblable à

celle qui m'avoit sauvé de Barbarie ; j'y joignis un petit étai & une misaine ; il me restoit encore assez de cordages pour perfectionner mon ouvrage. *Vendredi*, en m'aidant, ne cessoit d'admirer mon travail, n'imaginant pas encore son utilité : j'y mis un gouvernail qui me coûta beaucoup de soins & de temps. Je me plaisois à lui cacher les effets de ces machines pour le faire, ainsi que moi, jouir plus complètement du plaisir de la surprise à notre premier petit voyage.

Ce jour arriva : quoiqu'il sçût parfaitement conduire un canot à force de rames, il ignoroit le maniement d'une voile & d'un gouvernail. Son étonnement augmentoit à mesure qu'il me voyoit manœuvrer ma barque à ma fantaisie. Je lui expliquai alors le mécanisme de la mâture, de la

voilure, des cordages, du gouvernail, enfin l'action du vent. Comme il étoit très-intelligent, ainsi que je l'ai dit, il devint en peu de temps fort bon matelot; mais je ne pus jamais lui faire entendre clairement les effets de la bouffole.

J'étois alors entré dans la vingt-septième année de mon exil, quoique je ne dusse guère donner ce nom à mon séjour depuis que j'eus un fidele compagnon de mes peines. L'espérance prochaine de ma délivrance ne m'empêcha pas de continuer mes travaux, tant pour préparer mes champs à l'ordinaire, que pour entretenir mes habitations.

L'approche de la saison pluvieuse nous fit reprendre nos occupations intérieures. En attendant le retour du beau temps, nous avons mis notre grand canot

sous une manière de hangard ou de remise que nous praticâmes dans la baie , & que nous couvrîmes de branches , de feuilles , de terre & de paille , de façon qu'il étoit à l'abri du plus violent orage , quoique toujours à flot à chaque marée.

Les beaux jours revinrent , & nous invitèrent à exécuter notre entreprise ; nous nous proposions de partir sous trois semaines au plus tard , lorsque *Vendredi* que j'avois envoyé à la provision de tortues , rentra chez moi tout hors d'haleine , & pâle comme la mort. Il me dit qu'il avoit vu sur ce rivage , non loin de ma petite baie , une vingtaine d'hommes qu'il reconnut être de ses ennemis , & que sans doute ils n'étoient venus que pour le prendre & le manger. J'eus beau le rassurer , & lui dire qu'il n'étoit plus possible qu'ils

penfaffent à lui, & que certainement ils n'étoient débarqués de ce côté-ci que par hafard, & pour faire leur feftin de triomphe. Je parvins enfin à lui rendre le courage, en lui faifant fentir que je partageois fon danger. Je lui commandai de charger routes nos armes, en lui confiant la garde de ma fortereffe, & j'allai reconnoître l'ennemi. Je remarquai qu'ils étoient dans un fond, où je pouvois les plonger d'un bofquet épais qui defcendoit en pointe jufqu'à eux prefque à demi-portée. Cette découverte me donna envie de les prévenir, en cas qu'ils euflent envie de m'attaquer: je courus chercher *Vendredi*, & nous nous mîmes en embuscade à la pointe du bocage, d'où, fans être apperçus, nous pouvions, pour ainfi dire, entendre les chants de cette étrange réjouiffance. J'armai *Vendredi* d'un

fabre, d'une hache & de trois pistolets; j'étois également armé, & nous déposâmes notre artillerie à terre : elle étoit composée de six mousquets bien chargés, de balles, de clous & d'autres petits morceaux de fer. Nous vîmes bientôt ces Cannibales préparer leur bûcher. Un reste de scrupule sur la légitimité de ma vengeance pensa m'arrêter; mais, considérant qu'ils étoient les ennemis de *Vendredi*, que je devois regarder comme mon allié, je me déterminai à sauver les malheureux qu'ils alloient sans doute égorger. Ces victimes parurent. La première, qui étoit nue, fut assommée dans l'instant, avant que nous eussions pris nos dernières mesures pour faire feu. *Vendredi* me dit que la deuxième étoit un de ces hommes blancs & barbus que sa Nation avoit sauvés, & que sans doute il avoit été

pris en voulant combattre pour elle : je l'examinai sans perdre de temps, & je reconnus à ses vêtemens qu'il étoit Européen. Cette vue ralluma toute ma fureur, & prenant soudain un mousquet, je dis à *Vendredi* de m'imiter exactement. Ces Barbares étoient divisés en deux pelotons assez près l'un de l'autre, & rangés en cercle. L'homme blanc qui me parut garrotté, étoit plus loin, & couché, en attendant sans doute le même sort que son infortuné camarade. J'assignai le peloton gauche à *Vendredi*, & couchant le mien en joue, en criant feu, nous fîmes une décharge si terrible, que nous leur tuâmes quatre hommes, & leur en blessâmes un plus grand nombre : nous prîmes un second mousquet sans leur donner le temps de se reconnoître, & faisant feu, nous en abattîmes trois

autres ; mais nos grosses dragées & notre mitraille en touchèrent encore beaucoup. C'étoit une chose étonnante à voir & à entendre que leur consternation & leurs cris ; ils ressembloient à une troupe d'insensés furieux qui, échappés de leurs chaînes, courent sans ordre & sans dessein. La plupart perdoient leurs forces avec leur sang , & tomboient demi-morts ; d'autres fuyoient vers le rivage pour regagner leurs canots. Je dis à *Vendredi* de prendre son dernier mousquet , & de me suivre. Nous sortîmes fièrement de notre embuscade , & jetant un cri perçant , nous tombâmes sur le reste de cette troupe épouvantée. J'ordonnai à *Vendredi* de courir vers la mer pour tâcher de les empêcher de se rembarquer , & je lui dis de faire feu sur leurs canots , s'ils les joi-

gnoient avant qu'il eut pu leur couper le chemin. Je volai droit à l'homme blanc que ses bourreaux avoient abandonné à notre première décharge, en se jetant dans un canot sur lequel *Vendredi* fit feu : je crus d'abord qu'il les avoit tous tués , car personne de cette barque ne resta debout. Je vis cependant un d'entr'eux se relever , en appelant ses camarades à grands cris.

Arrivé au prisonnier , je lui coupai d'abord les liens , & lui demandai qui il étoit en assez mauvais Portugais ; il me répondit *Christianus* , en me regardant d'un air égaré & incertain. Je le rassurai par tout ce qu'on peut faire en pareil cas ; & le voyant foible , je lui donnai mon flacon de rum , que je portois toujours sur moi , ce qui le remit un peu ; il me dit alors qu'il étoit Espagnol :

j'en sçavois quelques mots , & je lui dis que j'étois trop heureux de l'avoir secouru ; mais que ce n'étoit pas le moment de s'expliquer ; qu'il falloit combattre ; & profiter de la confusion de ces Barbares pour achever de les exterminer. Je lui donnai un sabre & un pistolet. Ces armes lui rendirent presque toute sa vigueur ; il tomba dans le moment sur ses ennemis , & en écharpa deux en moins de rien. Ils étoient si effrayés du bruit de nos décharges , qu'ils se trouvèrent aussi peu en état de songer à leur conservation , que leur peau l'avoit été de résister à nos balles. Je rappelai *Vendredi* pour aller chercher nos mousquets , & les recharger ; ce qu'il fit avec une agilité surprenante , & chemin faisant il en acheva avec sa hache encore trois ou quatre qui étoient blessés. Pendant cette course je

vis un combat vigoureux entre l'Espagnol & un Sauvage armé d'un fabre de bois très-dur, avec lequel ils abattent une tête aussi facilement qu'avec les nôtres. Celui-ci, quoique blessé, avoit saisi son adverfaire par le corps, & l'avoit terrassé. Le brave Espagnol ne se démontra point, & mettant le pistolet à la main, dont il avoit prudemment conservé le feu, il lui brûla la cervelle. *Vendredi* de retour, & nos fusils rechargés, j'en donnai un avec des munitions à notre nouveau compagnon d'armes qui se remit à la poursuite du reste des ennemis épars, & courant comme des forcenés sans sçavoir où : il en dépêcha encore un, & en blessa trois autres qui se réfugièrent dans le bois où ils moururent de leurs blessures. *Vendredi* retourna vers les canots, & tira plusieurs coups sur
celui

celui qui se fauvoit : il étoit d'avis que nous lui donnassions la chasse avec une de leurs barques. Ce n'étoit pas sans raison ; il y avoit tout à craindre que si ceux-là s'échappoient , ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes , pour les engager à venir nous accabler par le nombre. Notre Espagnol , qui étoit trop foible pour nous suivre , resta sur le champ de bataille , théâtre de notre victoire.

Nous nous jetâmes donc *Vendredi* & moi dans un de leurs canots ; mais je fus bien surpris d'y trouver un troisième prisonnier , les mains étroitement liées derrière le dos , couché sur le ventre , & mourant de foiblesse & de peur , tant par la juste crainte où il étoit d'être égorgé à son tour , que par le bruit de notre combat qu'il avoit dû entendre. Je le déliai promp-

Partie I. N

tement ; il jeta un cri sourd & lamentable , comme s'il m'eût cru son bourreau ; mais lui ayant donné un verre de liqueur , il parut se ranimer , & regarda *Vendredi* d'un œil fixe & stupéfait : celui-ci , à qui j'avois dit de l'assurer de sa délivrance , l'ayant également fixé , l'embrassa avec transport. C'étoit une chose à tirer les larmes des yeux , même de l'homme le plus insensible , de le voir alternativement le baïser , le caresser , s'asseoir à côté de lui , se lever , pleurer , rire , chanter , danser , puis se rasseoir , & se tordre les mains en levant les yeux au ciel : je crus qu'il perdoit l'esprit ; cette joie & cette agitation extraordinaire l'empêchoient de proférer une seule parole : enfin , revenu un peu à lui , il me dit que cette victime , échappée à la dent vorace de ses ennemis , étoit son pere.

Il n'est pas possible d'exprimer

combien je fus touché de cet amour filial , & des tendres extravagances qu'il produisit dans le cœur de ce pauvre garçon , à la vue inopinée de son pere. Il tâchoit de le réchauffer en mettant sa tête contre sa poitrine : il lui frottoit les pieds & les mains pour appaiser les douleurs que ses liens lui avoient causées : je lui donnai pour cet usage mon flacon de rum qui fit beaucoup de bien à ce bon vieillard.

Cet incident nous empêcha de poursuivre le canot des Sauvages qui étoit déjà hors de la portée de notre vue : ce fut un bonheur pour nous ; car il s'éleva bientôt un vent si terrible , que je ne crus pas qu'ils pussent regagner leurs côtes.

Je donnai au pere de *Vendredi*, ainsi qu'à l'Espagnol , chacun un gâteau d'orge que j'avois dans ma carnaillère ou pannetière , & je

leur fis encore boire un coup de rum qui acheva de les raffermir. Comme nous étions très-fatigués, nous reprîmes lentement le chemin de l'habitation, après avoir mis le feu aux deux canots qui restoient, & dont nous n'avions que faire : le vieux Sauvage & l'Espagnol eurent toute la peine du monde à passer par-dessus mes retranchemens ; mais, à l'aide du vigoureux *Vendredi*, ils parvinrent dans l'intérieur de mon château qui les étonna beaucoup l'un & l'autre par sa forme, par sa force, par la propreté & l'ordre qui y régnoient. Comme ils étoient fort altérés, je leur fis d'abord servir de l'eau fraîche, des raisins secs, en attendant que j'eusse préparé de quoi les bien régaler, & les bien coucher.

Voilà enfin mes états peuplés ; j'en étois le Souverain & le despote : mes sujets me devant la vie, j'avois

lieu de croire qu'ils étoient prêts à me la sacrifier pour conserver la mienne. Ce qu'il y avoit de remarquable dans mon Royaume, c'est que n'étant encore que quatre personnes, il y avoit déjà trois Religions différentes. *Vendredi*, comme mon profélite, étoit Protestant; l'Espagnol étoit Romain; & le vieux Sauvage, Païen. Mais je résolus, quelque peuplé que pût devenir mon empire, d'y établir la liberté de conscience. La violence ne donne pas la foi; la seule force qu'on doive employer dans les conversions, c'est celle de la prière, d'un raisonnement éclairé & persuasif, & sur-tout du bon exemple.

Je donnai un grand repas à mes nouveaux hôtes; *Vendredi* avoit tué dans mon enclos un chevreau d'un an, dont il fit une excellente étuvée, & un plat de rôti, que le

vieux Sauvage trouva fort bon. L'Espagnol ne revenoit pas de sa surprise , & *Vendredi* ne finissoit point ses caresses.

Le lendemain je l'envoyai enter-
rer les morts, ce qu'il fit avec tant
de soins , que j'eus peine , deux
jours après , à reconnoître même
le champ de bataille ; il me rap-
porta qu'il en avoit trouvé dix-
huit , tant tués que morts de leurs
blessures , compris le Sauvage
qu'ils avoient assommé. Nous en
avons compté vingt-un ; il ne
s'en étoit par conséquent sauvé
que quatre , qui peut-être encore
avoient tous été blessés.

Après avoir laissé prendre quel-
que repos à mes nouveaux sujets,
je m'informai d'abord du vieux
Sauvage de ce qu'il pensoit sur
ceux de ses ennemis qui s'étoient
échappés ; *Vendredi* me servoit
d'interprète ; il me dit que le sen-
timent de son père étoit qu'il n'y

avoit aucune apparence qu'ils eussent résisté à la tempête , & qu'en supposant même qu'ils fussent portés par le vent du côté du Sud , ils y seroient indubitablement pris & dévorés ; que d'ailleurs leur frayeur avoit été si grande , qu'en se jetant dans le canot pour se sauver, il leur avoit entendu dire que de mauvais génies , qui lançoient la foudre , habitoient cette isle ; qu'ainsi loin d'y revenir , ils détourneroient au contraire leurs camarades de jamais y remettre le pied.

Il avoit raison ; car j'appris depuis que, s'étant sauvés, ils avoient répandu la terreur parmi leurs compatriotes ; ils prenoient mon isle pour un séjour enchanté & dangereux. Mais ces circonstances m'étant alors inconnues , je fus quelques temps dans de vives inquiétudes , & je me tins sur mes gardes.

Ne voyant revenir personne de ce côté-là, mes alarmes se calmèrent, & je repris le dessein, au moyen de notre grand bateau mâté, voilé, prêt enfin à appareiller, de gagner le continent, où le père de *Vendredi* m'assuroit que nous serions bien reçus par sa Nation. Mais les rapports de mon Espagnol, qui me parut un homme grave, sensé & reconnoissant, me firent changer d'avis, ou du moins suspendre l'exécution de mon projet.

Il m'apprit que s'étant écarté de son habitation, il avoit été arrêté par un gros de Sauvages ennemis, & qu'il restoit encore au continent seize Chrétiens, tant Espagnols que Portugais, sauvés d'un naufrage, en revenant de Rio de la Plata pour aller à la Havane : qu'à la vérité ils avoient été assez honnêtement reçus par la Nation de *Vendredi*, mais qu'ils

n'en recevoient de vivres qu'autant qu'il en falloit pour ne pas mourir de faim. Il me dit aussi qu'ils avoient des armes à feu, dont ils ne pouvoient se servir faute de munitions; je lui demandai alors s'ils n'avoient pas formé le dessein de se délivrer de cette sorte d'esclavage; il me répondit qu'ils y avoient pensé plus d'une fois; mais que n'ayant ni vaisseau, ni outils pour en construire un, ni provisions, ni autres choses nécessaires, leurs desirs s'étoient changé en désespoir. Là-dessus je lui fis envisager qu'au moyen de ma barque & de *Vendredi* nous pourrions tous trois, en laissant la garde du château à son père, aller prendre ses compatriotes en deux voyages, pour leur procurer un fort moins désagréable dans mon île, où nous pourrions construire tous ensemble un bâtiment

assez considérable pour gagner quelque port. Mais comme la reconnaissance n'est pas la vertu familière des hommes , je crains ajoutai-je , qu'ils n'abusent des services que je leur rendrai , & qu'ils ne m'emmenent , comme Anglois , prisonnier dans la nouvelle Espagne , où l'Inquisition , plus barbare que les Cannibales , me feroit subir le sort le plus cruel.

L'Espagnol m'ayant écouté fort attentivement , me répondit avec candeur , que ses camarades sentoient trop l'horreur de leur situation , & que par conséquent ils feroient trop pénétrés de la grandeur des secours que je leur proposois , pour qu'ils eussent seulement la moindre pensée d'une ingratitude si noire. Si vous voulez , poursuivit-il , j'irai les voir avec le vieux Sauvage pour sonder leur sentiment , & je les ferai

jurar de vous être fidèles , & de vous obéir jusqu'à ce que nous ayions atteint des parages civilisés.

Pour me donner plus de confiance , il me prêta serment de fidélité , en promettant de me défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang , & de ne jamais me quitter sans mes ordres.

Je résolus donc de tout préparer pour cette expédition ; mais l'Espagnol plus prudent que moi , & qui avoit apprécié toutes mes provisions , me fit sentir avec bien de la justesse , que non-seulement elles ne suffiroient pas pour nourrir cette nouvelle recrue pendant deux mois , mais encore pour avitailler le bâtiment que nous nous proposons de construire. Je me rendis à l'évidence de ce raisonnement , & nous nous mîmes sur le champ, tous les quatre , à d'é-

fricher de grandes pièces de bonne terre ; c'étoit à-peu-près le temps favorable aux semailles, & nous ne gardâmes que très-peu de grains pour notre boulangerie, afin d'avoir une récolte plus abondante.

Pendant les fix mois d'intervalle pour attendre notre nouvelle & grande moisson, nous préparâmes des bois, des planches, des paniers, des voiles, des cordages, & autres ustensiles pour notre projet ; nous augmentâmes aussi notre troupeau de chèvres, nous fîmes encore une ample provision de limons & de raisins secs ; enfin les vingt-deux boisseaux de bled que nous avions semés, nous en rendirent deux cent vingt, & le ris à proportion ; ce qui nous suffisoit pour attendre avec nos hôtes futurs, la récolte prochaine, & même pour approvisionner notre bâtiment, si notre projet réussissoit.

Tous ces préparatifs étant faits, & l'Espagnol m'ayant renouvelé ses promesses, tant pour lui que pour ses camarades, il partit avec le vieux Sauvage dans le canot que j'avois arrangé pour tenter de passer au continent avec *Vendredi*. Je leur donnai à chacun un fusil, un pistolet & un sabre, avec une douzaine de charges, en les priant de les ménager, & de ne les employer que dans les occasions pressantes; j'y ajoutai une provision de vivres, de raisins secs, & de liqueurs pour en faire des présens aux Espagnols, & aux chefs des Sauvages leurs amis. Je convins d'un signal qu'ils mettroient au retour, à la poupe du canot, & je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils s'embarquèrent avec un vent frais par un beau clair de Lune. C'étoit vers la fin du mois de Novembre, selon mon calcul, au commen-

cement de la vingt-neuvième année de mon séjour dans l'isle. J'avois déjà attendu près de huit jours le retour de mes députés, lorsqu'il m'arriva encore une aventure presque inouïe; il semble que j'étois réservé à ne voir que des choses extraordinaires.

C'étoit le matin, avant le lever du Soleil, & j'étois encore endormi, quand *Vendredi* entra, en s'écriant: Maître, ils sont revenus, je les ai vu de loin en mer.

Je prends aussitôt ma lunette d'approche, & je monte sur la colline, comme je faisois ordinairement quand je voulois aller à la découverte. Mais au lieu du canot attendu, je vis distinctement un vaisseau à l'ancre, à deux lieues & demie environ au Sud-Ouest de ma retraite, & je crus observer par sa structure qu'il étoit Anglois, aussi bien que la chaloupe qui marchoit en avant & de mon côté.

Je ne saurois peindre les différens mouvemens de mon ame à son approche ; la joie d'abord s'empara de mon cœur ; mais ne pouvant concevoir quelles affaires pouvoit avoir un vaisseau Anglois dans cette partie du monde , & n'ayant point senti de tempête qui l'eût forcé d'y venir , je commençai à craindre quelque mauvais dessein , & je m'efforçai de le reconnoître aux manœuvres , me déterminant à me renfermer dans ma forteresse plutôt que de m'exposer à être pris par des forbans ou des pirates.

Je ne tardai point à voir la chaloupe approcher du rivage à demi-quart de lieue de moi ; mais heureusement ils ne découvrirent pas ma petite baie , qui les eut conduit presque au pied de mon château. Je reconnus facilement qu'ils étoient Anglois , ils débar-

quèrent sept ou huit , & en firent sortir trois autres qui me semblèrent garottés & dans l'affliction. Je ne pouvois imaginer ce que cela signifioit. *Vendredi*, qui étoit à côté de moi , me dit qu'il croyoit que ces Anglois alloient aussi manger leurs prisonniers ; je l'en dissuadai avec peine ; mais je crains bien, lui dis-je, qu'ils ne les massacent. Je tremblois pour ces pauvres gens, lorsqu'il me sembla voir un sabre levé sur l'un d'eux. Je regrettois beaucoup mon Espagnol & le père de *Vendredi* ; je desirois bien sincèrement punir ces cruels Anglois, & délivrer de leurs mains ces victimes malheureuses.

Leurs bourreaux les abandonnèrent pour aller roder dans l'isle de l'autre côté de mon habitation. La triste contenance de ces infortunés me fit ressouvenir de celle que j'avois eue autrefois sur le

même rivage. La marée qui étoit haute à leur débarquement, se retira bientôt, en laissant leur chaloupe à sec. Les deux hommes qui la gardoient me parurent endormis, & dès ce moment je résolus d'aller à eux. Dans cet intervalle l'un s'éveillant, & trouvant sa chaloupe sur le sable, réveilla l'autre, appella ses camarades, & ils firent de vains efforts pour la remettre à flot; ce qui les détermina, à ce que je compris par leur manœuvre, à attendre le retour de la marée, & à aller à la découverte dans l'intérieur du pays. Nous prîmes toutes nos armes, & marchâmes droit aux prisonniers; leurs gardes s'étoient recouchés à terre & rendormis, n'imaginant pas pouvoir être attaqués dans un endroit qu'ils croyoient désert. Nos figures, comme on l'a pu voir

par la description de nos habillemens , étoient effrayantes ; je me glissai sans bruit par le bois , & je m'approchai de ces prisonniers jusqu'à la portée du pistolet ; je me montrai à eux , en leur disant de ne rien craindre , & qu'ils voyoient un ami prêt à les secourir. Mon aspect les épouvanta ; je les rassurai encore par cette douceur que l'humanité emploie pour raffermir une ame intimidée. Hélas ! me répondit l'un d'eux , vous êtes donc envoyé d'en haut , car nos malheurs sont au dessus de tout secours humain ; tout secours est au Ciel, repliquai-je , & je viens vous l'offrir : j'ai vu lever sur vous le sabre , indiquez-moi les moyens de vous sauver , & je suis tout à vous. Parlé-je à un homme ou à un Ange , répartit-il les larmes aux yeux ? Calmez-vous , continuai-je , je

fuis un Anglois qu'une suite d'infortunes a jeté dans cette île inhabitée ; j'ai des armes & un esclave fidèle , & nous desirons faire cesser les vôtres.

Ah ! Monsieur, reprit-il, le récit des miennes est trop long dans ce moment. Il suffira que vous sachiez que j'étois le Capitaine de ce vaisseau que nous voyons ; mon équipage s'est révolté , & m'a conduit ici pour m'y égorger , ou pour m'y abandonner avec ces deux honnêtes gens, dont l'un est mon contre-mâitre , & l'autre un passager de mes amis.

Je brisai leurs liens , & faisant signe à *Vendredi* d'approcher , je leur demandai où étoient les rébelles , & s'ils avoient des armes à feu ? Ils me dirent qu'ils étoient demi-ivres , & qu'ils étoient en partie dans une touffe d'arbrisseaux fort épais qu'ils me montrèrent du

doigt , en ajoutant qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'éveillaissent dans l'instant ; qu'au reste ils n'avoient que deux fusils , dont l'un étoit resté dans la chaloupe. Eh bien ! leur dis-je , suivez - nous tous trois dans le bois crainte de surprise.

Arrivé près du dépôt de nos armes , je promis de les délivrer, s'ils vouloient me jurer de m'être fidèles & de m'emmener *gratis* en Europe avec mon cher *Vendredi* & tous mes effets , si je parvenois à leur faire rendre le vaisseau , ou de vivre à mes ordres dans l'isle , si je ne pouvois que leur sauver la vie. Ils me le promirent solemnellement avec transport , & je les armai tous trois.

Nous délibérâmes sur le champ de quelle manière nous formerions notre attaque ; le capitaine me laissa l'honneur du commande-

ment , & m'assura que parmi ces matelots rebelles , il y avoit quelques braves garçons qui rentroient dans le devoir , si leurs chefs étoient tués.

Nous allions déboucher tous cinq le bois , lorsque nous vîmes deux rebelles sortir de la touffe ; je demandai si c'étoient là les plus mutins , il me répondit que non ; en ce cas , laissons-les , lui dis-je , puisque la Providence semble les avoir éveillés pour les sauver ; mais pour les autres , s'il vous échappent , ce sera votre faute.

Encouragé par ce discours & par mon exemple il s'avança avec ses deux compagnons vers la touffe où les mutins dormoient encore ; *Vendredi* & moi nous formions l'arrière - garde. Au bruit qu'ils firent en marchant , un matelot s'éveilla , & cria de toutes ses forces pour réveiller ses camara-

des ; le contre-maître & le passager firent feu sur les premiers qui se levèrent , & blessèrent mortellement l'un des chefs ; le capitaine gardant un moment son feu avec prudence , visa si juste au principal des révoltés qu'il le tua roide mort : un autre criant au secours fut bientôt joint par le Capitaine & assommé dans l'instant d'un coup de croûte.

Cette fusiliade attira le reste des matelots ; mais se voyant couchés en joue , ils demandèrent quartier : on y consentit avec peine , & à condition qu'ils demanderoient pardon à leur commandant , en lui marquant par un sincère repentir , qu'ils rentreroient dans leur devoir , qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir à recouvrer son vaisseau , & qu'on les mettroit en prison jusqu'à nouvel ordre.

Ils consentirent à tout , & se laisserent lier par *Vendredi* , qui conduisit les deux plus suspects dans la grotte , où il leur distribua des vivres , une lampe , de la paille , en leur faisant accroire qu'il alloit mettre une sentinelle à l'ouverture. Je pris à mon service les trois autres que le capitaine m'assura avoir été entraînés dans la révolte , plus par force que par séduction , & je les fis conduire entre mes deux retranchemens , où *Vendredi* pourvut aussi à leur subsistance.

Après cette victoire , je fus d'avis d'aller prendre tout ce qui étoit dans la chaloupe , où nous trouvâmes un fusil , une grande bouteille de rum , six livres de sucre , quelques biscuits & un cornet à poudre. Nous emportâmes tout cela dans ma forteresse avec les rames & la voile , après avoir fait un grand trou dans le fond de la

barque pour qu'elle ne pût se remettre à flot.

Mes nouveaux hôtes furent bien étonnés de voir mon Château où je leur distribuai tous les rafraîchissemens que je pouvois leur donner. L'histoire que je leur fis de mes aventures les surprit encore davantage ; & lorsqu'ils vinrent à considérer que la providence ne paroissoit m'avoir conservé que pour leur sauver la vie , ils en furent si touchés qu'ils répandirent des larmes de gratitude pour l'Auteur de toutes graces & de tout secours.

Ils ne revenoient point de leur surprise : mes fortifications , ma caverne , mes troupeaux , mes plantations , mes ouvrages , enfin la description de ma maison de campagne & de ma grande grotte , tout les étonna dans mon récit. Mais ce n'étoit pas le moment de
les

les leur faire voir ; il s'agissoit d'un point plus important, qui étoit de penser aux moyens de reprendre le vaisseau.

Nous tînmes conseil de guerre tous quatre , c'est - à - dire , le commandant , le contre-mâitre , le passager & moi. *Vendredi* veilloit sur les prisonniers , & comme il favoit assez bien l'Anglois , il leur vanta mon Château & mes forces pour les contenir dans la grotte , où ils ne manquèrent de rien.

Le Capitaine voyoit avec raison de grandes difficultés dans cette entreprise. Il y avoit encore dans le bâtiment vingt-six hommes, qui, sachant qu'ils avoient tous mérité la mort par leur conspiration , se battroient en désespérés ; il n'y avoit en effet pas d'apparence de succès en les attaquant à force ouverte avec si peu de monde

Partie I.

O.

car nous n'étions que huit combattans, outre les deux prisonniers, & d'ailleurs il n'étoit pas prudent à moi, ni à *Vendredi*, d'abandonner l'isle, dans la crainte d'un revers qui nous eût perdus à jamais. Je résolus donc d'avoir recours à la ruse & d'attendre le moment favorable. J'étois presque sûr que les gens du vaisseau ne voyant pas revenir leurs camarades, mettroient bientôt leur esquif en mer pour aller voir ce qu'ils étoient devenus, & que si nous pouvions nous en rendre maîtres comme des premiers, nous diminuerions alors le nombre de nos ennemis en augmentant notre troupe. Le Capitaine approuva mon avis, & nous nous en remîmes à la providence, qui nous avoit si visiblement protégés.

Au fond, je n'espérois guère réussir de ce côté-là pour ma dé-

livrance; mes desirs étoient tournés vers les Espagnols que j'attendois incessamment avec le père de *Vendredi*, & je me proposois bien de faire profiter mes nouveaux hôtes de cet événement s'ils eussent échoué dans leur projet.

Le résultat de notre conseil fut donc d'aller à la découverte vers le rivage près de notre dernier champ de bataille. A peine y fumes-nous arrivés que nous entendîmes un coup de canon, & que nous vîmes le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avoient beau tirer, point de réponse.

Ils mirent bientôt, comme je l'avois prévu, leur autre chaloupe en mer, & firent force de rames vers notre rivage. Nous remarquâmes qu'ils étoient armés, & au nombre de dix; nous étions huit, avec l'avantage du terrain, ainsi

O ij

nous étions plus forts qu'eux.

Nous rentrâmes un peu dans le bois pour les examiner à loisir, & pour voir le parti qu'ils prendroient, afin de nous déterminer à notre tour sur leurs manœuvres.

Ils débarquèrent tous dix, non loin de la première chaloupe, en tirant la leur sur le sable; ce qui me fit grand plaisir, car je craignois qu'ils ne la laissassent à l'ancre avec une garde, & qu'ainsi il ne nous eût pas été possible de nous en emparer.

Leur premier mouvement fut d'aller droit à l'ancienne chaloupe; nous nous aperçûmes aisément de leur surprise en la trouvant à sec, percée par le fond, & déstituée de tous ses agrès; ils poussèrent tous ensemble deux ou trois grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons; mais voyant que c'étoit inutile-

ment , ils firent une décharge générale dont le bruit retentit fort loin.

C'étoit le moment de tomber sur eux , mais ils étoient trop hors de portée , & auroient eu le tems de recharger , ce qu'ils firent. N'entendant aucun signe de vie de la part de leurs camarades , ils crurent , comme ils nous l'ont dit depuis , qu'ils avoient tous été massacrés par un grand nombre de Sauvages , & résolurent de retourner à leur vaisseau.

Ils reprirent le chemin du rivage , c'étoit un grand malheur pour nous ; en vain en eussions-nous tué une partie , si l'autre se fau-voit pour regagner le vaisseau , qui certainement alors eut fait voile ; mais je m'avisai d'un expédient qui réussit. J'ordonnai à *Vendredi* & au Contre-maître d'aller du côté de l'Ouest , &

d'attirer par leurs cris les Matelots de colline en colline , en faisant le cercle , & de les faire ainsi courir jusqu'à la brune. Je leur indiquai , pour me rejoindre , un chemin que *Vendredi* connoissoit à merveille. Ce stratagème eut tout le succès possible. Au premier cri , ils répondirent & marchèrent du côté de la voix , après avoir laissé deux hommes à la chaloupe , qui la remontèrent dans ma baie comme dans une bonne rade , & l'attachèrent au tronc d'un arbre. L'un d'eux sortit de l'esquif, & se coucha sur l'herbe pour s'y reposer.

Comme ces deux Matelots étoient presque à notre portée , nous les surprîmes aisément ; le Capitaine qui les reconnut, assomma d'un coup de crosse, pour ne pas faire de bruit, celui qui étoit couché, & mettant l'autre en joue,

lui cria de se rendre, ou qu'il étoit mort. Il se rendit, & demanda quartier ; c'étoit encore un de ceux dont le Capitaine m'avoit dit du bien, & il rentra dans son devoir en s'engageant avec nous.

Vendredi & le Contre-maître jouèrent si bien leurs rôles en criant & répondant successivement aux Matelots, qu'ils leur firent faire un grand circuit de hauteurs en hauteurs, & les mirent sur les dents. Ils vinrent nous rejoindre avant la brune, fort fatigués eux-mêmes ; mais ils avoient le temps de se reposer ; car les autres ne pouvoient revenir à leur chaloupe de plus d'une heure.

Enfin nous les entendîmes crier à leurs camarades de la chaloupe ; point de réponse : mais quelle fut leur surprise quand ils la virent sans gardes ; ils se disoient les uns aux autres qu'ils étoient certaine-

ment dans une Isle enchantée, & qu'ils y périroient tous s'ils ne s'en éloignoient pas bientôt.

Nous étions en embuscade dans le bois, à deux portées de fusil d'eux. Le peu de jour qui restoit, nous suffit pour voir leur terreur & leur désespoir. Le Bosseman, chef principal de la mutinerie, se montrait par ses gestes & ses lamentations le plus lâche de tous; le Capitaine étoit si outré contre ce scélérat, qu'il sortit du bois, courut à lui, le tua sur la place, & en blessa mortellement un second qui étoit derrière lui.

J'avancai précipitamment avec mon armée, qui consistoit en huit hommes; il commençoit à faire nuit, de manière que le reste de cette troupe ne pouvant connoître la foiblesse de la nôtre, & imaginant que le bois cachoit beaucoup de monde, ne sçavoit

quel parti prendre. J'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, & qui étoit ci-devant des nôtres, de les appeller par leurs noms, & de leur demander s'ils vouloient capituler.

Cette tournure réussit; les rebelles reconnurent la voix de *Jonhson*, leur ancien camarade, & demandèrent à qui il falloit se rendre, & s'il y avoit bonne capitulation. Au Capitaine, leur dit *Jonhson*; le *Bosselman* & *Jeffris* sont tués, *Frie* est blessé à mort; & si vous ne mettez les armes bas, vous êtes tous pendus; car ils sont ici cinquante hommes, & je suis ici prisonnier de guerre. Mais si nous mettons bas les armes, répliqua *Smith*, nous donnera-t-on la vie? Je m'en vais le demander au Capitaine, reprit *Jonhson*; alors le Capitaine élevant la voix, dit à *Smith* qu'il leur feroit quar-

tier, excepté à *Guillaume Atkins*; c'étoit vraiment un scélérat, & le même qui avoit osé lever le sabre sur son Commandant. *Atkins*, qui entendit son arrêt de mort, supplia le Capitaine de le traiter comme les autres; mais celui-ci lui cria que cela dépendoit du Gouverneur de l'Isle (c'étoit de moi qu'il vouloit parler) qu'il lui conseilloit de se rendre à discrétion, & de tout attendre de mes bontés.

Ils se rendirent enfin, & se laissèrent lier par *Vendredi*, & par une partie de ma troupe, qu'ils ne prirent sans doute que pour un détachement de ma garnison; je me retirai dans mon Château pour ne pas exposer à leurs yeux un Gouverneur de nouvelle fabrique, & vêtu aussi étrangement que je l'étois.

Ils promirent tous à leur Com-

mandant de rentrer dans le devoir, & même de l'aider à recouvrer son autorité dans le vaisseau, s'il pouvoit obtenir leur grace de M. le Gouverneur. Impatient de sçavoir ce qui se passoit, j'envoyai un de mes gens avec ordre de crier au Capitaine, à une certaine distance, que le Gouverneur vouloit lui parler. Dites à son Excellence, répondit-il à haute voix, que dans le moment je suis à ses ordres; ils donnèrent tous dans le panneau, & crurent que le Gouverneur n'étoit pas éloigné avec une troupe de cinquante hommes.

Je proposai au Capitaine de dire de ma part au plus méchant que je voulois qu'il fût pendu pour l'exemple, & je lui fis sentir qu'en gagnant les autres, & en raccommodant la première chaloupe, il pouvoit surprendre dans la nuit le

reste de l'équipage , & rentrer dans son commandement. Il approuva mon projet , & nous préparâmes tout pour l'exécution.

Il retourna vers ses prisonniers, en leur reprochant amèrement leur trahison : Vous avez cru , leur dit-il , me reléguer dans une Isle déserte ; mais , par un effet de la Providence, il se trouve que cette Isle est gouvernée par un Anglois, qui pourroit vous faire périr ou vous renvoyer en Angleterre entre les mains de la Justice ; il veut cependant bien vous faire grace à de certaines conditions , excepté à *Atkins* , à qui il m'ordonne d'annoncer de se préparer à la mort. Cette fiction eut tout le succès imaginable ; *Atkins* , se jeta aux genoux du Capitaine , en le conjurant d'intercéder pour lui auprès du Gouverneur. Il lui promit de tout tenter pour me fléchir ;

mais en attendant il l'envoya dans la grotte, bien lié, tenir compagnie aux deux autres.

Il vint me retrouver pour m'instruire de ce qui se passoit; je trouvai bon d'aller avec lui sous le nom de l'homme de confiance du Gouverneur, & chargé de ses ordres; comme ils ne me connoissoient pas, il ne me fut pas difficile de leur faire croire ma mission, & je les persuadai tellement du bon état de la Forteresse & de la garnison, que nous disposâmes d'eux à notre volonté.

Le Capitaine leur expliqua son projet de reprendre le vaisseau, & leur demanda un ôtage pour le joindre aux trois prisonniers de la grotte, qui tous ensemble répondroient de leur fidélité au prix de leur vie, & que certainement le Gouverneur ne manque-

roit pas de les faire pendre, s'ils manquoient à leurs promesses.

Tout cela arrangé, j'ordonnai à *Vendredi* & au Contre-maître d'aller chercher les rames, la voile, & de reboucher bien vite le trou de la premiere chaloupe, enfin de la remettre en état; ce qui fut fait en moins de deux heures.

Ils s'embarquerent vers minuit dans les deux chaloupes, bien armés au nombre de douze, sçavoir le Capitaine, le Contre-maître, & cinq Matelots dans la premiere, & le passager avec quatre autres dans la seconde; nous restâmes *Vendredi* & moi pour garder notre habitation, & pour veiller sur les prisonniers & sur l'ôtage.

Il ne restoit plus dans le vaisseau que seize hommes, qui, quoiqu'inquiets de leurs camarades, ne s'attendoient pas à ce

qui alloit leur arriver; aussi étoient-ils la plupart endormis : lorsque le Capitaine fut à portée du Bâtiment, il ordonna à *Jonhson* de crier au *qui vive* de l'équipage qu'ils ramenoient la chaloupe avec les Matelots, & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à les trouver dans l'isle; pendant que *Jonhson* amusoit ceux qui faisoient le quart, l'Esquif arriva sous le navire, où le Capitaine & le Contre-mâitre, montant avec sa troupe, surprirent & tuerent le Pilote, le Charpentier, & se rendirent maîtres du pont.

Le passager, commandant la chaloupe, monta de son côté avec son monde sur la proue, & s'empara de l'écoutille qui menoit à la chambre du Cuisinier, qu'ils firent prisonnier avec trois mutins.

Ils allerent ensuite droit à la chambre du nouveau Capitaine, dont ils forcerent la porte. Celui-

ci ayant pris l'alarme, se leva ; & s'étant armé de ses pistolets ; il fit feu courageusement sur les assaillans ; il blessa un Matelot & cassa le bras au Contre-maître, qui, malgré sa blessure, lui brûla la cervelle. Le reste des révoltés voyant leur chef mort, se rendit à discrétion, & le Capitaine rentra en possession de son vaisseau sans plus répandre de sang.

Il m'annonça d'abord sa victoire par sept coups de canon, comme nous en étions convenus ; j'étois sur le rivage pour attendre des nouvelles de cette entreprise. On peut juger de ma joie à ce signal ; je remontai dans mon Château, où je pris le repos dont j'avois grand besoin.

A mon réveil, j'entendis un coup de canon, & l'on vint m'avertir que le Capitaine arrivoit avec son ami. Il se jeta

dans mes bras, & me dit d'un ton pénétré de reconnoissance : Robinson, mon cher libérateur, voilà votre vaisseau, il vous appartient, ainsi que tout ce que je possède. Je vis en effet son Bâtiment à un quart de lieue du rivage, & il étoit venu par ma baie avec son Esquif jusques sous mon habitation.

Je voyois alors ma délivrance certaine; un bon vaisseau m'attendoit, & sembloit être à mes ordres; la joie subite qui s'empara de mes sens, faillit à me faire perdre connoissance; un verre de liqueur qu'on me fit prendre, me rendit à moi-même.

Je l'embrassai alors à mon tour comme mon sauveur, puisqu'il alloit me rendre à ma patrie.

Nous remerciâmes Dieu de ce qu'il avoit permis que nous nous fussions secourus mutuellement

d'une maniere *fi* miraculeuse, & & nous nous mîmes à délibérer sur ce que nous avions à faire.

Avant tout, me dit-il en souriant, je vous prie d'accepter les présens que je vous ai fait apporter; je voudrois qu'ils fussent plus dignes de vous & de moi; mais dans ces circonstances, je vous offre tout ce que mon cœur peut vous donner.

Je vis arriver un grand coffre, où je trouvai des eaux cordiales, du vin de Madere, du sucre, du tabac, de la fleur de muscade, du sirop de limon, & beaucoup d'autres choses agréables; mais ce qui me fit grand plaisir, & qui alloit en effet me donner l'air d'un véritable Gouverneur, ce fut un habillement complet, depuis les souliers jusqu'au chapeau, avec six belles chemises, autant de cols & de mouchoirs; le tout presque

neuf : je m'habillai sur le champ pour faire jouir promptement le Capitaine de son propre bienfait.

Il avoit aussi apporté pour *Vendredi* un joli habillement de matelot qui lui alloit à merveille. Je dis à ce dernier d'aller délivrer l'ôtage, de me l'amener, & de conduire les trois autres prisonniers à ma maison de campagne.

J'y allai quelques heures après, en habit de cérémonie, accompagné du Capitaine, du passager & de l'ôtage. C'est alors que je fus traité ouvertement de Gouverneur. Je fis comparoître *Atkins* & ses deux camarades. Je leur reprochai leur révolte, & le complot qu'ils avoient sans doute fait d'exercer la piraterie avec le vaisseau dont ils s'étoient injustement emparés, & que j'avois fait remettre au pouvoir de leur légitime Commandant ; je leur dis

qu'ils verroient dans peu de momens leur nouveau Capitaine pendu à la grande vergue, & je leur demandai enfin quelles raisons ils pouvoient m'alléguer pour justifier leur rébellion, & pour m'empêcher de les faire punir.

Ils s'avouèrent coupables, en m'assurant qu'ils se repentoient de leurs fautes, & qu'ils demandoient la vie que le Capitaine leur avoit promise. Je leur répondis qu'ils ne la méritoient guère, & que tout ce que je pouvois faire en leur faveur, puisque j'allois retourner dans la Grande-Bretagne, étoit de leur permettre de vivre dans l'isle, où je leur fournirois de quoi subsister, avec une instruction par écrit sur les moyens de faire des plantations; & je leur promis de leur envoyer des secours d'Angleterre pour passer le reste de leurs jours fort à leur aise.

Ils reçurent mes propositions avec plaisir, en me disant qu'ils préféroient cet exil à la destinée qui les attendoit parmi leurs compatriotes. Le Capitaine fit semblant de n'oser y consentir; sur quoi j'affectai de lui dire d'un air fâché qu'ils étoient mes prisonniers, & non les siens, & que leur ayant promis leur grace, je n'étois pas homme à manquer de parole, & que dès ce moment même j'allois les remettre en liberté.

En effet, je les fis délier par *Vendredi*; & tirant le Capitaine à l'écart, je lui dis d'aller sur le champ faire suspendre le corps du nouveau Commandant à la grande vergue, & de faire tout préparer pour partir le lendemain.

Après le départ du Capitaine, j'entrai avec ces trois Anglois dans une conversation très-sérieuse sur leur situation; je les félicitai du

choix qu'ils avoient fait. J'entrai alors dans le détail de la manutention de l'isle ; j'envoyai chercher au vaisseau de l'encre & des plumes, & je leur dressai un mémoire instructif pour se rendre la vie agréable & commode. Je leur parlai aussi des dix-sept Espagnols qui devoient arriver sous peu de jours avec le pere de *Vendredi*, & je leur laissai une grande lettre, & mes ordres pour l'Espagnol député, à qui je cédois mon château & mes effets, en l'assurant de tout tenter en Europe pour leur délivrance, ou du moins pour leur envoyer des secours. Je l'instruisois de ma dernière aventure & de mon prochain départ.

Je leur donnai des armes, des munitions & des vivres pour rester à ma treille jusqu'au retour de l'Espagnol qui devoit amener dans l'isle ses compagnons d'infortune,

Le Capitaine eut la bonté de leur envoyer leurs hardes, de la poudre, quelques outils, & différentes graines de légumes que j'aurois été bien charmé d'avoir pendant mon long séjour dans l'île.

Enfin, après avoir emporté le peu d'argent & de bijoux que j'avois trouvés & conservés, nous nous embarquâmes *Vendredi* & moi, avec quelque regret cependant, lui, de ne pouvoir faire ses adieux à son pere, qu'il n'espéroit plus revoir, me disoit-il, & moi, de n'avoir pas revu mon Espagnol avec ses camarades pour les mettre en possession de mes domaines; car un secret pressentiment me disoit déjà que ces trois mutins leur donneroient de l'inquiétude; mais je me rassurai sur leur petit nombre, sur la prudence & la fermeté Espagnole.

Je n'eus garde d'oublier mon

parasol, mon grand bonnet, ma pelisse & mon vieux perroquet, pour les faire voir à mes anciennes connoissances en Angleterre, si j'avois le bonheur de les retrouver encore en vie.

Nous étions prêts d'appareiller & de lever l'ancre, lorsqu'une querelle particulière pensa renverser toutes nos espérances, & retarda notre départ de vingt-quatre heures, parce que le vent changea quelques momens après.

La dispute s'étoit si fort échauffée parmi les premiers mutins, qu'il étoit fort à craindre qu'ils n'en vinssent à une seconde révolte. La chose en seroit peut-être venue là, si le Capitaine, ses amis & moi, n'avions pas arrêté, à main armée, les plus opiniâtres, & si nous ne les avions pas fait mettre aux fers, en les menaçant de les faire pendre, s'ils continuoient

continuoient leurs propos féditieux.

Les matelots, coupables de mutinerie, alarmés par ces discours, crurent, quoique ce ne fût l'intention du Capitaine, ni la mienne, qu'on les trompoit par un pardon simulé, & qu'on les livreroit à la Justice au premier port d'Angleterre où l'on entre-roit; ainsi ils conspirèrent de nouveau, & résolurent de s'emparer du navire.

Le Contre-maître en eut vent, & nous en avertit; sur quoi je leur conseillai de me charger de leur parler, & de les adoucir. Comme je passois dans leur esprit pour un homme de grande importance, je parvins à les calmer, en leur donnant ma parole d'honneur que s'ils se conduisoient en honnêtes gens le reste du voyage, il ne feroit jamais question du passé. Je

Partie I.

P

leur dis même que j'allois rendre la liberté à leurs camarades , auxquels en effet je fis ôter les fers. Ce procédé les apaisa , & me les gagna entièrement. Mais ces deux mutins , toujours persuadés de nos projets de les faire punir , volèrent des armes & des munitions pendant la nuit , & s'esquivèrent dans la pinasse , pour aller rejoindre les trois exilés dans l'isle.

On ne s'en apperçut que le matin : on envoya après eux des gens sûrs & armés ; mais nos déferteurs avoient déjà gagné les bois avec leurs anciens camarades , & on ne put les retrouver. La chaloupe revint avec la pinasse , en laissant deux mauvaises têtes de plus dans l'isle : cependant le Capitaine m'assura qu'on leur connoissoit un bon cœur , & que la crainte seule les avoit portés à cette extrémité.

Le vent étant devenu favorable, nous déployâmes nos voiles. C'est ainsi que je quittai mon isle le 19 Décembre 1686, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré, selon le mien, vingt-huit ans, deux mois, & dix-neuf jours. Notre navigation fut heureuse, & j'arrivai en Angleterre le 11 Juin 1687, ayant été hors de ma patrie pendant l'espace de trente-cinq ans.

Fin de la première Partie.

964198

